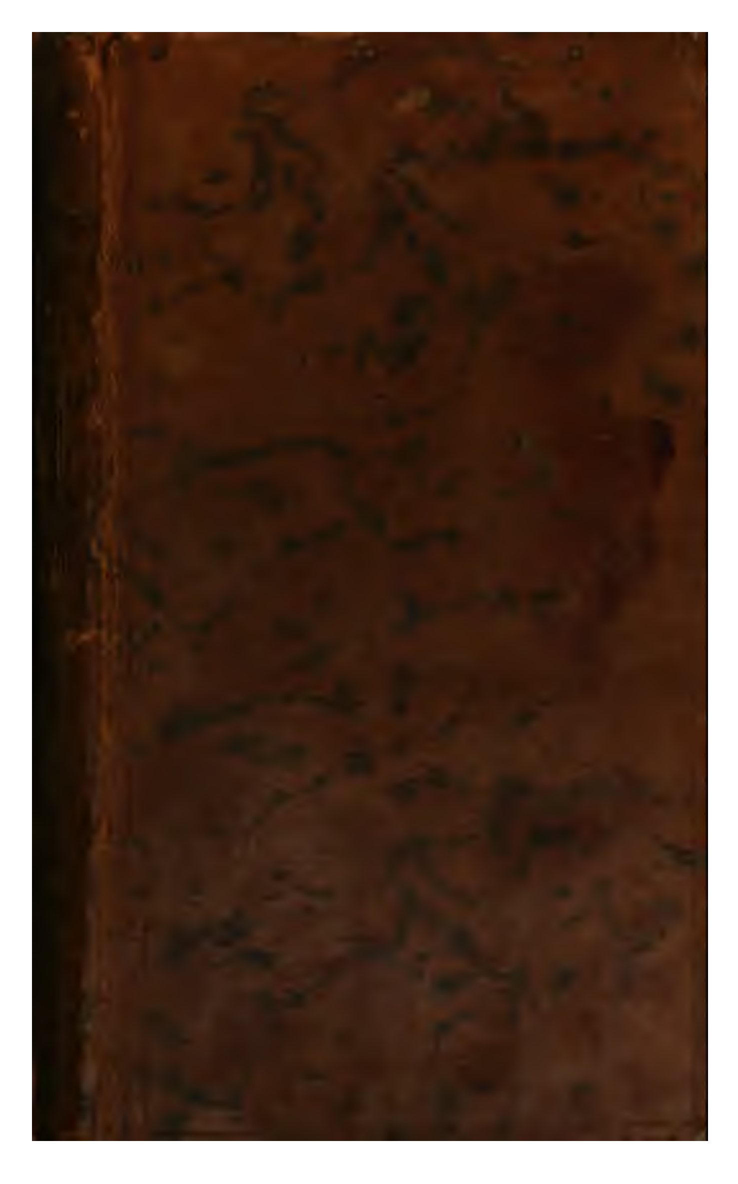
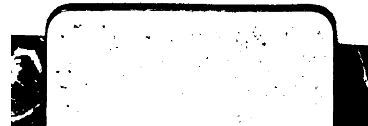
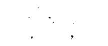










ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME III.

ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME III.



A PARIS,
Chez la Veuve GANDOUIN, Libraire, Quai des Auguſtins, à la belle Image.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troisiéme Volume.



LE GEOLIER
DE SOI-MESME,
COMÉDIE.

A
SON ALTESSE
ROYALE,
MADEMOISELLE.



ADEMOISELLE,

VOICI un prince qui, malgré les divers intérêts qui l'obligent à tenir sa naissance cachée, ne peut se résoudre à vous être plus long-temps inconnu, & qui va rechercher auprès de V. A. R. une protection qu'elle n'a jamais refusée à personne. Elle lui est d'autant plus nécessaire, qu'il s'est toujours vû traversé par de fameux concurrens; & si dans ce qui regarde sa fortune, il a eu besoin de toute sa valeur pour triompher de l'un, c'est par le glorieux appui qu'il espere de V. A. qu'il s'ose

promettre d'établir assez fortement sa réputation pour n'avoir rien à craindre de l'autre. Pour moi, quelque haute présomption qu'il fasse éclater dans ce projet, je ne puis me repentir de lui en avoir inspiré la pensée, puisque si la confiance du rang qu'il tient l'autorise en quelque façon à ne se croire pas tout-à-fait indigne d'un si grand asile, il n'y peut recourir sans porter en même temps à V. A. les hommages respectueux de mon zéle; & qu'ainsi il me donne lieu de lui rendre grace, de la part de nos Muses, de cette obligeante bonté qui lui fait honorer souvent d'une audience si favorable, ce qu'elles nous font produire sur la scéne. C'est là sans doute le couronnement de nos travaux, c'est là le prix le plus avantageux dont l'espérance puisse flatter notre ambition; & comme V. A. a l'esprit infiniment éclairé, mais de ces belles & vives lumieres qui ne lui permettent pas de se laisser préoccuper, ni éblouir dans le discernement des bonnes & des mauvaises choses, nous avons droit de croire que les ouvrages qui ont paru devant elle, sont dignes de paroître devant toute la terre, quand ils n'ont point eu le malheur de lui déplaire; & son approbation n'est pas moins la marque la plus assurée de leur bonté, qu'elle en fait la plus précieuse récompense. Aussi, quelques applaudissemens que cette comédie ait pû recevoir au théâtre, je ne laisse pas d'en tenir encore le succès aussi douteux qu'imparfait, puisqu'il lui manque ce qui peut donner à sa gloire un vénérable & solide éclat, & n'ayant rien épargné pour la rendre la moins défectueuse de celles

qui me sont échappées jusqu'ici, j'avoue que je n'ai pû me défendre d'un sentiment secret d'amour propre, qui m'a fait élever mes desirs jusqu'à vouloir chercher dans le suffrage illustre de V. A. l'achevement de sa bonne fortune. Ce n'est pas que je sois assez vain pour prétendre la pouvoir mériter, mais si la nouveauté d'un sujet tout extraordinaire, & ce mélange assez peu commun de plaisant & de sérieux, à qui le public n'a pû refuser ses acclamations, ont des charmes trop foibles pour faire en ma faveur aucune surprise à son esprit, j'ose attendre de sa générosité, qu'elle ne dédaignera pas de recevoir avec indulgence ce que je lui présente avec respect, & que si les défauts de cet ouvrage lui font condamner d'abord la témérité de mon entreprise, elle en trouvera l'excuse dans l'impatiente ardeur que j'ai eue de faire au moins mes efforts pour contribüer quelque chose au divertissement d'une des plus grandes princesses de l'Europe. Ce sont mes vœux les plus passionnés ; & s'ils me laissent encore quelque chose à souhaiter, ce ne peut être que la permission de me dire,

MADEMOISELLE,

DE V. A. R.

Le très-humble serviteur,
T. CORNEILLE,

ACTEURS.

LE ROI de Naples.

FÉDERIC, prince de Sicile.

ÉDOUARD, infant de Sicile.

LAURE, princeſſe de Naples.

ISABELLE, princeſſe de Salerne.

JULIE, confidente de Laure.

FLORE, confidente d'Iſabelle.

OCTAVE, écuyer de Féderic.

ENRIQUE, } officiers du Roi de Naples.
SANCHE, }

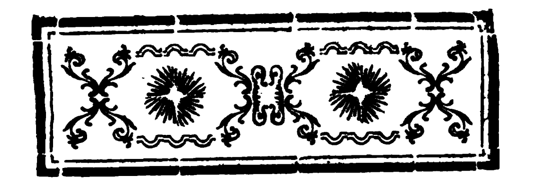
ALFONSE, domeſtique d'Iſabelle.

JODELET.

PASCAL.

SOLDATS.

La ſcéne eſt à Gaïette.



LE GEOLIER DE SOI-MESME,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FÉDERIC, OCTAVE.

FÉDERIC.



E me propose point de nouvelles foiblesses;
Voi l'état malheureux, Octave, où tu me laisses;
Voi-moi par tes conseils qui flattent mes ennuis,
Sous cet habillement cacher ce que je suis :
C'est assez quand par eux, oubliant sa naissance,
Un prince à sa vertu fait cette violence,
Et qu'il s'ose abaisser, pour ménager son sang,
Jusqu'à se dérober à l'éclat de son rang.

En effet, cet habit dont tu fais mon asyle,
Laisse-t-il voir en moi l'héritier de Sicile;
Et sans suite en ce bois, bien moins prince qu'amant,
Connois-tu Fédéric dans ce déguisement ?

OCTAVE.

Seigneur, ce faux habit éloigne la tempête
Dont le coup imprévû menaçoit votre tête;
Mais craignant du destin les revers éclatans,
Songez qu'un prince a peine à se cacher long-temps,
Et que de sa grandeur le brillant caractére
A parlé mille fois de ce qu'il vouloit taire.
Avant qu'il vous trahisse, abandonnez ces lieux
Où Rodolphe tué vous doit rendre odieux:
Par vous l'état privé d'un conquérant si brave...

FÉDERIC.

Le sort en est jetté, c'est perdre temps, Octave;
Je sai que cette mort qui rompt ce grand tournoi,
Arme contre mes jours la colere du roi;
Je sai qu'à la venger tout l'état s'intéresse;
Mais aussi, tu le sais, j'adore la princesse;
Et cette passion me fait voir sans effroi
L'intérêt de l'état, & le courroux du roi.

OCTAVE.

Seigneur, à quels périls exposer votre vie!

FÉDERIC.

Il faut les affronter, l'honneur nous y convie.
Osons pour la princesse, osons nous exposer
A quoi que le destin contre nous puisse oser;
Qu'un bel effort lui prouve une ardeur peu commune,
Et laissons faire après l'amour & la fortune.
Mais d'une vaine peur je te vois prévenu;
Mon visage en ces lieux ne fut jamais connu;
Cet habit de tournoi, ces plumes & ces armes
Dont l'éclat remarqué te causoit tant d'alarmes,
Et qui pour m'accuser sembloient autant de voix,
Tu m'as tout vû laisser au milieu de ce bois.

En faveur de ma flamme, & contre mon envie ;
L'amour m'a sû forcer à ce soin de ma vie ;
Mais s'il faut y périr, il est juste à mon tour
De donner cette vie aux soins de mon amour.

OCTAVE.

Quel est votre dessein ?

FÉDERIC.

Seul en cet équipage
Je prétens m'arrêter dans ce prochain village ;
Aussi-bien mon cheval, mort tout-à-coup sous moi,
Par un nouveau malheur m'impose cette loi.
Dans Naples cependant va voir ce qui se passe,
Voi quel espoir encor m'y souffre ma disgrace,
Observe ma princesse ; & si quèlque mépris...

OCTAVE.

Seigneur, j'entens du bruit, gardez d'être surpris.

FÉDERIC.

Quelqu'un marche en effet, &, si je ne m'abuse,
Du plus proche sentier vient une voix confuse.
Dans un lieu plus secret viens songer avec moi
Aux moyens d'éviter les poursuites du roi.

SCENE II.

ISABELLE, FLORE.

FLORE.

OUI, Madame, il est vrai que votre solitude
En cette occasion me paroît un peu rude.
Ma gloire est de vous voir & de vous obéir,
Mais je sens ma foiblesse en secret vous trahir,
Et songeant au tournoi que tant de pompe ordonne ;
Pour voler à la cour mon cœur vous abandonne.

ISABELLE.

La curiosité bornant ta trahison,
J'en prens sur moi le crime, & je m'en fais raison.
Je sai qu'il est fâcheux à celles de notre âge
D'abandonner la cour pour un lieu si sauvage,
Et que dans cet exil nous trouvons rarement
De quoi nous consoler de son éloignement.
Mais si tu connoissois combien un grand courage
Des caprices d'autrui fuit l'indigne esclavage,
Et dans quel triste sort nous jettent quelquefois
D'un frere impérieux les tyranniques loix;
Alors tu concevrois qu'on se résout sans peine
A quitter ce qui plaît, quand on fuit ce qui gêne,
Et que la solitude a de quoi m'arrêter,
Puisqu'elle m'ôte un joug si fâcheux à porter.

FLORE.

Il est vrai que l'humeur du prince de Salerne...

ISABELLE.

Dis que son sens aveugle est ce qui le gouverne,
Que d'un droit que le ciel semble avoir limité
Son seul emportement régle l'autorité;
Et que par un destin à mes vœux trop contraire,
Je rencontre un tyran où je dois voir un frere.
Ce n'est pas que cent fois il n'ait avec éclat
Signalé sa valeur au secours de l'état;
On l'estime, & le roi crut toujours inutile
D'opposer d'autres bras aux forces de Sicile:
C'est par lui que son septre en ses mains affermi,
Semble aujourd'hui braver un puissant ennemi;
Mais ce farouche amas d'une vertu guerriere,
Bien-loin de l'adoucir, rend son humeur plus fiere;
Et tu sais, pour en fuir le caprice odieux,
Qu'enfin j'ai demandé ma retraite en ces lieux.
Ici depuis six mois, dans une paix profonde,
Je ris des embarras que se fait le grand monde;

Et sur-tout, de ce bois l'agréable séjour
Passe tous les faux biens que l'on vante à la cour.

FLORE.

A son trouble inquiet ce calme est préférable;
Mais si ma liberté vous semble pardonnable,
Madame, j'oserai vous demander pourquoi
Vous ne vous trouvez point à ce fameux tournoi?
Ce superbe appareil de chars, d'habits & d'armes,
Méritoit de s'y voir honoré de vos charmes;
Et vous deviez forcer votre juste courroux
En faveur d'un spectacle assez rare pour nous.

ISABELLE.

L'indignité soufferte est un puissant obstacle
A cette vaine soif des pompes d'un spectacle.
Ici je vis sans trouble avecque mes desirs,
Je goûte ici par tout de solides plaisirs,
Et Naples aujourd'hui, dans sa magnificence,
Céde aux charmes secrets de ce profond silence.
Mais enfin je pardonne à ton propre intérêt
Qui suit ta passion, & non ce qui me plaît;
Et pour la contenter, comme je m'intéresse
Aux honneurs qu'aujourd'hui l'on rend à la princesse;
Trois ou quatre des miens, envoyés tout exprès,
Nous en feront savoir les superbes apprêts:
Ce récit pourra plaire à ton inquiétude.
Mais qui nous vient troubler dans notre solitude?

SCENE III.

FÉDERIC, ISABELLE, FLORE.

FÉDERIC.

Madame, pardonnez un abord indiscret;
Qui de votre entretien a rompu le secret.

Accablé ſous le faix d'une infortune extrême ;
Perſécuté du ſort ; odieux à moi-même,
Je cherche où terminer mes pas trop incertains,
Pour mettre ma douleur en de fidéles mains ;
Si pourtant, dans l'excès du malheur qui m'oppreſſe,
Chercher quelque ſecours n'eſt pas une foibleſſe.

ISABELLE.

Malheureux inconnu, ſi ma compaſſion
Peut ſervir de remède à votre affliction,
Et borner de vos pas les courſes incertaines,
Soyez sûr que déja je prens part à vos peines ;
Mais, pour les ſoulager, peut-on ſavoir de vous
De quel fâcheux deſtin vous reſſentez les coups ?

FÉDERIC.

Hélas ! Faut-il ici que ma triſte mémoire
Vous retrace un tableau de ma premiere gloire,
Et qu'elle repréſente à mon eſprit confus
L'ineſtimable prix d'un bien que je n'ai plus ?
Dans ce noble trafic des choſes les plus rares
Que forme la nature aux lieux les plus barbares,
De pierres, de joyaux, perles & diamans,
Je bornai mon emploi dès mes plus tendres ans ;
Et jamais la fortune avec plus d'abondance
D'un cœur ambitieux ne flatta l'eſpérance.
Tout rit à mes ſouhaits, &, ſans de grands efforts,
J'acquiers en peu de temps de ſi riches tréſors,
Que leur poſſeſſion, qu'un bon aſtre me donne,
Valoit preſque à mes yeux l'eſpoir d'une couronne ;
Mais ces divers tréſors avec ſoin amaſſés,
A mes bouillans deſirs ne furent point aſſez.
L'appas d'un plus grand bien ayant sû me ſurprendre,
L'ardeur de l'acquérir me fait tout entreprendre ;
Et le bruit répandu de ce pompeux tournoi
En impoſe à mon cœur l'ambitieuſe loi.
Pour n'être point connu, je pars ſeul & ſans ſuite,
A mon heureux deſtin je remets ma conduite ;

Et l'espoir d'un grand gain m'attirant en ces lieux,
Tout ce que j'ai de rare & de plus précieux,
Sans regarder à quoi ma passion m'engage,
Je l'expose sans crainte aux périls du voyage.
J'arrive cependant, tout répond à mes vœux,
Je vens, trafique, échange, obtiens ce que je veux;
Et riche de nouveau d'un trésor adorable,
A ma félicité rien n'étoit comparable,
Quand surpris au retour de voleurs en ce bois,
J'éprouve du destin les ordinaires loix,
Et vois avec douleur ma fortune asservie
A quitter tout mon bien pour conserver ma vie.
Dure nécessité, devois-je t'obéir,
Et, lâche en ce besoin, moi-même me trahir?
Seul contr'eux il falloit repousser cet outrage;
Et si ma résistance eût animé leur rage,
Du moins j'aurois lavé dans mon sang répandu
La honte de survivre au bien que j'ai perdu.

ISABELLE.

Où la défaite est sûre, & la mort infaillible,
Le courage est blâmable autant qu'il est nuisible;
Jamais sous les malheurs un grand cœur ne s'abat,
Et c'est d'où la vertu tire le plus d'éclat:
Mais avec tant de soin on peut suivre les traces
De ces lâches auteurs de tant d'autres disgraces;
Que si ce dur revers d'un sort injurieux
Vous permet de souffrir le séjour de ces lieux,
Peut-être y verrez-vous une heureuse poursuite,
Par mes ordres donnés, mettre obstacle à leur fuite.
Ici tout m'obéit, & sous l'aveu du roi
Ce grand château voisin ne dépend que de moi,
Ainsi vous en pouvez accepter la retraite.

FÉDERIC.

Cette offre est un doux charme à ma peine secrette;
Et je ne puis assez estimer un séjour
Qui m'éloigne des lieux où j'ai reçû le jour;

Ma disgrace sans doute y croîtroit par ma honte.

FLORE.

Madame, Alfonse arrive, & vient vous rendre compte.

SCENE IV.

FÉDERIC, ISABELLE, ALFONSE, FLORE.

ISABELLE.

Ton retour me surprend, étant inopiné.
Quoi, le tournoi déja seroit-il terminé?

ALFONSE.

Madame, c'en est fait.

ISABELLE.

Quelle est cette tristesse?
Rodolphe a-t-il trahi l'honneur de la princesse?
S'est-il trahi lui-même; &, souffrant un vainqueur,
Dans cette occasion a-t-il manqué de cœur?

ALFONSE.

Au contraire, jamais avec tant d'avantage
On ne vit éclater l'ardeur d'un grand courage;
Mais...

ISABELLE.

Pourquoi t'arrêter? Qui te rend interdit?
Dis-moi l'ordre de tout, j'en attens le récit.

FÉDERIC *bas.*

On va parler de moi.

ALFONSE.

Déja tout plein de gloire,
Sur trois rivaux Rodolphe étendoit sa victoire,
Quand on voit dans la lice entrer un combattant,
Dont le riche équipage & l'habit éclatant

Attirant les regards de l'assemblée entiere,
Nous marque à tous une ame aussi haute que fiere.
Le prince avec dédain regarde ce rival;
Il s'apprête à le vaincre, on donne le signal,
Ils partent, & tous deux, pleins de cœur & d'adresse;
Fournissent leur carriere avec tant de vîtesse,
Qu'à les voir arrêtés on a peine à juger
S'ils ont gardé leur poste, ou s'ils l'ont sû changer.
L'inconnu s'en émeut, il recule, il s'étonne,
Le prince à son grand cœur tout entier s'abandonne;
Il pousse, avance, presse avec tant de vigueur,
Qu'avant qu'il ait vaincu, chacun le croit vainqueur;
Son ennemi lui-même aide à cette croyance,
Son cheval est blessé, lui presque sans défense,
Quand ce lâche destin qui l'avoit épargné,
Laisse tomber Rodolphe en son sang tout baigné.

ISABELLE.

O dieux, mon frere est mort!

FÉDERIC.

Qu'ai-je entendu? Son frere!

FLORE.

Madame...

ISABELLE.

C'est en vain qu'on me le voudroit taire;
Si de quelque douceur je puis goûter l'appas,
Je ne la dois chercher qu'à venger son trépas;
Car enfin, il est pris, on sait quel est le traître.

ALPHONSE.

Pendant un si grand trouble il a sû disparoître;
Mais son cheval blessé, quoiqu'il l'ait bien servi,
Le livrera bien-tôt à ceux qui l'ont suivi.

ISABELLE.

Que d'orages subits troublent notre bonace!

[*à Féderic.*]

O vous, dont maintenant je plaignois la disgrace;

Voyez que du destin l'implacable courroux
Eclate sur les grands, aussi-bien que sur vous.

FLORE.

Madame, si jamais...

ISABELLE.

Ton discours m'importune ;
Retournons au château pleurer mon infortune.

FÉDERIC *seul.*

Quel bizarre malheur renverse mes desseins !
Fuyant mes ennemis, je me mets en leurs mains.
Suivons-la toutefois de peur qu'on me soupçonne ;
Mon visage aussi-bien n'est connu de personne ;
Et souvent, c'est l'effet des caprices du sort,
Qu'au milieu des écueils on rencontre le port.

SCENE V.

JODELET, PASCAL.

JODELET
armé des mêmes armes que Féderic avoit portées au tournoi.

HOlà, Nymphes, holà. Mes cris ne servent guéres ;
Et j'apostrophe en vain ces nymphes bocageres ;
Mes holà redoublés leur font doubler le pas.

PASCAL.

Pourquoi les appeller ; Tu ne les connois pas.

JODELET.

Qu'importe ; Puisqu'au nez me rit dame fortune,
Je brûle du desir d'en haranguer quelqu'une.
Donzelle aux yeux brillans, lui dirai-je d'un ton
A fendre de pitié le plus dur hoqueton,
Je viens ici te rendre & la cape & l'épée,
Car mon ame d'amour est toute constipée ;

Tu m'as mis dans les fers, tu m'as mis dans les feux,
Et, dûſſai-je enrager, j'en mourrai ſi tu veux;
Mais je te crois d'humeur à tout mettre en uſage
Pour empêcher ma mort, de peur que je n'enrage.
Avec mes beaux habits, & ce poli jargon,
Crois-tu que la plus belle oſe me dire, non?

PASCAL.

C'eſt bien jaſer. Pour peu quà Naples on t'arrête,
Tu t'y feras connoître auſſi-bien qu'à Gaïette.

JODELET.

Gaïette eſt mon pays, & chacun m'y connoit....

PASCAL.

Pour un extravaguant que l'on y montre au doigt.

JODELET.

Mon pere...

PASCAL.

Laiſſons-là ta généalogie.
Ton nom eſt Jodelet, ton emploi, ta folie.

JODELET.

N'y ſuis-je pas marquis?

PASCAL.

On t'y donne en effet
Le ridicule nom du marquis Jodelet;
Parce que tu fais rire, on te carreſſe, on t'aime.
Pauvre fou!

JODELET.

Par ma foi, tu n'eſt qu'un fou toi-même.
Va, va, j'ai trop d'eſprit pour me laiſſer duper:
Je me fis l'autre jour encore horoſcoper,
Et j'appris que bien-tôt, ſi l'effet ſuit la cauſe,
Le marquiſat pour moi ſera fort peu de choſe.

PASCAL.

Si l'effét ſuit la cauſe, il eſt à préſumer
Qu'avant qu'il ſoit un mois il faudra t'enfermer.

JODELET.

Au diable l'ignorant.

PASCAL.

Au diable soit la bête.
Sais-tu bien qu'aujourd'hui l'on commence la fête ?

JODELET.

Oui dà, je le sai bien, & j'y prétens joûter.

PASCAL.

Reprens donc tes habits pour ne pas t'arrêter,
J'ai hâte.

JODELET.

Cours devant, pour pareilles affaires ;
Un homme tel que moi ne s'incommode guéres.

PASCAL.

O l'homme d'importance !

JODELET.

On en doit faire état,
Puisqu'on me voit déja narguer le marquisat.
Suivant des grands guerriers les traces si vantées ;
Je suis le chevalier aux armes enchantées.

PASCAL.

C'est donc enchantement que d'avoir en ce bois
Trouvé cet équipage, & ce riche harnois ?

JODELET.

Oui, c'est enchantement, & de plus, bon augure
Que je suis menacé d'une grande avanture.

PASCAL.

L'avanture sera le destin des filoux,
Te voyant ces habits, on te rouera de coups.
Remets-les en leur place, autrement je te quitte.

JODELET.

Quitte-moi si tu veux, la menace est petite,
Aussi-bien à présent que je suis chevalier,
Je ne te voudrois plus que pour mon écuyer.

PASCAL.

Je parle tout de bon.

JODELET.

Je répons tout de même,

PASCAL.

Tu prétens les garder ?

JODELET.

Encor plus d'un carême.

PASCAL.

Adieu donc. J'aime mieux aller seul au tournoi,
Que me mettre au hazard qu'on m'étrille avec toi.

SCENE VI.

JODELET *seul.*

C'Est faire sagement. Après tout, il peut être
Que cet habit trouvé ne manque point de maître ;
Et si quelqu'un venoit m'en demander raison,
Parler d'enchantement seroit peu de saison.
Que dirois-je ; Ma foi, c'est un triste avantage
Que d'être bien armé, si l'on n'a du courage.
Or sus, examinons un peu les accidens
Qui peuvent m'arriver malgré nous & nos dents ;
Songeons aux questions que l'on me pourroit faire.
Votre équipage est beau. Je le sai bien, compere.
Il vous siéd à ravir. Je l'ai fait faire exprès.
Il vous coûte beaucoup ? Je prens peu garde aux frais.
Quel en est l'ouvrier ? Il vient de Moscovie.
Vous le portez souvent ? Quand il m'en prend envie.
Vous allez au tournoi ? Nous y prendrons parti.
Vous venez ? D'assez loin. *D'où ?* D'où je suis parti.
Bon, après cet essai, pour peu que je m'applique,
Aux plus questionnans je puis faire la nique.
Mais n'apperçois-je point de fort vilaines gens,
Plus terribles cent fois que records de sergens ?
Ils sont trois ; c'en est fait, je vais être leur proie,
Si ces arbres toufus n'empêchent qu'on me voie.

SCENE VII.

ENRIQUE, SOLDATS.

ENRIQUE.

CEtte heureuse rencontre en est un sûr témoin ;
Amis, prenons courage, il ne peut être loin.
Son cheval trouvé mort dans cette étroite route,
Lui manquant au besoin, l'arrête ici sans doute,
Il doit être en ce bois ; & vous pouvez juger
Si pour nous en saisir on doit rien négliger.

UN SOLDAT.

Je sai que l'arrêter, quand il faut qu'il périsse,
C'est rendre à tout l'état un signalé service ;
Mais prenons garde aussi de nous en voir surpris.
Je prévoi qu'il mettra sa défaite à haut prix,
Et que ce fier lion que nous voulons surprendre,
Repandra bien du sang avant que de se rendre.
Le vainqueur de Rodolphe est à craindre pour nous.

ENRIQUE.

Hé bien, j'en essuierai moi seul les premiers coups :
Vous autres, seulement secondez mon courage.
Mais que viens-je d'oüir dans ce prochain feuillage ?

SCENE VIII.

ENRIQUE, JODELET, SOLDATS.

ENRIQUE.

QUi va-là ?

JODELET *bas.*

La vilaine enquête que voilà !

J'avois réponse à tout, hormis à qui va-là ;
Mais, ft.

ENRIQUE.

Amis, il faut découvrir ce mystere,
Quelqu'un ici se cache, & s'obstine à se taire.

JODELET *bas.*

Ah, je suis découvert. Qu'ils me vont étriller,
Si le fer à la main je ne les fais driller !
Çà, mon courage, allons.

[Il commence à se montrer l'épée à la main.]

Le premier qui s'avance,
Par la mort, dans son sang . . . Ils ont peur, que je pense;
Ils s'arrêtent de loin à me considérer,
Ils parlent bas entr'eux ; il faut encor jurer.
Ventre, si l'on m'approche . . .

ENRIQUE *aux soldats.*

Usons de stratagême.
Il n'en faut point douter, en effet c'est lui-même ;
Ces armes, cet habit nous le disent assez.

[à Jodelet.]

Nous ne sommes rien moins que ce que vous pensez.
Pourquoi nous menacer ?

JODELET.

Ils tremblent. Par la tête ;
Qui ne rengaînera, sa mort est toute prête.

ENRIQUE.

Nous voilà sans défense à vos ordres soumis,
Prêts à vous secourir contre vos ennemis.

JODELET.

Quoi, vous ne prétendiez me faire aucune injure ?

ENRIQUE.

Voyez notre franchise, elle vous en assure.

JODELET.

Et vous n'auriez dans l'ame aucun mauvais dessein ?

ENRIQUE.

Au contraire.

JODELET.

Ainsi donc je tempêtois en vain ?

ENRIQUE.

Nous en sommes surpris.

JODELET

remettant son épée au fourreau, & s'approchant deux.

Mettez-vous hors de peine.
Voici le holà mis à mon humeur hautaine.
Il faut un peu connoître avant que d'être ami.

ENRIQUE *lui saisissant son épée.*

Vous ne nous connoissiez encore qu'à démi ;
Il faut rendre l'épée.

JODELET.

Ah, canaille maudite !

ENRIQUE.

Nous quereller encore !

JODELET.

Hé bien, non, quitte à quitte ;
Je ne fus jamais moins d'humeur à quereller ;
Prenez mes beaux habits, & me laissez aller.

ENRIQUE.

Non, non, il faut marcher.

JODELET.

Je suis prêt à les rendre.

ENRIQUE.

Allons, c'est trop, allons.

JODELET.

Où ?

FNRIQUE.

Je vais vous l'apprendre.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, JULIE.

JULIE.

MADAME, épargnez-vous ces nouveaux déplaisirs;
Donnez quelque relâche à ces profonds soupirs.
Nommer à tous momens la fortune cruelle,
C'est prendre trop de part au malheur d'Isabelle;
Et pour moi, je veux mal au zéle officieux,
Qui, pour la consoler, vous améne en ces lieux.
Au pitoyable objet d'une sœur affligée,
Dans un plus noir chagrin votre ame s'est plongée;
Mais enfin, cette mort qui fait couler ses pleurs
N'éxige pas de vous de si vives douleurs;
La perte est différente, & dans un sort contraire,
L'amant le plus chéri nous touche moins qu'un frere;

LAURE.

Ah, que tu juges mal de mon cruel ennui,
Si tu l'oses régler sur les larmes d'autrui,
Et que tu connois peu quelle est la différence
Des profonds déplaisirs à ceux de bienséance!
Pour peindre un faux ennui par de vives couleurs;
La nature souvent fait un amas de pleurs,
Notre abord les excite, & ces pleurs se déployent
Moins pour celui qu'on perd, que pour ceux qui le voyent;
Car enfin, qu'Isabelle ait recours aux soupirs,
Peut-elle ouvrir son ame à de vrais déplaisirs?
Rodolphe, à qui le sang l'avoit dû rendre chere;
Devenant son tyran, cessa d'être son frere;

Non qu'elle se dispense à se trop modérer ;
Elle pleure sa mort, mais ce n'est que pleurer ;
Et tout son désespoir laisse voir dans sa plainte
L'effort étudié d'une douleur contrainte.

JULIE.

Prenez même pouvoir sur vous à votre tour ;
La nature se tait, faites taire l'amour.
Je sai que votre cœur avec raison soupire,
Que les soins de Rodolphe . . .

LAURE.

Ah ! Que m'oses-tu dire !

JULIE.

Si votre mal redouble . . .

LAURE.

Hélas, Julie, hélas !
Mon mal est si caché qu'on ne le connoît pas.

JULIE.

J'en croi la mort du prince être la seule cause.

LAURE.

Oui, cette mort sans doute à mille maux m'expose.

JULIE.

Comme dans la vengeance on trouve des douceurs
Qui de nos plus grands maux appaisent les rigueurs,
Le sang de l'assassin vous pourra satisfaire,
On le poursuit le traître, & dans peu l'on espere . . .

LAURE.

Ah ! C'est-là mon tourment, arrête ; car enfin
Ce traître qu'on poursuit, ce cruel assassin,
Par le charme secret d'un pouvoir que j'ignore,
C'est lui qui fait ma peine ; en un mot je l'adore.

JULIE.

Madame, pardonnez si mon zéle indiscret . . .

LAURE.

Pour t'en punir, Julie, écoute mon secret,
Ecoute ma foiblesse. Il te souvient peut-être
D'un peintre qu'à la Cour moi seul ai pû connoître ?

Entre

Entre plusieurs tableaux d'un travail curieux
Qu'un jour cet étranger vint offrir à mes yeux;
J'en vis un dont la riche & brillante bordure
Relevoit hautement l'éclat de la peinture:
J'en considérois l'ordre, alors qu'au premier trait
J'apperçûs tout-à-coup que c'étoit mon portrait.
Je regarde le peintre; & lui, presque immobile,
Je le tiens, me dit-il, *du prince de Sicile.*
Portrait, unique objet de mes plus chers desirs,
A dit ce triste prince avec mille soupirs,
Puisque la guerre ouverte entre nos deux couronnes,
Fait vivre sans espoir l'amour que tu me donnes,
Va, retourne à ta source, & cesse chaque jour
Par ton appas flatteur d'irriter mon amour.
Alors il me le donne, & son ordre m'engage
A venir dans vos mains remettre ce cher gage;
Au moins le sort pour lui n'auroit plus de rigueur
S'il croyoit que sa vûe eût émeu votre cœur;
Je vous le laisse. Adieu, Madame. Il se retire,
Et, s'éloignant de moi, je l'entens qui soupire.
Je reçois ce portrait, mais las! Au lieu du mièn,
Ce peintre déguisé m'avoit laissé le sien;
Et je reconnois trop au trouble qu'il me cause,
Que le peintre & le prince étoient la même chose.
Que te dirai-je enfin? Depuis ce triste jour
En secret il m'aima, je souffris son amour,
Il me la jura vraie, & j'en reçûs pour gage
Tout ce que peut jamais promettre un grand courage.
Le reste, tu le sais. Rodolphe ambitieux,
Voulant dans un tournoi triompher à mes yeux,
S'est vû par Fédéric, trop jaloux de ma gloire,
Arracher d'un seul coup la vie & la victoire.
Hélas, où me réduit ce funeste revers!
S'il est pris, il est mort, & s'il fuit, je le perds;
Mon amour le retient, & ma crainte le chasse:
En ce fâcheux état juge de ma disgrace....

JULIE.

Madame, je vous plains, & trouve en ce malheur
De quoi justifier la plus vive douleur.
L'un & l'autre destin vous donne lieu de craindre,
Et dans l'un & dans l'autre il faudra vous contraindre.
A vos tristes soupirs permettre peu d'éclat,
Donner votre chagrin au besoin de l'état;
Et vous-même une fois à vous-même infidéle....
Mais le roi vient.

SCENE II.

LE ROI, LAURE, JULIE.

LE ROI.

APprens une heureuse nouvelle.
Ma fille, enfin le ciel propice à mes desirs
D'un espoir assez doux flatte nos déplaisirs;
L'assassin se dérobe en vain à ma vengeance,
Nous en aurons bien-tôt l'entiere connoissance,
Un des siens arrêté nous va tout découvrir.

LAURE *bas à Julie.*

Enfin, Julie, il faut s'apprêter à souffrir.

LE ROI.

Sachant quel intérêt ton amour y doit prendre,
Je n'ai voulu sans toi, ni le voir, ni l'entendre.
Tu sauras mieux que moi pénétrer dans son cœur
Les desseins criminels d'un insolent vainqueur.

LAURE.

Ah, que ne vois-je ici l'occasion offerte
De sauver un amant dont je pleure la perte!
Avec quelle chaleur suivrois-je mon transport
S'il pouvoit arrêter l'injustice du sort!

Mais en vain je me flatte, &, quoi qu'il en avienne...

LE ROI.

N'accrois point ma douleur en me montrant la tienne;
Et ne l'écoute plus que pour te souvenir
Que Rodolphe nous laisse un coupable à punir.
C'est à quoi d'autant plus moi-même je m'anime,
Qu'un grand trouble s'apprête à suivre ce grand crime;
Et que nos ennemis prévenant nos efforts,
Avec toute leur flotte ont paru sur nos bords.
Je les croi déja voir, après notre disgrace,
D'un invincible orgueil soutenir leur audace.
Que n'oseront-ils point contre nous aujourd'hui
Que l'état est privé de son plus ferme appui?

LAURE.

Si vous vous alarmez des forces de Sicile,
Qu'on propose la paix, elle sera facile.
Cent fois vos ennemis après de longs combats,
Ont voulu s'accorder, mettre les armes bas.
Vous seul écoutez trop un desir de vengeance...

LE ROI.

Voyons le prisonnier, le voici qui s'avance.

LAURE.

Juste ciel! C'est Octave.

SCENE III.

LE ROI, LAURE, OCTAVE, SANCHE, JULIE.

OCTAVE *bas à Laure.*

Ah! Madame.

LAURE *au roi.*

Ah! Seigneur,
Quel trouble à son aspect s'est saisi de mon cœur!

Pardonnez ce desordre à ma douleur extrême ;
A peine en cet état me connois-je moi-même.

LE ROI.

Approche, & crains un roi qu'on ne peut abuser ;
Ta sûreté consiste à ne rien déguiser.
Parle, quel est ce traître ennemi de sa gloire
Qui par la mort d'un prince a souillé sa victoire ?
Apprens-nous ses desseins, & force ma bonté
A donner ton pardon à ta sincérité.

OCTAVE.

Sire, si le malheur doit passer pour un crime ;
Votre courroux est juste, & ma mort légitime.
Puisqu'enfin, attiré d'un desir curieux,
Je venois admirer la pompe de ces lieux,
Quand de mon mauvais sort la fatale injustice
A sû d'un inconnu m'engager au service.

LE ROI.

Sans plus dissimuler, songe que les tourmens
Nous peuvent garantir de tes déguisemens ;
Et prens garde, sur-tout, que leur rigueur n'arrache
Ce qu'un devoir frivole imprudemment nous cache.

SANCHE *présentant un billet au roi.*

Sire, de ce devoir puisqu'il fait tant de cas,
Voyez si ce billet ne le trahira pas.

OCTAVE *bas.*

O malheur imprévû !

SANCHE.

Par dépêche secrette
Il a crû sûrement l'envoyer à Gaïette,
Mais quelques espions en chemin l'ont surpris.

LE ROI.

Dieux, quel trouble à mon tour agite mes esprits !
A l'Infant de Sicile ! O ciel est-il possible !

LAURE *bas.*

Enfin, cher Fédéric, ta perte est infaillible.

LE ROI *lit.*

Rodolphe par mes mains a vû finir ses jours,
Et m'oblige en ces lieux à craindre un sort contraire.
Ne perdez point de temps, venez à mon secours,
Si vous prenez encor les intérêts d'un frere.

FÉDÉRIC.

Puis-je croire au rapport de mes yeux!
Mon plus grand ennemi, Fédéric en ces lieux!
O de tous les malheurs le dernier & le pire!
Pour Rodolphe tué c'est peu que je soupire,
Si pour percer mon cœur par des traits plus puissans,
Fédéric n'est l'auteur des peines que je sens.
Il n'est point de malheur sans tache d'infamie,
Quand le coup nous en vient d'une main ennemie;
Et dût sur moi du sort l'ouvrage s'achever,
Ce n'est que dans le sang que je la dois laver.

OCTAVE.

Puisqu'enfin l'intérêt du prince de Sicile
Ne trouve en moi l'appui que d'un zéle inutile;
Ce seroit le trahir que de vous plus cacher
Ce glorieux vainqueur que vous faites chercher.
S'il vous prive d'un bras dont vous plaignez la perte;
Sire, à tous combattans la lice étoit ouverte;
Et Rodolphe sans vie à ses pieds abatu,
Est un crime du sort, & non de sa vertu.

LE ROI.

N'imputons point au sort un dessein si coupable;
Cette mort en tout autre eût été pardonnable,
Mais dans mon ennemi c'est un pur attentat;
Je ne le dois traiter qu'en criminel d'état;
Et si le juste ciel entre mes mains le livre,
Je sai trop quels desseins il m'est permis de suivre.

LAURE.

Seigneur, écoutez moins ces vifs ressentimens.
Ce cœur outré d'ennuis partage vos tourmens;

Et j'atteste du ciel la grandeur souveraine,
Que Fédéric lui seul cause toute ma peine,
Que par lui seul je souffre, & donne ici des pleurs
Plus à ma passion qu'à nos communs malheurs.
Mais, hélas, quel espoir de la voir satisfaite!
La flotte de Sicile a paru vers Gaiette,
Et venant de son prince appuyer les desseins,
Nous arrache aujourd'hui la vengeance des mains.
Cet obstacle sensible aux desirs d'une amante....

SCENE IV.

LE ROI, LAURE, ENRIQUE, SANCHE, JULIE, OCTAVE.

ENRIQUE.

Sire, un heureux succès a rempli notre attente.
L'assassin de Rodolphe est en votre pouvoir.

LE ROI.

On a pû l'arrêter?

ENRIQUE.

Sire, vous l'allez voir;
On l'améne.

LAURE *bas.*

Qu'entens-je? O comble de disgrace!

ENRIQUE.

Ayant appris sa route, & marchant sur ses traces,
Son cheval trouvé mort, par un bonheur nouveau,
Nous arrête en ce bois qui borne ce château;
Là nous le découvrons; mais bien-loin qu'il s'étonne,
Loin que seul contre trois sa vertu l'abandonne,
Il menace, & le nombre augmentant sa fierté,
Il périra plûtôt qu'il se voye arrêté;

Mais la ruse l'emporte, & son courage extrême
Est contraint de céder enfin au stratagême,
Je lui saisis l'épée.

LE ROI.

Enfin donc je le tiens
Ce superbe ennemi de mon trône & des miens ?
O bonheur, ô service à l'état trop utile,
Qui soumet à mes loix le prince de Sicile !

ENRIQUE.

Le prince de Sicile ?

LE ROI.

Oui, c'est lui dont le bras
S'est noirci du plus grand de tous les attentats.

ENRIQUE.

Cet orgueil menaçant qu'il nous a fait paroître
Peut suffire sans doute à le faire connoître ;
Mais, Sire, oyez enfin ce qu'on n'eût sû prévoir ;
A peine entre nos mains il se voit sans espoir,
Qu'usant d'un stratagême à combattre le nôtre,
Il veut obstinément qu'on l'ait pris pour un autre ;
Et d'un tel contre-sens soutient tout ce qu'il dit,
Qu'il semble qu'en effet il ait perdu l'esprit.

LE ROI.

S'il croit nous abuser, son espérance est vaine.

ENRIQUE.

Sire, daignez l'oüir, je l'entens qu'on améne.

LAURE.

Agréez ma retraite. A qui perd un amant,
Voir l'auteur de sa mort, est un nouveau tourment.

JODELET.

O, comme ils me vendent!
Avec tous leurs respects, les matois s'entr'entendent.

ENRIQUE.

Mais, Seigneur...

JODELET.

Voici l'autre.

LE ROI.

Ah! C'en est trop enfin;
Il faut l'abandonner à son lâche destin.

ENRIQUE.

Quoi, Prince...

JODELET.

Vous avez les visieres mal nettes.

LE ROI.

Savez-vous en quels lieux, & devant qui vous êtes?

JODELET.

Devant vous, à-peu-près.

LE ROI.

Tremblez donc.

JODELET.

Et pourquoi?
Si je suis devant vous, vous êtes devant moi.

ENRIQUE.

C'est le roi qui vous parle.

JODELET.

Ah! Qu'il ne vous déplaise;
Le roi voit maintenant joûter fort à son aise.
Je sai ce qui se passe, & je le vais trouver.

LE ROI.

Qu'après sa trahison il m'ose encor braver,
Et joigne impunément le mépris à l'injure!

JODELET.

Vous m'accuseriez donc de quelque forfaiture?

ENRIQUE.

Voyez votre équipage, il parle contre vous.

JODELET.

Ah! Je m'en doutois bien, vous êtes des filoux ;
Et pour mieux m'excroquer toute ma braverie...

LE ROI.

Cessez une si basse & froide raillerie.
Pour la derniere fois, Prince...

JODELET.

Cela va bien,
Prince, je le suis donc sans que j'en sache rien ?

ENRIQUE.

Songez qu'un si haut rang que donne la naissance...

JODELET.

Je sai qu'être marquis est de ma compétance,
Mais, prince ?

LE ROI.

Quoi, toujours...

JODELET.

Hé bien, rien est gâté,
Je consens pour vous plaire à la principauté,
Tout coup vaille.

LE ROI.

Non, non, suivez votre caprice,
D'une si lâche feinte appuyez l'artifice.
Attendant que le temps nous en fasse raison,
Je veux que ce château lui serve de prison,
C'est de quoi vous irez avertir Isabelle,
Je commets ce dépôt à sa garde fidéle ;
Mais, quoiqu'il se déclare indigne de ce rang,
Qu'elle respecte en lui la dignité du sang,
Qu'elle le traite en prince, & que chacun lui rende
Ce que dans mes états ce grand titre demande.

SCENE VI.

JODELET, ENRIQUE, OCTAVE, SOLDATS.

JODELET.

MA foi, je n'y voi goutte, ils ont beau haranguer
Eux, ou moi, nous avons le don d'extravaguer.
Je ne me trompe point, je me tâte, retâte,
Et sous d'autres habits je sens la même pâte;
Oui, tous mes tâtemens sont ici superflus;
Je suis encor moi-même, ou jamais ne le fus.
Je suis ce que je suis, en soit ce qui peut être;
Mais pourquoi m'obstiner à ne me point connoître?
Puisque chacun ici d'une commune voix
Soutient que je suis prince, il faut que je le sois.
On est plus grand seigneur quelquefois qu'on ne pense;
Tâchons de rappeller notre reminiscence.

ENRIQUE.

Quoi, Seigneur!

JODELET.

Je le suis, il n'est rien de plus vrai;
C'est par votre suffrage, & je m'en souviendrai.
Si mon pouvoir de prince un peu loin peut s'étendre,
Allez, consolez-vous, je vous ferai tous pendre.

ENRIQUE.

C'est vouloir notre perte avec peu de raison.

JODELET.

Un prince n'a-t-il pas pouvoir de pendaison?
Si c'est là mon plaisir, qu'y trouvez-vous à dire?

ENRIQUE.

Par quelques lâchetés cette honte s'attire;

Mais, Seigneur, nous avons le courage trop haut...

JODELET.

Vous en enrageriez peut-être, & peu m'en chaut.
Quand on meurt pour le prince, on est mis dans l'histoire.

OCTAVE.

Seigneur, soutenez mieux l'éclat de votre gloire.

JODELET.

Ah, tu me parles, toi, que le diable a tenté
De joindre la maîtrise à la principauté;
Mais me connois-tu bien, & n'est-ce point adresse?

OCTAVE.

Depuis plus de vingt ans je suis à votre altesse.

JODELET.

En quelle qualité?

OCTAVE.

De votre confident.

JODELET.

Confident ordinaire, ou bien par accident?

OCTAVE.

Autre que moi jamais n'eut part à cette gloire.

JODELET.

Quelle preuve en as-tu pour me le faire croire?

OCTAVE.

Seigneur, il vous souvient qu'un jour, sans mon secours,
Un cruel sanglier eût terminé vos jours;
Il vous souvient de plus, que le roi votre pere...

JODELET.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.
Ai-je autrefois aimé la chasse au sanglier?

OCTAVE.

Je me tais par respect.

JODELET.

Bon, c'est s'humilier.
Mon nom est?

OCTAVE.

Fédéric.

JODELET.

Prince de ?

OCTAVE.

De Sicile.

JODELET.

Ce que c'est que d'avoir la mémoire labile !
Je l'oubliois déjà.

ENRIQUE.

Seigneur, permettez-moi
D'exécuter enfin les volontés du roi.

JODELET.

Du roi ?

ENRIQUE.

Quoi, doutez-vous que ce ne fût lui-même ?

JODELET.

Qu'il soit roi tout de bon, ou bien par stratagême,
Pourvû qu'on obéisse, il m'importe fort peu :
Allons donc promptement, grande chere & beau feu,
C'est là son ordre exprès.

ENRIQUE.

Je sai ce qu'il ordonne.

JODELET.

Quand c'est pour mon profit, j'ai la mémoire bonne.
Je prétens festiner du matin jusqu'au soir.

ENRIQUE.

Isabelle, Seigneur, aura soin d'y pourvoir ;
Mais par précaution, avant toute autre chose,
A souffrir votre abord il faut qu'on la dispose.

JODELET.

Soit donc, vîte.

ENRIQUE.

J'y cours ; suivez dans un moment,
Et vous laissez conduire à son appartement.

JODELET.

J'irai ; qu'on m'y reçoive en prince de Sicile.

[*aux soldats.*]
Vous, menez-moi roder par ce mien domicile,
Je veux voir si pour hôte il me peut mériter,
Et puis nous nous irons faire complimenter.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FÉDÉRIC, ISABELLE.

FÉDÉRIC.
PAr quels vœux désormais, Madame, ou quel service...

ISABELLE.
Je m'oblige moi-même, en vous rendant justice.

FÉDÉRIC.
Mais sur un étranger répandre un tel honneur?

ISABELLE.
Enfin, de ce château vous êtes gouverneur;
Et je veux qu'aujourd'hui, par son obéissance,
Chacun respecte en vous l'effet de ma puissance.

FÉDÉRIC.
Mon mérite est si foible, & mon bonheur si grand,
Qu'avec juste raison son excès me surprend.
Lorsque je considere avec quel avantage
Du sort qui me poursuit vous réparez l'outrage,
Et que, malgré l'éclat que font par mes défauts
Et le peu que je suis, & le peu que je vaux,
Par un heureux secours que je n'osois attendre,
Vos bontés jusqu'à moi se plaisent à descendre,

Je chéris mes malheurs, dont la fatalité
N'a fait qu'ouvrir la voie à ma félicité.

ISABELLE.

La faveur est légere, & ma gloire s'offense
Que vous portiez si haut votre reconnoissance:
Montrez des sentimens un peu plus réservés,
Ou je vous devrai plus que vous ne me devez.
La vertu, quand elle est & solide & parfaite,
Elle-même est le prix qui la rend satisfaite;
Et de quelque valeur que puisse être un bienfait,
S'avouant redevable, on s'acquitte en effet.

FÉDÉRIC.

Puisque c'est vous déplaire, & que, quoi que l'on fasse,
C'est trahir vos bienfaits, que vous en rendre grace,
Pour les laisser, Madame, en leur plus haut éclat,
Je veux bien me résoudre à demeurer ingrat.
Je ne vous dis donc point que ma plus forte envie
Est d'exposer pour vous & mon sang & ma vie.
Je m'abandonne entier à ma stupidité,
Et reçois vos faveurs comme un bien mérité.

ISABELLE.

C'est mal prendre mon sens, & ne me pas connoître.
Je m'estimerois lâche autant qu'on le peut être,
Si, faisant quelque bien, par un motif trop bas,
La gloire d'obliger ne me suffisoit pas;
Mais je l'avoue aussi, ce nom d'ingratitude
A quelque chose en soi qui me paroît si rude,
Que, quelque occasion qui me le puisse offrir,
Un terme si fâcheux me fait toujours souffrir.

FÉDÉRIC.

Ainsi, Madame, ainsi, quoi que je puisse faire,
Je ne puis espérer de ne vous pas déplaire,
Puisqu'enfin votre esprit condamne également,
Et mon ingratitude, & mon ressentiment.

ISABELLE

ISABELLE.

J'approuve quelquefois que le dernier s'exprime,
Mais il eſt pour cela des ſentimens d'eſtime ;
Et d'ailleurs, quelques biens qu'on ait pû recevoir,
Qui peut donner ſon cœur, peut ne plus rien devoir.

FÉDÉRIC.

Le mien pourroit-il être une aſſez digne offrande . . . .

ISABELLE.

Sans doute ; & je m'explique afin que l'on m'entende.
Ce dont de votre cœur me plairoit en ce point,
Que j'y découvrirois ce que je ne ſai point,
Quel eſt votre pays, quelle eſt votre naiſſance ?

FÉDÉRIC.

Mon nom eſt Léonard, & mon pays, Florence ;
Vous ſavez ma fortune, & je vous ai conté....

ISABELLE.

Parlons, parlons, de grace, avec ſincérité :
Ce récit du malheur qui cauſoit votre plainte,
Avoit tout l'appareil d'une éloquente feinte ;
D'abord j'ai bien voulu qu'il vous ait réuſſi,
Mais un homme de peu ne parle point ainſi.

FÉDÉRIC.

Quoi, Madame . . .

ISABELLE.

Quittons un diſcours qui vous bleſſe.
Vous n'avez encor vû le roi, ni la princeſſe ?

FÉDÉRIC.

L'honneur qu'il vous a plû de répandre ſur moi,
Pour quelque ordre déja m'a fait connoître au roi,
Mais ſans voir la princeſſe ; & j'eſpere, Madame,
Que ne relâchant rien de cette grandeur d'ame,
Vos bontés, par l'aveu de ce que je vous dois,
Forceront ſon eſtime à ſuivre votre choix.

ISABELLE.

Il ſera peu beſoin que je l'en ſollicite.
Que n'obtiendrez-vous point avec tant de mérite ?

SCENE II.

FÉDÉRIC, ISABELLE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

Madame, enfin le ciel touché de vos malheurs,
Semble n'avoir plus soin que d'essuyer vos pleurs :
Vous regrettez un frere, & je viens vous apprendre
Quelle noble victime il a lieu de prétendre.

FÉDÉRIC *bas.*

Serois-je découvert ?

ISABELLE.

Parlez, Enrique ; enfin
Auroit-on pû savoir le nom de l'assassin ?

ENRIQUE.

C'est Fédéric, Madame.

FÉDÉRIC *bas.*

O trop funeste asyle !

ISABELLE.

Fédéric, dites-vous ?

ENRIQUE.

Le prince de Sicile.

ISABELLE.

Quoi, dans mon ennemi, l'ennemi de l'état !

ENRIQUE.

On ne conçoit qu'à peine un si noir attentat :
A vous venger aussi, déja le roi s'apprête.

FÉDÉRIC *bas.*

D'un œil ferme & constant regardons la tempête ;
On peut savoir mon nom sans savoir où je suis.

ISABELLE.

Le ciel ne pouvoit mieux soulager mes ennuis.

[*à Fédéric.*]
Dans les faveurs fur moi que fa bonté déploie,
Prenez, brave étranger, prenez part à ma joie.

FÉDÉRIC.
Je tiens ce qui la caufe à fouverain bonheur.

ENRIQUE.
Madame, de ce fort quel eft le gouverneur?
Avec lui, par votre ordre, il faut de tout réfoudre.

FÉDÉRIC *bas.*
Voici fur mon efpoir le dernier coup de foudre.

ENRIQUE.
De grace, commandez qu'on le faffe chercher.

FÉDÉRIC.
Il a le cœur trop bon pour fe vouloir cacher.
Le voici.

ENRIQUE.
Sachez donc que l'ordre que j'apporte....

FÉDÉRIC.
On veut que Fédéric foit coupable, il n'importe.
Vous favez qui je fuis, je n'examine rien,
Faites votre devoir, & je ferai le mien.

ENRIQUE.
C'eft aller un peu vîte; & je ne puis comprendre
Ce qui vous fait ainfi refufer de m'entendre.

FÉDÉRIC.
Enfin, vous me cherchez?

ISABELLE *à Fédéric.*
Oyons l'ordre du roi.

ENRIQUE.
Si Fédéric a pû s'échapper du tournoi,
Le ciel m'a réfervé la gloire ineftimable
D'arrêter prifonnier ce prince redoutable;
Et je ne viens ici...

FÉDÉRIC.
Sans verfer bien du fang,
On n'arrêta jamais un prince de fon rang.

ENRIQUE.

Aussi j'ai bien voulu que dans cette entreprise
Un stratagême adroit m'ait assuré sa prise.

ISABELLE.

Quoi, Fédéric est pris?

ENRIQUE.

Oui, Madame, en ce bois
Dont la douce fraîcheur vous charme quelquefois;
C'est là que tout armé nous l'avons pû surprendre.

FÉDÉRIC *bas*.

Quel revers imprévû! Ciel, que viens-je d'entendre!

ENRIQUE.

Pour mieux vous satisfaire, après sa trahison
Le roi vous a remis le soin de sa prison;
Et comme dans ce fort il faudra qu'on le garde;
C'en est le gouverneur que cet ordre regarde.

ISABELLE.

C'est à quoi, Léonard, il vous faut préparer.

FÉDÉRIC.

De ma fidélité l'on doit tout espérer.

ENRIQUE.

Il semble avoir l'humeur assez fiere & farouche,
Pour n'appréhender pas que la pitié le touche.

FÉDÉRIC.

Madame, permettez qu'on assure le roi,
Que de mon seul devoir je sai prendre la loi,
Que je ferai juger, à voir mon soin extrême,
Que garder Fédéric, c'est me garder moi-même;
Que, bien-loin qu'il se puisse échapper de mes mains,
Jusqu'au fond de son cœur je lirai ses desseins,
Et que de sa personne enfin, quoi qu'il avienne,
Je m'engage à répondre ainsi que de la mienne.

ISABELLE.

C'est assez, Léonard.

ENRIQUE.

Madame, le voici.

ISABELLE.

Puis-je assez me contraindre ?

FÉDÉRIC.

O ciel, Octave aussi !

SCENE III.

FÉDÉRIC, ISABELLE, ENRIQUE, JODELET, OCTAVE, GARDES.

OCTAVE *bas.*

Quoi, mon prince en ces lieux ?

ISABELLE.

Ah ! Ce cœur me reproche...

JODELET.

Place, place, c'est moi, c'est un grand qui s'approche.

[*à Isabelle, montrant Enrique.*]

Ce courier dépêché, s'il a fait son devoir,
Vous aura préparée à l'honneur de me voir,
Et vous aura conté, charmante geoliere,
Qu'on vous envoie ici mon ame prisonniere ;
Car vos yeux, quand ils font jouer tous leurs ressorts ;
Emprisonnent bien plus les ames que les corps.

ISABELLE.

O ciel ! Puis-je souffrir un si sanglant outrage ?
Tu viens donc me braver pour assouvir ta rage ;
Et le frere tué, ton cœur, ton lâche cœur,
Croiroit avoir peu fait s'il épargnoit la sœur ?
Pousse jusques au bout, pousse ta barbarie ;
De mes tristes malheurs fais une raillerie ;
Ta noire trahison semble avoir mérité
Que tu mettes au jour toute ta lâcheté.

JODELET.

Si vous n'avez jamais l'accueil plus amiable,
Vous étes animal assez insociable.
Soit dit, sans offenser certain air égrillard
Qui dans vos yeux malins se loge quelque part,
Mais ils ont beau lancer cette foudre égrillarde,
Quand un cœur est lion, j'ai l'ame léoparde;
Délionnez le vôtre; ou nargue de leurs traits.

ISABELLE.

O le cœur le plus bas qui respira jamais!
De quel front oses-tu, traître...

JODELET.

Et de quelle bouche
Osez-vous exaler une humeur si farouche,
Pétulente femelle? Oyez, oyez mon nom,
Oyez ma qualité, vous changerez de ton.
Parlez donc, chers témoins de ma grandeur suprême;
Vous qui me connoissez encor mieux que moi-même,
Dites-lui qui je suis, de grace.

ENRIQUE.

Et quoi, Seigneur,
Votre altesse...

JODELET.

Voyez si l'on me doit honneur.
Je suis un Fédéric, un prince de Sicile.

ISABELLE.

Toi, prince?

JODELET.

Oui, je le suis, la preuve en est facile.

ISABELLE.

Tu nous vantes en vain la splendeur de ton sang,
Ton lâche procédé dément un si haut rang.
Non, non, tu n'es point prince, & le ciel m'autorise...

JODELET.

Sachez que votre langue est une mal-apprise,

Mais je la convaincrai. Parlez, mon écuyer;
M'avez-vous pas sauvé jadis d'un sanglier?
N'est-il pas vrai, de plus, qu'un jour le roi mon pere...
Dites, n'est-il pas vrai?

ISABELLE.

Que le sort m'est contraire!
Mais c'est trop en souffrir, c'est trop gêner mes yeux
Par l'aspect importun d'un objet odieux.
Je vous l'ai déja dit, sa prison vous regarde,
Gouverneur, c'est à vous que je remets sa garde;
Disposez pour cela de cet appartement.

SCENE IV.

FÉDÉRIC, ENRIQUE, OCTAVE, JODELET, GARDES.

ENRIQUE *à Fédéric.*

Que sa prison soit libre, au moins apparemment;
Et rendant ce qu'on doit à sa haute naissance,
Joignez à vos respects beaucoup de vigilance.

FÉDÉRIC.

Pour vous en assurer, souffrez que ces soldats
Puissent ici par tout accompagner ses pas.

ENRIQUE.

[*aux gardes.*]
J'y consens. Demeurez.

SCENE V.

FÉDÉRIC, OCTAVE, JODELET, GARDES.

JODELET.

Gouverneur, je vous prie,
Le vin eſt-il fort bon dans cette hôtellerie ?
Tout bien conſidéré, nous ne ferions point mal
D'en humecter un peu l'humide radical.

FÉDÉRIC.

Il faut faire ſervir, Seigneur.

JODELET.

Bonne parole.
Ce lit que j'apperçois a-t-il la plume molle ?

FÉDÉRIC.

C'eſt votre appartement.

JODELET.

Il eſt donc à propos
Qu'attendant le repas j'y repoſe mes os ;
Car, comme l'on m'a fait tantôt courir grand erre,
Je ſuis las de porter ces inſtrumens de guerre.

FÉDÉRIC.

Gardes, ſuivez le prince.

SCENE VI.

FÉDÉRIC, OCTAVE.

OCTAVE.

Est-ce une illusion,
Seigneur ?

FÉDÉRIC.

Octave, enfin quelle confusion !
Qui t'a fait arrêter ?

OCTAVE.

Un zéle téméraire.
D'envoyer votre lettre à l'infant votre frere,
L'ordre m'en fut par vous expressément donné,
Lorsque seul en ce bois je vous abandonnai ;
Mais pour l'exécuter il falloit mieux connoître,
Et ne m'aveugler pas à faire choix d'un traître.

FÉDÉRIC.

Mais ce brutal, Octave ?

OCTAVE.

Il les abuse tous,
Vos armes, votre habit l'ont fait prendre pour vous ;
Et soudain, pour vous mettre à couvert de l'orage,
A leur commune erreur j'ai joint mon témoignage,
Je l'ai traité de prince.

FÉDÉRIC.

Il t'a désavoué ?

OCTAVE.

J'ai poursuivi mon rôle, & l'ai si bien joué,
Que ses brutalités, sa grossiere rudesse,
Dans l'esprit du roi même ont passé pour adresse ;

LAURE.

De votre passion cette preuve obligeante,
Prince, ne fait qu'aigrir la douleur d'une amante;
Qui du sort qui la perd sent d'autant mieux les coups;
Qu'elle voit éclater plus de mérite en vous.
Ne croyez pas pourtant que je me tienne quitte
Pour plaindre le malheur où je me précipite,
Je prens votre destin pour la régle du mien;
Quand on a tout à craindre, on ne doit craindre rien.
Que le roi sache donc l'ardeur qui me transporte,
Ce sera m'attirer son courroux, mais n'importe,
L'honneur à ce péril me presse de courir;
Et quand un bel effort nous engage à périr,
D'une haute vertu la marque la plus ample
N'est pas d'en recevoir, mais d'en donner l'exemple.

FÉDÉRIC.

Je croirois faire outrage à des feux si constans,
Si j'osois vous laisser dans l'erreur plus long-temps;
Que contre Fédéric le roi soit tout de flamme,
Ne craignez rien pour moi, je suis libre, Madame.

LAURE.

Prince, que dites-vous?

FÉDÉRIC.

Qu'un autre est pris pour moi,
Qui sous mon équipage a pû tromper le roi;
Et que loin que mon sang en ces lieux se hazarde,
Je tiens dans ce château ce faux prince à ma garde.

LAURE.

Ah! Si vous êtes libre, ôtez-moi de souci;
La foudre gronde encore, éloignez-vous d'ici.

FÉDÉRIC.

Moi, vous abandonner? Qu'elle gronde, menace,
Qu'ai-je à craindre, Madame, un autre tient ma place?

LAURE.

Songez que votre amour ose trop espérer,
Prince, & qu'un tel abus ne peut long-temps durer.

OCTAVE.

Oserai-je parler, Seigneur ? Avant qu'il cesse,
Proposez votre hymen avecque la princesse,
Le roi s'en indignant, l'effet de son courroux
Tombe sur ce brutal qui passe ici pour vous;
Et s'il peut consentir à voir votre hyménée
Rendre dans vos états la guerre terminée,
Vous leverez le masque; enfin par ce moyen
Vous pouvez tout gagner, & ne hazardez rien.

FÉDÉRIC.

Madame, approuvez-vous un avis si fidéle ?

LAURE.

Nous ne saurions d'Octave estimer trop le zéle;
Mais qui trouvera-t-on qui l'ose proposer ?

FÉDÉRIC.

Moi, Madame, pour vous je pourrai tout oser.

LAURE.

Comme j'ignore encor quelle est votre fortune...

FÉDÉRIC.

La rencontre sans doute en est fort peu commune;
Mais pour songer, Madame, à vous l'expliquer mieux,
Il faudroit que le temps me fût moins précieux,
Il faudroit que ma foi...

OCTAVE
montrant à Fédéric Jodelet qui entre.

Seigneur.

SCENE VIII.

FÉDÉRIC, LAURE, JULIE, OCTAVE, JODELET, GARDES.

JODELET *à Fédéric.*

Par parenthese,
Je vous entens jaser ici fort à votre aise.
Vous fait-on de ma garde intendant, à dessein
Que quand il vous plaira j'enragerai de faim?
Mon corps donc vous plairoit s'il devenoit carcasse?
Votre office est vacant, gouverneur, je vous casse.

FÉDÉRIC.

La princesse, Seigneur, qui vient ici pour vous,
Peut-être en ma faveur calmera ce courroux.

JODELET.

La princesse?

FÉDÉRIC.

Oui, Seigneur.

JODELET *à Laure.*

Vous visitez un prince
Dont le cœur n'est couvert que d'une peau bien mince;
Pour peu que vos regards puissent l'égratigner,
C'est un cœur pantelant que vous ferez saigner.
Garre la fiévre après; car je me persuade
Que qui saigne du cœur est déja bien malade.

FÉDÉRIC *bas à Laure.*

Daignez vous abaisser à le piquer d'amour,
Madame.

LAURE *à Jodelet.*

Vos vertus sont dans leur plus beau jour;

Prince, & cette constance au milieu de l'orage,
De ce que vous valez est un clair témoignage:
Aussi ce qui de vous s'est ici répandu
N'a pû me dispenser de ce qui vous est dû.
Tant de rares exploits dont l'honneur fut la cause;
Tant de périls passés....

JODELET.

Oui, j'en sai quelque chose;
Je suis fort périlleux. On dit qu'un sanglier...
Mais ce n'est pas à moi de m'en glorifier,
L'histoire en parlera; puis telles vanteries
Parmi nous autres grands sont des forfanteries.

LAURE.

Non, ce qui part de vous ne peut être imputé
A l'affectation de trop de vanité.
Un prince comme vous si rayonnant de gloire,
Qui ne fait qu'entasser victoire sur victoire,
Un prince si parfait & de corps & d'esprit...

JODELET.

Ah! Vous m'égratignez, belle bouche, il suffit.
Je vous le disois bien, mon pauvre cœur pantelle,
Et déja devant vous ne bat plus que d'une aîle.

LAURE.

Je me retire donc. Adieu.

JODELET.

Quoi, tout-à-coup?

LAURE.

Songez que pour vous voir j'ai hazardé beaucoup;
Prince, & qu'envers le roi c'est me noircir d'un crime;
Qu'oser à son insû vous marquer mon estime.

JODELET.

Visitez-moi du moins alternativement,
Ma Reine. Me voilà tout je ne sai comment.

SCENE IX.

FÉDÉRIC, JODELET, OCTAVE, GARDES.

FÉDÉRIC.

Seigneur, que vous-en semble?

JODELET.

Elle a dans sa personne
Des traits bien moins lions que cette autre lionne,
J'y trouverois mon compte.

FÉDÉRIC.

Enfin elle vous plaît;
Avouez-le, Seigneur.

JODELET.

Elle plaira, qui plus est.
Mais dites, gouverneur, dans le siécle où nous sommes,
Les princes aiment-ils comme les autres hommes?
Je voudrois bien l'aimer dans la congruité
Que requiert en tel cas ma haute qualité.

FÉDÉRIC.

Vos feux l'honoreront.

JODELET.

Me feroit-il loisible
D'en faire le début par le concupiscible?

FÉDÉRIC.

Il faut y procéder suivant votre grandeur,
La demander au roi par un ambassadeur,
Lui proposer la paix.

JODELET.

Nous sommes donc en guerre?

FÉDÉRIC.

Oui, Seigneur, votre bras plus craint que le tonnere,

Signalant votre nom en de fameux combats,
A versé plus de sang ...

JODELET.

Ah ! Je n'en doute pas.
Je me suis plû toujours au carnage, aux alarmes,
Témoin, vous le voyez, on m'a pris sous les armes.
Puisqu'on m'arrête ainsi, le roi craint ma valeur.

FÉDÉRIC.

Aussi lui cause-t-elle un assez grand malheur,
Son favori tué ...

JODELET.

Qui l'a tué ?

FÉDÉRIC.

Vous-même.

JODELET.

Ai-je d'un assassin l'envisagement blême ?
Vous perdez le respect.

FÉDÉRIC.

Appaisez ce courroux,
Il méritoit la mort combattant contre vous.
C'est dans le champ d'honneur, c'est par une victoire
Que son sang répandu redouble votre gloire ;
Ne craignez point d'en voir l'éclat diminué.

JODELET.

Ah ! Puisqu'il est bien mort, c'est moi qui l'ai tué,
J'y fais réfléxion, oui, c'est moi, d'ordinaire
Un prince dans la tête a bien plus d'une affaire ;
Et ne peut pas tenir si bon mémorial
De ces menus hauts-faits qui ne font bien ni mal.

FÉDÉRIC.

Ce dernier à l'état semble être assez contraire ;
Mais puisque la princesse à l'honneur de vous plaire,
Seigneur, par son hymen vous pouvez désormais
Y voir céder la guerre aux douceurs de la paix.

JODELET.

Point de guerre, la paix, pourvû que mon altesse
Ne s'abaisse pas trop épousant la princesse,
Car je suis Fédéric.

FÉDÉRIC.

Elle est digne de vous,
Vous ne sauriez mieux faire.

JODELET.

Hé bien, je m'y résous.
Faites savoir au roi ma pensée amoureuse ;
Je lui promets lignée, & de la plus nombreuse.

FÉDÉRIC.

Vous m'honorez, Seigneur, par cet illustre emploi.

JODELET.

Allons donc boire ensemble à la santé du roi.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, FLORE.

ISABELLE.

MAIS n'admires-tu point cette ame peu commune,
Qui semble être au-dessus des traits de la fortune,
Ce port majestueux, cet air & noble & grand
Dont il fait éclater tout ce qu'il entreprend ?

FLORE.

Cet amas de vertus en ses pareils m'étonne.

ISABELLE.

Qu'il a de gravité dans les ordres qu'il donne !

FLORE.

Comme il falloir ici nommer un gouverneur,
Ses rares qualités méritoient cet honneur.

ISABELLE.

Que ne dis-tu plûtôt qu'une ame si bien née
N'avoit point mérité sa basse destinée,
Et qu'un scéptre en ses mains par un échange heureux
Ne rempliroit qu'a peine un cœur si généreux.
Ne m'avoueras-tu pas que même dans sa plainte...

FLORE.

Je vous avouerai tout, Madame, & sans contrainte;
Pourvû qu'à votre tour vous daigniez m'avouer
Que vous prenez plaisir à l'entendre louer.

ISABELLE.

Peut-on à la vertu refuser son estime?

FLORE.

Non ce n'est que lui rendre un tribut légitime;
Mais on peut s'y tromper, & dans le même jour
Quelquefois de l'estime on va jusqu'à l'amour.
C'est sous cette couleur que surprenant une ame,
Ce tyran par adresse y fait glisser sa flamme,
Il ne fait pas sentir ses chaînes tout d'un coup;
Mais c'est aimer un peu que d'estimer beaucoup.

ISABELLE.

Quoi, pour cet étranger j'aurois l'ame blessée?

FLORE.

Son mérite du moins flatte votre pensée?

ISABELLE.

Je ne le puis céler, à toute heure, en tous lieux
L'éclat de ses vertus vient s'offrir à mes yeux,
Toujours en sa faveur il me parle, il me presse,
Mon cœur semble s'entendre avecque ma foiblesse,
Loin de s'armer contre elle, il goûte avec plaisir
L'amorce d'un appas qui flatte son desir,
Je n'ai point de repos; & toute mon étude
C'est de me conserver ma douce inquiétude.

Tu peux juger par là de l'état où je suis,
Je tâche à fuir l'amour autant que je le puis ;
Mais trouver dans ce trouble une douceur extrême ;
Flore, si c'est aimer, je le confesse, j'aime.

FLORE.

Mais, lors qu'à cet amour vous-même vous courez,
Songez-vous aux ennuis que vous vous préparez ?

ISABELLE.

A quoi puis-je songer, si telle est ma misere,
Qu'àpeine il me souvient qu'il faut venger un frere ?
Bizarre effet du sort qui cause mes malheurs !
Je conçois de l'amour quand je lui dois des pleurs.

FLORE.

Il vous traita si mal qu'on verra sans murmure
Que d'un simple soupir vous payiez la nature ;
Mais ce qui me confond dans cet événement,
C'est de vous voir aimer avec abaissement.
Léonard vaut beaucoup, mais enfin sa naissance . . .

ISABELLE.

Elle m'est inconnue, & basse en apparence ;
Mais ne se peut-il pas qu'un secret intérêt
L'oblige parmi nous à cacher ce qu'il est ?
Sais-tu ce que j'en crois ? Sais-tu que je soupçonne
Qu'au moins, s'il ne la porte, il touche une couronne ?
Il favorise Octave, & n'épargne aucuns soins
Pour lui pouvoir parler, me dis-tu, sans témoins.
D'ailleurs, pour Fédéric je voi qu'il s'intéresse
Jusqu'à briguer pour lui l'hymen de la princesse.
Auroit-il entrepris avecque tant d'ardeur
D'aller auprès du roi faire l'ambassadeur,
Proposer une paix aux deux états utile,
S'il n'étoit allié du prince de Sicile ?
Ce peut être l'infant.

FLORE.

Son frere ?

ISABELLE.

Je le croi.

FLORE.

Quel qu'il puiſſe être enfin, il a gagné le roi,
Il conſent à l'hymen, on vient de me l'apprendre.

ISABELLE.

Et le ſang de Rodolphe ?

FLORE.

Il n'a pû s'en défendre ;
L'ennemi n'eſt pas loin, le péril fait éclat,
Et tout intérêt céde à celui de l'état.
Mais la princeſſe vient.

SCENE II.

LAURE, ISABELLE, JULIE, FLORE.

ISABELLE.

QU'ai-je entendu, Madame ?
Le roi vous fait brûler d'une honteuſe flamme,
Et ſa vertu tremblante à l'ombre du danger
Plaint le ſort de Rodolphe, & n'oſe le venger ?

LAURE.

Il eſt vrai que le roi témoigne en apparence
Du prince Fédéric approuver l'alliance ;
Et, par ſon ordre exprès, je le dois aſſurer
Qu'il n'eſt rien que ſes feux ne puiſſent eſpérer.
Mais comme avecque moi ſon ame s'eſt ouverte,
Ce favorable aveu n'eſt qu'un piége à ſa perte ;
Et j'ai trop remarqué, quoi qu'il faſſe aujourd'hui,
Qu'il cherche ſa ruine, & non pas ſon appui.

ISABELLE.

Pourquoi donc l'écouter ?

LAURE.

Ce traitement eſt rude,
Mais c'eſt pour le connoître avecque certitude ;
Car comme Fédéric s'eſt obſtiné d'abord
A cacher ſa naiſſance, & déguiſer ſon ſort,
Que même il ne l'avoue encor qu'avec contrainte ;
Le roi ne peut aſſez démêler cette feinte,
Il eſt toujours en doute, il craint d'être abuſé,
De perdre au lieu du prince, un prince ſuppoſé,
Et croit s'en éclaircir avec pleine aſſurance
Par l'eſpoir de la paix & de ſon alliance.
C'eſt ſous ce faux appas qu'il cache ſon courroux.

ISABELLE.

J'oſe m'en réjouir moins pour moi que pour vous.
Il me feroit fâcheux de voir le ſang d'un frere
Etre aujourd'hui le ſceau d'un accord ſi contraire ;
Mais quelle indignité ſi de vos plus beaux jours
Un hymen ſi honteux déshonnoroit le cours !

LAURE.

Et ſi ce feu caché d'une invincible haine,
Ce courroux déguiſé faiſoit toute ma peine ?

ISABELLE.

Quelle indigne pitié ſéduiroit votre cœur ?

LAURE.

Celle de voir trahir un illuſtre vainqueur.
Enfin ſur votre eſprit ſi j'ai quelque puiſſance ;
Quoique ſœur de Rodolphe, impoſez-vous ſilence.

ISABELLE.

Vous pouvez tout ſur moi, mais....

LAURE.

Mais ne ſait-on pas
Qu'un ſi preſſant devoir venge trop ſon trépas ?
Vous ne trouviez en lui qu'un cruel adverſaire.

ISABELLE.

Dois-je être lâche ſœur, s'il fut injuſte frere ?

LAURE.

Non; mais si vous m'aimez, par quelle dure loi
Vous sera-t-il permis de le venger sur moi?

ISABELLE.

Ce discours me surprend.

LAURE.

En faut-il davantage?
Le sort d'un malheureux touche un noble courage.
Déja la rénommée avoit peint à mes yeux
Le prince Féderic illustre & glorieux;
Mais si ses grands exploits m'avoient préoccupée,
Mon estime pour lui n'a point été trompée;
Il montre en son malheur, dont il brave l'assaut,
Une vertu si pure, un courage si haut,
Que ma raison sur moi n'a point assez d'empire
Pour m'empêcher d'aimer ce que mon cœur admire.

ISABELLE.

Vous me parlez de lui si favorablement,
Que je soupçonnerois mon propre jugement,
N'étoit qu'aux yeux de tous il s'est fait trop paroître
Indigne du haut rang où le ciel l'a fait naître.
Chacun remarque en lui des sentimens si bas....

LAURE.

Chacun croit le connoître, & ne le connoît pas.
On s'arrête souvent aux écorces grossieres,
Mais les yeux d'une amante ont bien d'autres lumieres;
L'amour qui les conduit, pour peu qu'il soit constant,
Leur fait voir dans sa source un mérite éclatant.
C'est alors que sans honte une ame s'autorise
A vouloir de son sens avouer la surprise;
Mais, sans cette conduite, un œil mal éclairé
Voit le mérite en trouble, & n'est point assuré:
Ainsi ce Féderic qu'on traite avec outrage,
N'est qu'un faux Féderic caché sous un nuage;
Mais celui dont mon cœur éprouve le pouvoir,
C'est le vrai Féderic que l'amour me fait voir.

ISABELLE.

Cette ſubtilité de votre amour m'étonne,
Qui met deux Fédérics dans la même perſonne.
Mais ſans examiner un myſtere ſi haut,
Diſons que ce qui plaît eſt toujours ſans défaut,
Qu'on trouve rarement imparfait ce qu'on aime;
Et...

LAURE.

D'où vient ce ſoupir?

ISABELLE.

Je l'éprouve moi-même.

LAURE.

Quoi, vous pourriez aimer?

ISABELLE.

Voyez que ma rougeur
Condamne la révolte où s'obſtine mon cœur,
Non pas que j'aime encor; mais mon ame ſurpriſe
A trop de complaiſance engage ma franchiſe;
Et dans l'appas flatteur qu'elle craint de bannir,
Ce qui n'eſt point amour le pourra devenir.

LAURE.

Vous devriez...

ISABELLE.

Je ſai ce que je devrois faire.
Ne parler que de pleurs lorſque je perds un frere;
Ou ſi ma paſſion a pour moi quelque appas,
En rougir en ſecret & ne l'avouer pas;
Mais enfin, plus mon feu ſe contraint au ſilence,
Plus j'en ſens dans mon cœur croître la violence;
Et l'amour en tyran s'y voulant établir,
Je le pouſſe au dehors afin de l'affoiblir.

LAURE.

Je vous blâmois d'abord de n'avoir ſû l'éteindre;
Mais ce que vous ſouffrez me force de vous plaindre.

ISABELLE.

ISABELLE.

Ah! Si vous me plaignez de ſouffrir pour aimer,
Oyez pour qui je ſouffre, & vous m'allez blâmer.
Ce nouveau gouverneur, c'eſt lui qui m'a ſû plaire.

LAURE.

O ciel! Que dites-vous?

ISABELLE.

Ce que je ne puis taire.

LAURE.

Quoi, celui que vous-même avez fait gouverneur;
Celui dont l'infortune a cauſé le bonheur,
Dont vous m'avez conté la diſgrace fatale?

ISABELLE.

Lui-même?

LAURE.

Et votre cœur juſques-là ſe ravale;
Croyez-vous que le roi, de ſes ſujets jaloux,
Puiſſe approuver un choix ſi peu digne de vous?
Eſpérer ſon aveu, c'eſt un abus extrême.

ISABELLE.

Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même.
Croyez-vous que le roi dans ſa haine affermi,
Puiſſe approuver en vous le choix d'un ennemi?

LAURE.

Ce ſont fortes raiſons qu'un fort amour ſurmonte,
Mais je voudrois du moins pouvoir l'aimer ſans honte.

ISABELLE.

Il a trop de vertus pour ne pas préſumer,
Qu'il ſoit d'une naiſſance à pouvoir m'enflammer;
Que ſon rang déguiſé ... Mais je le voi paroître.

LAURE.

Pourrois-je l'obliger à ſe faire connoître?
Je vous offre mes ſoins.

ISABELLE.

Ah! Madame.

LAURE.

Il suffit.

Laissez-moi seule ici ménager son esprit.

SCENE III.

FÉDERIC, LAURE, JULIE.

LAURE.

Votre félicité doit être sans égale,
Pour vous entretenir je chasse une rivale ;
Mais ce n'est toutefois qu'en subissant la loi
Qui m'oblige à parler pour elle contre moi.
Isabelle vous aime.

FÉDÉRIC.

Et plût au ciel, Madame,
Qu'elle fît seule obstacle au succès de ma flamme !
Je ne me verrois pas dans la nécessité
De chercher dans la feinte un peu de sûreté.

LAURE.

Son amour la soupçonne, & m'a fait trop paroître
Qu'elle ne vous croit pas ce que vous feignez d'être.

FÉDÉRIC.

C'est par-là que le ciel traverse mes desseins ;
Ce soupçon dans son ame est tout ce que je crains ;
Car vous m'avez appris que le roi veut ma perte.

LAURE.

Oui, Prince, il en prendroit l'occasion offerte.
Ne hazardez donc plus un sang si précieux,
Et, sans vous découvrir, quittez ces tristes lieux.
Par votre éloignement ...

FÉDÉRIC.

Éloignement funeste ;
Qui détruisoit soudain tout l'espoir qui me reste !

Non, non, puiſqu'un brutal répond ici pour moi,
Voyons ce qui ſuivra ce feint aveu du roi.
Du moins ſi la raiſon ne peut borner ſa haine,
La douceur de vous voir ſoulagera ma peine.

LAURE.

Et notre priſonnier ?

FÉDERIC.

Il m'envoyoit ſavoir
Si vous ne brûliez pas du deſir de le voir.
Après mon ambaſſade, il eſt ſans défiance ;
Et ſa crédulité.... Mais lui-même s'avance.

SCENE IV.

FÉDÉRIC, LAURE, JODELET, JULIE, OCTAVE, GARDES.

JODELET.

ſe curant les dents, & parlant à ſes gardes.

CEs ragoûts m'ont ſemblé friands & délicats,
Qu'on m'en prépare encor pour le premier repas.

[*à Laure.*]

Je ſuis un peu rondin ; auſſi, Reine future,
J'ai fait chere de prince, & trinqué de meſure,
J'en ſens encor pour vous mes deſirs plus ardens ;
J'y rêvois, Dieu me ſauve, en me curant les dents :
J'aurois bien pour cela quelque officier en charge,
Mais il faudroit ouvrir la bouche un peu trop large ;
Ainſi je me réſous moi-même à les curer.
Qu'en dites-vous ?

LAURE.

Qu'en tout il vous faut admirer.

JODELET.

Ce cure-dent ? Voyez....

LAURE.

J'en admire l'ouvrage.

JODELET.

Je vous en fais présent au nom de mariage.
Quoi, vous le refusez ! Ah ! ma foi, je prétens
Qu'en commun désormais nous nous curions les dents.
Si près du sacré joug, c'est bien la moindre chose.

LAURE.

Je me soumets aux loix que mon devoir m'impose ;
Et puisqu'il m'est permis d'en faire ici l'aveu,
Je croirois faire un crime à vous cacher mon feu.
Ce projet de la paix où votre amour s'applique,
Me charme tellement...

JODELET.

Je suis fort pacifique ;
Quoiqu'un foudre de guerre, elle ne me plaît pas.
Voyez, j'ai bien-tôt mis toute l'armure bas :
Ces maudits ferremens eussent rempli d'alarmes
Tous ces amours folets voltigeans dans vos charmes.
Qu'ils voltigent en paix, ces larrons de mon cœur.

[*Il montre Fédéric.*]

Mais que dit-on en cour de mon ambassadeur ?

LAURE.

Ce qu'il a fait pour vous rend sa gloire infinie.

JODELET.

Aussi je lui promets une chambellanie.
Mon écuyer...

OCTAVE.

Seigneur.

JODELET.

Que peut valoir par an
La charge de petit, ou de grand chambellan ?

FÉDÉRIC.

L'honneur de vous servir rend mon ame assez vaine.

JODELET.

Non, je vous ferai grand, ou j'y perdrai ma peine:
D'avance je vous loue. Il est vrai que souvent
La louange des grands ne produit que du vent;
La récompense est creuse, & non pas si solide
Qu'elle puisse empêcher de bien mâcher à vuide:
Mais si mon trésorier étoit là, comme non,
Allez, je vous louerois de la bonne façon.

[*à Laure.*]

N'avois-je pas fait choix d'un agent bien fidéle?

LAURE.

Tout autre auroit eu peine à montrer même zéle.

FÉDÉRIC.

Aussi puis-je assurer que chacun ne sait pas
Combien pour Fédéric vos vertus ont d'appas.
Braver d'un fier destin les plus rudes menaces,
S'exposer pour vous plaire aux plus hautes disgraces,
C'est dont il fait sa gloire, & par où son ardeur
Cherche une illustre voie à toucher votre cœur.

JODELET.

Il est vrai.

LAURE.

Pour payer une si belle flamme;
Je puis à Fédéric ouvrir toute mon ame,
Et l'assurer ici qu'il n'est point de danger
Qu'avec lui mon amour n'aspire à partager;
Que ma foi...

JODELET.

C'est assez, vous m'enchantez l'oreille.

FÉDÉRIC.

Oui, Fédéric à peine ose croire qu'il veille;
Et de tant de bontés & surpris & confus,
Dans l'excès de sa joie il ne se connoît plus.

JODELET.

C'est ce que j'eusse dit, si mon ame extatique
N'eût pas...

FÉDÉRIC.

Ainsi, Madame, il faut...

JODELET *à Fédéric.*

Quand je replique,
Sachez que c'est à vous à tenir le tacet.

[*à Laure.*]

Donc, beauté...

LAURE *à Fédéric.*

Votre esprit doit être satisfait.
Des vœux de Fédéric si j'ai sa foi pour gage,
Il posséde mon cœur, que veut-il davantage ?

JODELET.

Que bien-tôt...

FÉDÉRIC.

Ah ! Madame...

JODELET.

Hé quoi, plaisant falot ?
Vous jaseriez toujours, & je ne dirois mot ?

FÉDÉRIC.

C'est pour vous que je parle.

JODELET.

Il n'est pas nécessaire :
Qui veut parler pour moi, pour moi voudroit plus faire.

FÉDÉRIC *à Laure.*

Enfin, si mon amour s'étoit mal expliqué,
Fédéric...

JODELET.

Arrêtez, c'est trop Fédériqué.
Oublierai-je mon nom ?

FÉDÉRIC.

Madame, il vous adore ;
Cet heureux Fédéric.

JODELET.

Quoi, Fédéric encore?

FÉDÉRIC *à Jodelet.*

Je dis que vous l'aimez, & crois vous obliger.

JODELET.

Moi, je la veux haïr pour te faire enrager.
Au diable le parleur!

FÉDÉRIC.

Les dons qu'elle posséde,
Tant de graces...

JODELET.

Hé bien, je la veux trouver laide.
Elle est sotte, elle est grue, elle a l'esprit bourru,
La taille déhanchée, & le corps malôtru;
Elle a l'œil chassieux, le nez fait en citrouille,
La bouche... Pardonnez si je vous chante pouille,
Ma Reine, ce faquin m'a tout colérisé,
Il en sera, ma foi, déchambellanisé;
Vous me plaisez pourtant, & je vous trouve belle.

FÉDÉRIC.

Souffrez que je vous parle en serviteur fidéle.
Un prince tel que vous, sans trahir sa grandeur,
Ne peut traiter l'amour que par ambassadeur.

JODELET.

Est-ce que je m'abaisse en contant des fleurettes?

FÉDÉRIC.

Sans doute; & c'est à vous à montrer qui vous étes;
Vous tirer du commun, toujours grave...

JODELET.

En ce cas,
Faites pour moi l'amour, je n'y résiste pas,
S'entend pour le parler; car pour fuir tout conteste,
Dès lors ma gravité fait arrêt sur le reste:
Mais plus de Fédéric, car je hai le détour.

FÉDÉRIC *à Laure.*

Je vous puis donc enfin parler de mon amour.

Princesse; mais, hélas! quelque ardeur qu'il m'inspire,
Je vous aime, & c'est tout ce que je vous puis dire.
Je sens naître en mon cœur un désordre profond,
Et dans ses propres vœux lui-même il se confond.
N'en soyez pas surprise, aussi-bien le silence
Fut toujours des amans la plus vive éloquence;
C'est par-là qu'un beau feu se fait mieux remarquer,
Et l'on a peu d'amour quand on peut l'expliquer.

LAURE.

Je sai trop qu'un grand cœur croit faire peu de chose,
Si pour l'objet aimé sa flamme . . .

JODELET.

Alte, & pour cause.

[*à Laure.*]

S'il est vrai, comme il l'est, qu'il soit de ma grandeur
Que je vous parle ici par un ambassadeur,
J'entens que de tout point ma grandeur s'accomplisse,
Et que vous répondiez par une ambassadrice:
Tandis qu'ils jaseront, les points sur nos côtés,
Nous ferons guerre à l'œil sur nos deux gravités.

[*à Julie.*]

Reculez donc d'un pas. Vous, jouez de la langue.

JULIE.

Quoi, Seigneur . . .

JODELET.

Parlez, sotte, enfilez la harangue.

JULIE.

Mais, Seigneur . . .

JODELET.

Savez-vous que qui me contredit . . .
Parlez, sotte, vous dis-je. Ah! La coquine rit.

[*à Laure.*]

Et vous aussi, ma foi, loin d'en être en colere,
Vous riez, ô beauté plénipotentiaire!
J'aime cette douceur, & j'en augure bien
Dans la proximité du conjugal lien.

Vous,

Vous, n'ayant point de fiel, & moi n'en ayant guéres,
Les princes nos enfans seront fort débonnaires;
Et, si de pere en fils ils suivoient nos leçons,
Nos arriere-neveux seroient de vrais moutons,
Pour nous leurs tris-ayeuls la gloire en seroit grande.

SCENE V.

FÉDÉRIC, LAURE, ENRIQUE, JODELET, OCTAVE, JULIE, GARDES.

ENRIQUE.

Le roi veut vous parler, Madame.

JODELET.

Qu'il attende;
Et voyez-moi traiter l'amour avec splendeur?

[*à Fédéric.*]

Je tiens ma gravité. Parlez, ambassadeur.

ENRIQUE.

Prince, c'est trop enfin; il n'est plus temps de feindre;
Craignez du moins pour vous, si vous nous faites craindre.

LAURE.

Enrique, quel malheur nous faut-il redouter?

ENRIQUE.

C'est ce qu'avecque vous le roi veut consulter;
Mais en vain j'en tiendrois la nouvelle secrette:
L'ennemi par surprise est entré dans Gaïette,
Il s'en est rendu maître; & déja pleins d'effroi
Les nôtres du vainqueur semblent prendre la loi.

LAURE.

Un malheur si pressant demande un prompt remède;
Je vais trouver le roi.

SCENE VI.

FÉDÉRIC, OCTAVE, ENRIQUE, JODELET, GARDES.

FÉDÉRIC.

Voi que tout me succéde,
Octave,

JODELET.

Son départ me suffoque la voix.
Fi de la guerre, fi, jusqu'à plus de cent fois ;
L'ennemi, quel qu'il soit, n'est qu'un sot mal habile.

ENRIQUE.

Quoi, vous méconnoissez les troupes de Sicile,
Et feignant d'ignorer, affectant ce courroux,
Que vos propres sujets sont armés contre nous ?

JODELET.

Mes sujets ! Les marauds, que peuvent-ils prétendre ?

ENRIQUE.

Rompre une paix conclue.

JODELET.

O, que j'en ferai pendre !

ENRIQUE.

Forcer votre prison.

JODELET.

Ah ! Cela ne vaut rien.
De quoi se mêlent-ils ? Je m'y trouve fort bien,
Soit ma table toujours comme aujourd'hui servie ;
Et dure ma passion tout le temps de ma vie.

ENRIQUE.

Prince, enfin, songez-y ; votre sang répondra,
De celui qu'en ces lieux leur fureur répandra.

Comme votre ordre ſeul excite la tempête,
Si vous ne la calmez, apprêtez votre tête :
Je parle au nom du roi.

JODELET.

Ma tête ! Quel abus !
Soit prince qui voudra ; mais je ne le ſuis plus.

ENRIQUE.

Quoi, vous n'êtes plus prince ; & votre propre gloire...

JODELET.

Prince tant qu'on voudra pour bien manger & boire ;
Mais dès-lors qu'il s'agit d'un ſaut mal apprêté,
Tréve de ſeigneurie & de principauté.

FÉDÉRIC à Jodelet.

Si du courroux du roi votre ame eſt alarmée,
Prince, envoyez Octave au chef de votre armée.

JODELET.

Ah ! Je n'ai point d'armée, & n'en aurai jamais.

ENRIQUE.

Il faut prendre parti ; votre tête, ou la paix.

JODELET.

La paix, & Dieu vous garde.

[Il ſort.]

FÉDÉRIC à Octave.

Pour finir ces alarmes,
Allez trouver vos chefs, qu'ils mettent bas les armes ;
Votre retour pourra diſſiper ſon effroi.

ENRIQUE à Octave.

Venez donc prendre eſcorte, & les ordres du roi.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FÉDÉRIC, OCTAVE.

FÉDÉRIC.

Que ton adresse, Octave, a bien servi ma flamme!

OCTAVE.

Seigneur, comme je sai le secret de votre ame,
J'aurois trahi l'espoir de vos plus doux souhaits,
Si je n'avois levé tout obstacle à la paix.
Elle régne à Gaïette, on y voit tout tranquille,
Sans désordre, & nos chefs prêts à rendre la ville.

FÉDÉRIC.

Sans doute qu'avec joie ils ont sû t'écouter?

OCTAVE.

Ils tiennent le conseil afin de députer,
C'est ce qu'attend le roi; mais je me persuade
Que l'infant a dessein d'être de l'embassade.

FÉDÉRIC.

Quoi, mon frere lui-même?

OCTAVE.

Oui, si j'en sai juger,
Vous servir est un bien qu'il craint de partager,
Il s'en veut à lui seul réserver l'avantage.

FÉDÉRIC.

Mais un chef de parti s'exposer sans ôtage!

OCTAVE.

Quand on le connoîtroit, Gaïette entre ses mains
Est un puissant obstacle à d'injustes desseins.

FÉDÉRIC.

Mais d'où peut-il sitôt avoir sû ma disgrace?

OCTAVE.

A dire vrai, Seigneur, c'est ce qui m'embarrasse.

FÉDÉRIC.

Tu n'en as rien appris ?

OCTAVE.

Pour oser rien de moi,
J'étois trop écouté des envoyés du roi.

FÉDÉRIC.

Donc il ignore encor quel heureux stratagême
Me rend dans ce château géolier de moi-même ?

OCTAVE.

Oui, Seigneur, il l'ignore.

FÉDÉRIC.

Attendant ton retour,
Pour ne rien hazarder, j'ai fait agir l'amour.
Par cette passion fortement rétablie,
J'ai de notre brutal réveillé la folie ;
Il se croit toujours prince, & son esprit remis
Se flatte de l'espoir du bien qui m'est promis.

OCTAVE.

Qu'il s'en flatte à présent autant que bon lui semble ;
La fortune vous rit.

SCENE II.

ISABELLE & FLORE *dans le fond du théatre*,
FÉDÉRIC, OCTAVE.

FLORE *à Isabelle*.

Madame, ils sont ensemble.

FÉDÉRIC.

Tu dis vrai, cher Octave ; & voici l'heureux jour
Où Fédéric doit voir couronner son amour.

Hâtons par nos souhaits le bonheur qu'il espere.

OCTAVE.

C'est ce que vous devez au prince votre frere.
La Sicile jamais ne peut trop dignement...

FLORE *à Isabelle.*

Ils vous ont apperçûe, avancez promptement.

ISABELLE.

Sans trouble de ma part vous pouvez satisfaire
A ce que vous devez au prince votre frere.
La Sicile jamais n'eut un sort plus heureux;
Si le prince est adroit, l'infant est généreux.

FÉDÉRIC.

Madame...

ISABELLE.

J'avois sû déja de la princesse
Qu'en ces lieux Fédéric n'agit que par adresse,
Qu'il fait paroître exprès un esprit peu discret;
Et voilà que j'apprens le reste du secret.
Sans votre longue feinte, à présent inutile,
J'aurois fait moins d'outrage à l'infant de Sicile;
Le faisant gouverneur, je ne m'étonne pas
Si sa haute vertu fuyoit un rang si bas.
Ce qui peut l'obscurcir, un grand cœur le refuse.

FÉDÉRIC *à Octave.*

Elle me croit l'infant, souffrons qu'elle s'abuse.

[*à Isabelle.*]

Le trouble où me réduit mon indiscretion,
Joindroit à ma surprise un peu d'émotion,
Si ce que de mon rang je viens de vous apprendre,
Sur un autre que vous avoit pû se répandre;
Mais vos bontés, Madame, ont trop paru d'abord,
Pour rien craindre à vous voir maîtresse de mon sort;
Et vous n'avez appris, par cet aveu sincere,
Qu'un secret que mon cœur avoit peine à vous taire.

ISABELLE.

C'étoit vous faire effort que de me le cacher?
Et, pour le découvrir, il faut vous l'arracher?

FÉDÉRIC.

Un peu de défiance est-elle condamnable?

ISABELLE.

Fédéric criminel rend-il l'infant coupable?

FÉDÉRIC.

Son intérêt du mien ne se peut séparer.

ISABELLE.

D'une ame généreuse on doit tout espérer.

FÉDÉRIC.

Aussi votre vertu que je choisis pour guide,
A mon sang aujourd'hui me rend presque perfide.
Du prince Fédéric on menace les jours,
Il est en mon pouvoir de lui prêter secours,
Jamais l'occasion ne s'offrira si belle;
Et j'ose le trahir pour vous être fidéle.

ISABELLE.

C'est par de grands effets qu'un grand cœur se fait voir.

FÉDÉRIC.

Laissez-moi donc fléchir un rigoureux devoir.
Quoique de Fédéric ait mérité l'audace,
Forcez votre courroux à m'accorder sa grace.
Si le trait qui vous blesse est parti de sa main,
Accusez son malheur plûtôt que son dessein;
Et ne le privez pas de la douceur extrême
D'en oser espérer le pardon de vous-même.

ISABELLE.

De moi, qu'il a traitée avec indignité?

FÉDÉRIC.

C'est un déguisement qui fait sa sûreté,
Il saura l'éclaircir; mais, quoi que l'on prépare,
La paix sera conclue avant qu'il se déclare.
N'y mettez point d'obstacle, & cessez aujourd'hui
D'agir contre moi-même agissant contre lui.

ISABELLE.

Puisqu'à son intérêt le vôtre se mesure,
Je veux bien, pour vous plaire, oublier mon injure ;
Mais quand j'ose étouffer un si juste courroux,
Prince, daignez songer que ce n'est que pour vous.

FÉDÉRIC.

Ah ! Si je puis jamais en perdre la mémoire....

ISABELLE.

L'effet m'assurera de ce que j'en dois croire.
Mais le roi vient.

FÉDÉRIC.

Enfin j'ose espérer un bien...

ISABELLE.

Songez à moi, de grace, & ne doutez de rien.

SCENE III.

LE ROI, ISABELLE, FLORE, SANCHE, *Suite.*

LE ROI.

PRincesse, le ciel fait que de votre infortune
Avec vous aujourd'hui la douleur m'est commune.
Rodolphe m'étoit cher ; & j'avois prétendu
Que le sang satisfît à son sang répandu ;
Mais si sa triste mort me pousse à la vengeance,
Le péril de l'état m'en met dans l'impuissance ;
Et mon peuple alarmé semble me condamner
A recevoir les loix que je pensois donner.

ISABELLE.

Sire, quoique je doive à l'intérêt d'un frere,
Je dois plus à mon roi, seul je le considere ;
Et croirois de ma gloire obscurcir tout l'éclat,
Refusant mon injure au bien de son état.

LE ROI.

Non, je n'accepte point la paix qui m'est offerte,
A moins que Fédéric répare votre perte,
Il le peut, il le doit; mais le dédiriez-vous,
Si vous ôtant un frere, il vous rend un époux?
Quoique son attentat mérite votre haine,
Son aigreur doit céder à l'espoir d'être reine;
Et l'hymen qui vous porte à cet illustre rang,
Efface votre injure au défaut de son sang.

ISABELLE.

Quand j'aurois fait paroître une ame assez légere
Pour faire mon époux de l'assassin d'un frere,
Quand mon cœur deviendroit assez lâche, assez bas,
L'intérêt de l'état ne le souffriroit pas.
Assez & trop long-temps une funeste guerre
Par de longues horreurs désole cette terre;
Il est temps que la paix, étouffant vos discords,
Etale dans ces lieux ses plus charmans trésors;
Mais pour ne craindre plus qu'aucun trouble renaisse,
Il faut que Fédéric épouse la princesse,
Et que par cet hymen vos deux sceptres unis
Rendent cette paix ferme, & tous nos maux finis.

LE ROI.

Cependant la Sicile auroit cet avantage
D'avoir porté sur vous les effets de sa rage;
Et quand il faut conclure un accord glorieux,
Sur ce qu'elle vous doit je fermerois les yeux?

ISABELLE.

Enfin si vous jugez que pour y satisfaire,
Elle me doive rendre un époux pour un frere,
Si le traité de paix me force à l'accepter,
L'infant seul est celui que je puisse écouter.

LE ROI.

L'infant! Quelle raison à ce choix vous engage?

ISABELLE.

Vous pourrez de lui-même en savoir davantage,

Pour servir Fédéric il cache sa grandeur,
Et vous le trouverez dans son ambassadeur.
J'en ai trop dit peut-être ; & ma rougeur me chasse.

[*Elle rentre.*]

LE ROI *à Sanche.*
Admire où me réduit ma nouvelle disgrace.
Lorsque je pense rompre un hymen que je crains ;
Un obstacle imprévû s'oppose à mes desseins ;
J'en voi par cet aveu le projet inutile.

SCENE IV.

LE ROI, ENRIQUE, SANCHE, *Suite.*

ENRIQUE.
Sire, un ambassadeur au nom de la Sicile...

LE ROI *à Sanche.*
Son abord en rendra le secret éclairci ;
Allez le recevoir, nous l'attendrons ici.

SCENE V.

LE ROI, ENRIQUE, *Suite.*

LE ROI.
Enrique ; on me trahit ; tout conspire ma honte ;
De tant de vœux offerts le ciel tient peu de compte ;
Et cet ambassadeur que l'on va recevoir
Forme un secret obstacle à mon dernier espoir.
C'est l'infant de Sicile, & c'est par ses pratiques
Que les malheurs publics sont joints aux domestiques.

Pour ſurprendre Gaïette, & s'en aſſurer mieux,
Il avoit sû paſſer inconnu dans ces lieux,
Il n'en faut point douter, mais apprens ce qui reſte.
Pour fuir une alliance à mon honheur funeſte,
J'ai voulu d'Iſabelle éblouïr le courroux,
Et lui faire accepter Fédéric pour époux;
Mais, las! J'ai trop connu qu'une ſecrette flamme
En faveur de l'infant ayant ſéduit ſon ame,
Rend ma pourſuite vaine, & lui fait en ce jour
Préférer à ſa gloire un intérêt d'amour.

ENRIQUE.

Sire, ces nouveautés ont droit de vous ſurprendre;
Mais que peut l'ennemi, quoi qu'il oſe entreprendre,
Puiſqu'enfin Fédéric ne borne ſes ſouhaits
Qu'à vous rendre aujourd'hui l'arbitre de la paix?

LE ROI.

J'en tiendrois l'eſpérance auſſi douce qu'heureuſe,
Si la condition en étoit moins honteuſe;
Mais m'oſer allier d'un prince ſi brutal,
Qu'on ne voit rien en lui qui marque un ſang royal;
Car enfin tu le ſais, que ſon extravagance
M'ayant fait dès l'abord douter de ſa naiſſance,
Je n'ai flatté ſes vœux que preſſé du ſoupçon
Qu'il prît à faux d'un prince & le rang & le nom.

ENRIQUE.

Le péril l'étonnoit, mais la paix que l'on traite
Remettra ſon eſprit dans ſa premiere aſſiette.

LE ROI.

Dans quelque haut péril qu'on ſoit précipité,
Déſavouer ſon rang eſt toujours lâcheté,
Et jamais aux grands cœurs leur vertu ne reproche
Qu'ils puiſſent ... Mais déja l'ambaſſadeur s'approche;
Avant que de réſoudre il doit être écouté.

SCENE VI.

LE ROI, ÉDOUARD, ENRIQUE, SANCHE, *Suite du Roi & d'Édouard.*

ÉDOUARD.

Sire, mon ordre est sû de votre Majesté.
Le prince Fédéric dont je soutiens la cause,
Vous fait parler de paix, & je vous la propose.

LE ROI.

Il ne peut la traiter avec plus de splendeur,
Si l'infant de Sicile en est l'ambassadeur.
Prince, ne cachez plus ce qu'on a pû connoître.

ÉDOUARD.

Puisque je suis connu, je fais gloire de l'être.
L'honneur me le commande, il lui faut obéir;
Et dût la foi publique en ces lieux me trahir,
La gloire d'être prince à mon cœur est trop chere,
Pour n'en pas avouer le noble caractere.

LE ROI.

O d'un cœur vraiment haut illustres sentimens!

ÉDOUARD.

La vertu n'autorise aucuns déguisemens.

LE ROI.

Que n'ose Fédéric en rendre témoignage!

ÉDOUARD.

C'est le rendre assez grand qu'oublier son outrage,
Et tout prêt par la force à s'en faire raison,
Ne se pas souvenir d'une injuste prison.

LE ROI *à Enrique.*

Faites venir le prince. Attendant qu'il paroisse,
Quelque juste soupçon que sa feinte me laisse,
Je veux bien condamner ces maximes d'état
Qui m'ont peint sa victoire ainsi qu'un attentat.

Et quoiqu'un ennemi soit l'auteur de ma perte,
Me plaindre seulement du ciel qui l'a soufferte ;
Mais, si pour le noircir d'un reproche éternel,
Son triomphe sanglant n'a rien de criminel,
A quoi bon Fédéric, déguisant sa naissance,
D'un honteux désaveu souiller son innocence ?
De quelle vaine peur ce prince combattu
Ose-t-il renoncer à sa propre vertu ?
On le voit parmi nous en ternir tout le lustre,
Fédéric, ce seul nom est ce qu'il a d'illustre ;
Et tout son procédé le dément à tel point,
Qu'en lui je cherche un prince & ne l'y trouve point.

ÉDOUARD.

Ou la haute vertu n'est point ici connue,
Sire, ou de passion votre ame est prevenue,
Puisqu'enfin Fédéric, pour être malheureux,
Ne sauroit cesser d'être & grand & généreux.

LE ROI.

Comme de la vertu le pouvoir est extrême,
Je lui rendrois justice en mon ennemi même ;
Elle ne peut jamais rien perdre de son prix ;
Et je vous l'avouerai, Fédéric m'a surpris.
Du bruit de ses exploits mon ame trop charmée,
Attendoit qu'il remplît toute sa renommée,
Quand à l'aspect d'un roi qu'il trouble en ses états,
Ce cœur toujours si haut a paru lâche & bas,
Et laisse sans obstacle emporter la balance
A l'indigne frayeur de ma juste vengeance.

ÉDOUARD.

Si son cœur jusques-là s'est osé démentir,
Qu'à cette indigne crainte il ait pû consentir,
Si la vie est un bien qu'à l'honneur il préfere,
Ce lâche Fédéric ne peut être mon frere ;
Et l'heur de la Sicile est trop grand sous nos loix,
Pour voir un sang impur dans celui de ses rois.

JODELET.

A ce nom quelle mine vous faites?
Il n'est donc pas encore écrit sur vos tablettes,
Et vous prétendriez le défraterniser?

ÉDOUARD.

Jamais confusion...

JODELET.

Il ne faut point jaser.
Tôt, implorez ma grace, autrement mon altesse
Pourroit apprendre à vivre à votre petitesse.

ÉDOUARD.

Mais...

JODELET.

Mais vous raisonnez peut-être à votre dam.
Qui méconnoît son frere est digne du carcan;
Et si je lâche un mot...

ÉDOUARD.

Quoi, vous étes mon frere?

JODELET.

Oui dà, c'est moi qui suis le fils du roi mon pere,
Fédéric.

ÉDOUARD.

Depuis quand?

JODELET.

Je le suis, il suffit,
Peu m'importe de quand, puisque chacun le dit;
Et comme pour garant j'en ai la foi publique,
Si vous étes le seul qui me déféderique,
J'incague vos raisons prêtes à m'alléguer
Autant de fois qu'il faut pour les bien incaguer.

ÉDOUARD.

Quelle surprise!

JODELET.

Et quand avec sa dent félonne
Ce sanglier sur moi vint lui-même en personne...

Ah!

Ah ! Vous me regardez au nom du sanglier ?

ÉDOUARD.

Fut-il jamais un fou ...

JODELET.

Quoi, vous, m'injurier ?
Vous, que je puis sur l'heure ... Holà, mes gens, mes gardes.

SCENE IX.

ÉDOUARD, JODELET, *Suite d'Edouard*, UN GARDE.

UN GARDE.

Seigneur.

JODELET.

Etre un Infant vous sauve cent nazardes ;
Car me devant respect, & l'ayant mal gardé,
Le moindre châtiment c'est d'être nazardé.

SCENE X.

LE ROI, ÉDOUARD, LAURE, JODELET, *Suite d'Edouard*, GARDES.

LE ROI *à Édouard*.

Hé bien, Prince ?

JODELET.

Ma foi, cet Infant qu'on me baille,
N'en déplaise aux baillans, n'est qu'un vrai rien qui vaille.

Je le veux dégrader pour son peu de respect.

ÉDOUARD.

Est-ce pour me jouer...

JODELET.

Ah ! Vous m'étes suspect.

[*à Laure.*

Taisez-vous. Vous voyez, ô beauté conjugale,
Comme à vous voir soudain mon courroux se ravale.
Cet Infant m'avoit mis tout sans dessus-dessous,
Mais je me radoucis étant auprès de vous.

LE ROI *à Édouard.*

Prince, après cet aveu qu'il fait de sa bassesse,
Croyez-vous Fédéric digne de la princesse ?
Car j'atteste le ciel que si dans ce haut rang
Sa vertu répondoit à l'éclat de son sang,
Je verrois avec joie une illustre alliance
D'une guerre si longue étouffer la semence,

ÉDOUARD.

Sire, à ce que je vois, nous nous entendons mal.
Qu'a de commun le prince avecque ce brutal ?

JODELET.

Qu'on ôte de mes yeux cet infant qui blasphême.

LE ROI.

N'est-ce pas Fédéric ?

ÉDOUARD.

Lui ? Fédéric ?

JODELET.

Moi-même.

Ah, maudit renégat de consanguinité !

ÉDOUARD.

Quoi, cet extravagant, cet esprit emporté,
Passe pour Fédéric ?

JODELET.

Voyez le misérable.

Ces cadets, la plupart, ne valent pas le diable ;
Sur l'aînesse à tous coups ce sont loups acharnés.

ÉDOUARD.

Il montre sa folie, & vous la soutenez ?

LE ROI.

Mais vous-même d'abord l'avez sû reconnoître.

ÉDOUARD.

Oui, le vrai Fédéric, qu'on le fasse paroître.

LE ROI.

Quel autre Fédéric se trouve en mon pouvoir ?

ÉDOUARD.

Peut-on me le cacher si je viens de le voir ?

LE ROI.

Où ?

ÉDOUARD.

Dans ce même lieu.

LE ROI.

Prince, croyez de grace...

ÉDOUARD.

Sire, je le revois, souffrez que je l'embrasse.

LE ROI.

Juste ciel !

JODELET.

L'on connoît fort mal les gens d'honneur.
Préférer, à moi prince, un chétif gouverneur !

SCENE DERNIERE.

LE ROI, FÉDÉRIC, ÉDOUARD, LAURE, ENRIQUE, SANCHE, JODELET, OCTAVE, *Suite*.

FÉDÉRIC.

Sire, c'est trop enfin pour une ame bien née,
Aux yeux d'un si grand roi cacher ma destinée.
Connoissez Fédéric, & voyez en ce jour
S'il faut punir son crime, ou payer son amour.

LE ROI.

Vous étes Fédéric ?

JODELET *bas.*

Tréve ici d'incartade.

FÉDÉRIC.

Je n'en veux pour témoins que ma seule ambassade,
J'y parlois pour moi-même.

JODELET *bas.*

A la fin je crains bien.
D'avoir en même jour été César & rien.

LE ROI.

Vous étes Fédéric ? Surprenante avanture !

JODELET *bas.*

Tout ceci pour mon régne est de mauvaise augure.

FÉDÉRIC.

Je sai trop, quelque espoir dont j'ose me flatter,
Que la mort de Rodolphe y semble résister ;
Mais si de cette mort votre courroux m'accuse,
J'adore la princesse, & c'est là mon excuse.
J'ai crû qu'à trop d'orgueil il osoit se porter,
Soutenant que lui seul la pouvoit mériter,
Mon amour a voulu lui ravir cette gloire,
Vous savez son malheur, vous savez ma victoire.
Il pouvoit tout prétendre appuyé de son roi ;
Mais après que le ciel s'est déclaré pour moi,
Si vous me refusez cette illustre conquête,
Pour son sang répandu je vous offre ma tête.

LE ROI.

Non, non, quoi que Rodolphe ait sur moi de pouvoir,
Je ne condamne plus un légitime espoir.
J'ai voulu le venger, & je l'ai fait paroître
Quand j'ai crû son vainqueur si peu digne de l'être ;
Mais puisqu'enfin je sors de mon aveuglement,
Pour arres de la paix soyez heureux amant.

FÉDÉRIC.

Ah, Sire, c'est beaucoup, mais l'ardeur qui me presse,

Ose ici demander l'aveu de la princesse.

LE ROI.

Son cœur avec plaisir voit le votre charmé ;
Vous avez trop d'amour pour n'être pas aimé.

LAURE.

Seigneur ....

LE ROI.

Non, je veux bien vous épargner la honte
D'avouer une ardeur peut-être un peu trop prompte ;
Mais toi, qui te dis prince, & qui fais cependant ....

JODELET.

Sire, je ne le suis qu'à mon corps défendant.

LE ROI.

Cet habit te convainc d'une trame sécrette.

JODELET.

C'est un habit d'emprunt que le hazard me prête.

FÉDÉRIC.

En effet, c'est celui qu'au sortir du tournoi,
J'ai laissé dans un bois, quand j'ai fui malgré moi ;
Il l'a trouvé sans doute, & suivi son caprice.

LE ROI.

Mais, oser m'abuser !

JODELET.

Ma foi, c'est sans malice ;
Car, & chacun le sait, combien j'ai contesté
Pour secouer le joug de la principauté ;
J'en ai senti long-temps remords de conscience ;
Mais enfin je songeois à prendre patience,
Et, puisqu'on m'y forçoit, je m'étois résolu
A vouloir être prince autant qu'on l'eût voulu.
J'entrois en goût, ma table étoit fort bien garnie ....

FÉDÉRIC.

Va, tu n'y perdras rien que la cérémonie.
Sois à moi désormais, & ne t'épargne point.
Mais comme mon bonheur se trouve au plus haut point,
Prince, & que c'est par vous ...

ÉDOUARD.

Cette reconnoissance
Pour un foible service est trop de récompense.
Apprenez seulement qu'en ces lieux à l'envi
J'avois des espions qui vous ont bien servi.

LE ROI.

Je n'examine point la pratique secrette,
Qui sous votre pouvoir a si-tôt mis Gaïette ;
En faveur de la paix je veux tout oublier.

FÉDÉRIC.

Cependant j'ai besoin de me justifier,
De revoir Isabelle, & de la satisfaire.

LE ROI *lui montrant Édouard.*

Vous pouvez lui donner un frere pour un frere.

ÉDOUARD.

Ah ! Sire.

LE ROI.

Elle n'est pas indigne de vos vœux.

FÉDÉRIC.

Cet hymen de la paix affermiroit les nœuds.
Prince, consentez-vous à m'acquitter vers elle ?

ÉDOUARD.

Vous me connoissez trop pour douter de mon zéle,
Mais c'est à la Sicile à disposer de moi.

LE ROI.

Je sai qu'il faut savoir les volontés du roi.
Allons y donner ordre, & que chacun s'applique
A rendre dans ces lieux l'allégresse publique.

FIN.

LES ILLUSTRES ENNEMIS,

COMÉDIE.

A MADAME LA COMTESSE DE FIESQUE.

ADAME,

L'APPROBATION dont il vous a plû vous montrer si libérale envers ce poëme, m'est trop glorieuse pour la tenir trop long-temps secrette, & j'ose rendre public le remerciement que je vous en dois, afin d'apprendre au public que vous me l'avez donnée; ainsi je satisfais tout ensemble mon

devoir & ma vanité; & je souhaiterois pouvoir faire connoître à toute la terre combien je vous suis redevable, afin que toute la terre connût combien vous m'avez estimé. Cet effet de l'amour propre ne vous surprendra pas, vous savez trop qu'il est naturel à tous ceux qui se mêlent d'écrire; je tâche à me purger du reste de leurs défauts, mais je ne saurois me défendre de celui-ci, ni m'empêcher de vous dire que j'ai toujours dans l'esprit les douces idées de l'heureuse représentation de cet ouvrage, qui fut faite il y a quelque temps en votre présence; que je revois à tous momens cette obligeante attention que vous lui prêtâtes, & que je prens plaisir sans cesse à me souvenir des applaudissemens dont vous daignâtes l'honorer, & des témoignages avantageux que vous lui rendîtes.

Après cela, Madame, *je ne puis que je n'aye quelque bonne opinion de moi-même; y résister opiniâtrement, ce seroit vous accuser d'injustice, & c'est ce que toute la France n'oseroit faire, puisqu'il est certain que votre suffrage y sert de régle à celui des plus honnêtes gens de la cour, que c'est trouver le bel art de leur plaire que de vous avoir plû; & que l'envie n'ayant osé jusqu'ici vous disputer le privilége de prononcer souverainement sur les plus belles choses, la moindre répugnance à s'attacher au jugement que vous en faites, passe auprès d'eux pour une marque infaillible d'une connoissance mal éclairée. Celui que vous avez rendu depuis peu en ma faveur, a sans doute été au-delà de mes plus flateuses espérances; & toute-*

fois, MADAME, *il faut que j'avoue qu'il ne suffit point à cette insatiable soif de gloire où vous m'avez enhardi ; ce n'est pas que je vous le demande plus favorable, mais je vous le demande une seconde fois, & je n'envoie ces* Illustres Ennemis *vous faire hommage jusques dans votre cabinet, qu'afin qu'ils reçoivent de vous, à la lecture, ce qu'ils en ont déja reçû durant le récit. Je n'ose douter que je n'obtienne aisément cette demande, puisque c'est vous demander seulement que vous soyiez toujours vous-même. Je dois savoir que le faux éclat de la représentation n'a point encore eu le pouvoir de vous éblouir, & que comme parmi toute sa pompe les véritables défauts de nos plus brillantes productions n'échappent jamais aux lumieres pénétrantes de votre discernement, leurs véritables beautés ne perdent rien auprès de vous, pour être dénuées de ce dehors fastueux dont les revêtent nos théatres. Je ne parle point de tant d'autres belles qualités qu'il semble que le ciel se soit plû d'assembler en votre personne, il me suffit d'en admirer la merveilleuse union, & d'être assuré que l'on imputera plûtôt mon silence à mon respect, qu'à la crainte de me faire soupçonner de ces déguisemens artificieux, qui, pour élever trop haut ceux que l'on entreprend de louer, les font souvent perdre de vûe, & qui les cachent si bien sous les apparences trompeuses de quelques vertus empruntées, qu'il est presque impossible de les reconnoître. Ce genre de flatterie, dont la plus vaste ambition se laisse quelquefois chatouiller, n'aura jamais de*

part aux éloges que vous avez droit de prétendre : pour rien appréhender de ses industrieux mensonges, vous donnez matiere à trop de glorieuses vérités, & il sera toujours plus difficile d'exprimer parfaitement tout ce que vous êtes, que de faire paroître avec adresse ce que les autres ne sont pas. Aussi, MADAME, *n'ai-je pas la témérité de m'engager à une entreprise où les plus délicates plumes auroient peine à réussir ; elle vous seroit trop injurieuse, & je croirois me rendre peu digne de la protection dont je prens la liberté de vous importuner pour ce poëme que je vous présente. Vous avez toujours témoigné tant de bonté pour moi, que j'ose me promettre que vous ne la lui refuserez pas, & que vous souffrirez qu'en vous le présentant je prenne l'occasion de vous rendre de très-humbles graces, non-seulement pour les faveurs que vous lui avez prodiguées, mais pour celles que vous avez répandues sur ceux de ma façon qui l'ont précédé. Comme les sentimens que vous en avez laissé paroître en ont fait tout le succès, il y auroit de l'ingratitude à ne pas confesser que je vous en dois toute la gloire, & que l'ambitieuse ardeur de les mériter a plus contribué à donner de nouvelles forces à mon foible génie, que n'auroient fait les soins assidus de l'étude la plus sérieuse. Cette obligation que je vous ai, me paroît trop pressante pour différer davantage l'aveu public que je vous en fais. Daignez l'agréer pour reconnoissance d'une partie de ce que je tiens de vous ; & puisque je ne suis pas assez considérable pour oser espérer de m'en pouvoir*

acquitter entierement par mes ſervices, ſoyez aſſez généreuſe pour vous contenter de la reſpectueuſe proteſtation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéïſſant ſerviteur,
T. CORNEILLE.

ACTEURS.

D. LOPE de Guzman, amant de Jacinte.

ENRIQUE, frere de D. Lope.

ALONSE de Roxas, ami de D. Lope & d'Enrique.

D. SANCHE, pere de D. Alvar & de Jacinte.

D. ALVAR, amant de Cassandre.

D. RAMIRE, ami de D. Sanche.

D. LOUIS, prévôt.

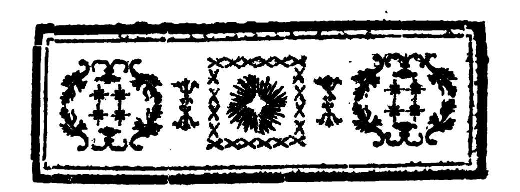
CASSANDRE, sœur de D. Lope.

JACINTE, fille de D. Sanche.

BLANCHE, suivante de Jacinte.

FLORE, suivante de Cassandre.

La scéne est à Madrid.



LES ILLUSTRES ENNEMIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALONSE, ENRIQUE.

ALONSE.



Quoi, sans aucun respect, pour un léger outrage
Accabler d'infamie un homme de son âge;
Et démentant par-là le sang dont vous sortez,
L'avoir fait maltraiter par des gens apostés?
Quel fruit espérez-vous de cette violence?

ENRIQUE.

Quoi, j'aurois plus long-temps souffert son insolence?

Et qu'au sang des Guzmans on osât reprocher
Qu'un murmure honteux n'auroit pû les toucher?
Il publie en tous lieux, ce vieillard téméraire;
Que l'artifice seul nous acquiert un beau-frere,
Que l'hymen de Fernand est un hymen contraint,
Qu'il n'épouse ma sœur que parce qu'il nous craint;
Et qu'avec tant de bien il est hors d'apparence
Qu'un tel choix eût enfin borné son espérance.
Le ciel ne souffre point de nœuds mal assortis;
Et s'il pouvoit prétendre aux plus riches partis,
Au moins de notre sang la gloire est peu commune,
Et vaut bien aujourd'hui la plus haute fortune.

ALONSE.

Si la chose est ainsi, j'avouerai qu'il eut tort;
Mais on vous aura fait peut-être un faux rapport:
Et de vos sens fougueux croire le fier tumulte....

ENRIQUE.

Dans ces occasions le lâche seul consulte.
Reculer sa vengeance est trahir son honneur;
Et le plus prompt remède est toujours le meilleur.

ALONSE.

Mais souvent à leur gré les violens courages,
Pour se croire un peu trop, se forment des outrages;
En vain la raison parle, ils ne l'écoutent plus,
Et vengent des affronts qu'ils n'ont jamais reçûs.
Enfin d'un vain discours dont votre honneur s'offense,
Au moins D. Lope eût dû partager la vengeance;
Mais à l'insû d'un frere....

ENRIQUE.

Ah! Ne me blâmez point.
Je sai que son honneur à mon honneur est joint;
Mais quel que soit l'affront qu'en reçoit sa famille,
Pour se venger du pere, il aime trop la fille;
Et, quand de cet amour j'aurois lieu de douter,
Quoi qu'il me plaise faire, ai-je à l'en consulter?

ALONSE.

Vous emporter ainsi dans ce qui l'intéresse,
C'est avec trop d'empire user du droit d'aînesse.
Jacinte est fille unique, & l'éclat de ses biens
Pour arrêter un cœur a de puissans liens.
Deviez-vous ruiner sa plus douce espérance ?

ENRIQUE.

Elle est basse, elle est vaine, & c'est dont je m'offense.

ALONSE.

Si le nom de Guzman marque un illustre sang,
D. Sanche est estimé, D. Sanche a quelque rang;
Et, sans se faire tort, sans trahir sa famille,
D. Lope aux yeux de tous peut épouser sa fille.

ENRIQUE.

Quoi, les Lares déja, les Mendoces confus,
De ce vieillard avare ont souffert des refus,
Et D. Lope cédant à l'ardeur qui le domte,
Osera s'exposer à cette même honte ?
Non, j'imagine encore un moyen plus certain
D'empêcher un amour aussi lâche que vain.
Un de ceux dont l'audace a servi ma colere,
S'ira dire à D. Sanche employé par mon frere,
Afin que par lui seul se croyant affronté,
Il détruise un espoir trop long-temps écouté.

ALONSE.

Mais il aime sa fille ?

ENRIQUE.

Oui, je sai qu'il l'adore:
Mais, je l'ai déja dit, & vous le dis encore,
A quoi que cet amour pût enfin l'obliger,
Ce sera le servir que de l'en dégager :
Un refus en seroit l'indigne récompense.

ALONSE.

Pesez mieux un dessein d'une telle importance;
Car comment s'assurer sur ces lâches esprits
Qui mettent & leur vie & leur honneur à prix ?

Leur commerce honteux, quoi que vous puissiez croire,
Déja d'un noir reproche a souillé votre gloire;
Et vos emportemens qu'on leur voit approuver,
Me font craindre pour vous ce qui peut arriver.

ENRIQUE.

Et moi, quoiqu'on murmure, & quoi qu'il en puisse être,
Seul de mes actions je veux être le maître;
Mais, puisque leur appui vous semble hazardeux,
Faites ici pour moi ce que j'obtiendrois d'eux.
D. Sanche vous estime, il vous croit, & j'espere....

ALONSE.

Que me proposez-vous? Moi, trahir votre frere?

ENRIQUE.

Ce murmure insolent, au mépris des Guzmans,
De ce vieillard pour lui fait voir les sentimens;
Et, quoi que son amour ait pû lui faire croire,
Le rendre sans espoir, c'est assurer sa gloire.
Enfin vous le pouvez, c'est par vous que j'attens
L'infaillible succès de ce que je prétens;
Et si votre amitié s'obstine à s'en défendre,
D'autres que vous peut-être oseront l'entreprendre.

ALONSE.

Non, j'ai pû balancer; mais puisque je connoi
Qu'à D. Lope par-là je signale ma foi,
Pour abuser D. Sanche, employer l'artifice,
N'est pas, à mon avis, une grande injustice:
C'est ici qu'il demeure, & je vais de ce pas
Lui tendre un piége adroit qu'il n'évitera pas.
Adieu, laissez-moi seul, je vois sa porte ouverte.

ENRIQUE.

Allez; ne perdons point l'occasion offerte:
Rendez suspect mon frere, &, s'il en est besoin,
Faites-moi de l'outrage & complice & témoin.

ALONSE *seul.*

Oui, lâche & faux ami, j'accuserai ton frere,
Mais plus pour le servir, que pour te satisfaire;

Et tu verras bien-tôt par quel heureux détour
Sur tes propres conseils j'appuyerai son amour.
Feignant de t'applaudir, j'empêcherai peut-être...
Mais je voi Blanche.

SCENE II.

ALONSE, BLANCHE.

ALONSE.

Hé bien, Blanche, que fait ton maître?

BLANCHE.

Vous l'eussiez rencontré quelques momens plûtôt;
Tout-à-l'heure...

ALONSE.

Il suffit. Je le verrai tantôt.

SCENE III.

JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Qui parloit avec vous, Blanche?

BLANCHE.

Pour quelque affaire;
Alonse de Roxas demandoit votre pere.

JACINTE.

Je ne m'étonne point qu'en cette occasion
Ses amis prennent part à sa confusion:
Alonse, dont chacun estime le courage,
Venoit s'offrir sans doute à venger son outrage;

Et contre un ennemi dont le cœur eſt ſi bas...

BLANCHE.

Madame, vous pleurez?

JACINTE.

Qui ne pleureroit pas?
Souffre à mon déplaiſir, dans d'inutiles larmes,
La funeſte douceur de chercher quelques charmes;
Et qu'au défaut du ſang qu'exigent nos malheurs,
A mes triſtes ennuis mes yeux donnent des pleurs.
Mais ſi je pleure, hélas! c'eſt le déſavantage
Que reçoit en naiſſant notre ſexe en partage.
Il ſemble qu'en effet la nature en courroux,
Mere par tout ailleurs, eſt marâtre pour nous.
Les plus riches préſens que nous obtenions d'elle,
Sont de foibles appuis ſur qui l'honneur chancelle;
On flatte nos beautés, nous croyons ce qu'on dit,
Et notre front alors n'eſt pas ſeul qui rougit;
Nous en voyons la preuve, & tous les jours infâme
Un pere par ſa fille, un mari par ſa femme.
Défaut honteux pour nous, pour eux injurieux!
L'honneur, de tous les biens eſt le plus précieux;
Et par un vieil abus difficile à comprendre,
Nous le pouvons ôter, & ne ſaurions le rendre.

BLANCHE.

Tout le monde vous plaint, & blâme hautement
D'un ennemi caché le vil reſſentiment:
On en parle par tout; mais je voi qu'on ignore
Par ces gens apoſtés quel bras vous déshonore;
On en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.

JACINTE.

Et c'eſt moi-même à quoi je ne fais que rêver;
Mais, quoi que ſur ce point mon eſprit ſe figure,
Il dément auſſi-tôt ſa propre conjecture.
Non qu'il ne ſoit trop vrai que mon pere en ces lieux,
S'il n'a des ennemis, a beaucoup d'envieux.

Ce grand amas de biens qui regarde sa fille,
Dont un oncle en mourant enrichit sa famille...
Hélas! Ce souvenir réveille mes douleurs;
Au sort de D. Alvar donnons ici des pleurs.
Aux Indes vers cet oncle allant faire voyage,
Ce frere infortuné périt par un naufrage;
Et ces riches trésors à lui seul destinés,
Soudain à mon espoir furent abandonnés.
Incommodes faveurs d'une fortune ingrate,
Qui me nuit dans le temps que plus elle me flatte,
Et, m'élevant trop haut, s'oppose au plus beau feu
Dont la vertu jamais autorisa l'aveu!
Tu sais, Blanche, tu sais si D. Lope en fut digne.

BLANCHE.

Ainsi que son amour son respect est insigne,
Madame; & vous devez d'autant plus l'estimer,
Qu'avant tant de fortune on le vit vous aimer,
Que votre vertu seule est ce qui sut lui plaire.

JACINTE.

Hélas! Cette raison l'est-elle pour un pere,
Qui de ces nouveaux biens goûtant l'indigne appas,
Ne voit presque pour moi que des partis trop bas?
Ainsi d'un noble sang quel que soit l'avantage,
Lui proposant D. Lope, on lui feroit outrage.
D'un amour si secret ne t'étonne donc plus,
Il tâche à s'épargner la honte d'un refus;
Et son feu que soutient un rayon d'espérance,
Attendant tout du temps se contraint au silence.
Mais cessons d'y penser, aussi-bien aujourd'hui
Mon cœur, ce triste cœur, n'est plus digne de lui:
Pour m'aimer dans la honte il aime trop la gloire;
Et l'affront... Mais que vois-je? O dieux! le puis-je croire?

SCENE IV.

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

QUoi, D. Lope, est-ce vous dont l'abord indiscret
D'un amour si caché vient rompre le secret ?
Entrer ainsi chez moi sans crainte de mon pere,
Sont-ce là ces fermens d'aimer, & de vous taire ?
Sont-ce là ces respects ? Est-ce là cette foi ?
Enfin, D. Lope, enfin, est-ce vous que je voi ?

D. LOPE.

Oui, Madame ; & chez vous si j'ose ainsi paroître,
Ne me soupçonnez point d'être parjure, ou traître ;
Toujours ce grand mérite est l'objet de mes feux,
Toujours mêmes respects accompagnent mes vœux ;
Et s'il m'étoit permis, lorsque j'ai tout à craindre...

JACINTE.

Parlez, parlez, D. Lope, & sans plus vous contraindre
Aussi-bien ces respects sont pour moi superflus ;
Et qui n'a plus d'honneur ne les mérite plus.

D. LOPE.

Je vous entens, Madame, & le sort qui m'accable
Cherche dans vos malheurs à me rendre coupable.
Un vif ressentiment vous fait déja penser
Que qui fait votre honte auroit dû l'effacer ;
Et ce n'est pas pour plaire à votre ame affligée,
Que m'offrir à vos yeux sans vous avoir vengée.
Mais sur un bruit confus qui m'apprend vos ennuis,
Jugez ce que j'ai pû, jugez ce que je puis :
Si ce bruit répandu, si ce confus murmure
M'eût appris l'ennemi, comme il a fait l'injure,
Son trépas ou le mien vous eût déja fait voir
Que D. Lope vous aime, & qu'il fait son devoir ;

Mais ne pouvant d'ailleurs en tirer de lumiere,
C'est, Madame, de vous que j'attens grace entiere.
En acceptant mon bras pour finir vos malheurs,
Apprenez-moi quel sang doit essuyer vos pleurs.

JACINTE.

Et ne voyez-vous pas qu'en une telle offense
Vous feriez peu pour nous d'en prendre la vengeance;
Et qu'oser s'y servir d'un secours étranger,
C'est en punir l'auteur, & non pas se venger?
Ce sang de l'offenseur qu'un tel affront demande,
Il faut que l'offensé lui-même le répande;
Que le sien tout émû d'un spectacle si doux,
En le voyant couler, bouillonne de courroux,
Et qu'un tel mouvement dans sa source agitée,
Purge l'indignité qu'il aura contractée.

D. LOPE.

Mais quand l'âge s'oppose...

JACINTE.

Ah! Cessez d'y songer;
Pour venger une injure, il faut la partager;
Et l'on voit rarement qu'un vieillard qu'on affronte,
Sur un autre qu'un fils puisse épargner sa honte.

D. LOPE.

Comme un fils la partage, un fils peut l'effacer?

JACINTE.

Sans doute qu'il le peut; mais que sert d'y penser?
D. Alvar n'étant plus...

D. LOPE.

Ah! Permettez, de grace,
Que de ce frere mort j'aille tenir la place,
Et que m'offrant pour fils à D. Sanche outragé,
Je tâche à rendre ainsi son malheur partagé.
Il demande du sang, & brûlant d'en répandre,
J'en acquerrai le droit si je deviens son gendre,
Et le mien par l'hymen dans le sien confondu,
Devra celui d'un lâche à son honneur perdu.

Voilà ce que pour vous l'amour me porte à faire ;
Et si jusques ici ma flamme a dû se taire,
Je crains peu qu'un refus fasse rougir mon front,
Quand je lui veux pour dot demander son affront.

JACINTE.

Si de ces sentimens votre ame est prévenue,
Apprenez qu'en m'aimant vous m'avez mal connue;
Et que je porte un cœur assez fier, assez haut,
Pour se dérober même à l'ombre d'un défaut.
Je vous aime, il est vrai, mais l'auriez-vous pû croire,
Sans croire en même temps que j'aime votre gloire,
Et que de son éclat je suis jalouse au point
De vivre sans bonheur pour n'en triompher point.
Ne vous flattez donc plus d'une vaine espérance
Qui blesse votre honneur, dont ma vertu s'offense.
Si j'eusse hier estimé le bonheur d'être à vous,
Je vous dois aujourd'hui refuser pour époux,
Et ne pas m'exposer à ce reproche infâme,
Que le manque d'honneur me rendit votre femme.
Non, aucun n'aura droit de publier un jour
Que D. Lope à ce prix acheta mon amour;
Que bien qu'elle fût dûe à son mérite insigne,
Je ne pûs être à lui que quand j'en fus indigne,
Et qu'enfin il fallut, pour mériter sa foi,
Qu'il trouvât quelque chose à suppléer en moi.

D. LOPE.

Quoi, vous refuseriez un cœur qui vous adore ?

JACINTE.

Quoi, je pourrois souffrir ce qui me déshonore ?

D. LOPE.

J'assure votre honneur, & c'est là vous aimer.

JACINTE.

Je conserve le vôtre, & c'est vous estimer.

D. LOPE.

Hélas ! Que cette estime est contraire à ma flamme !

JACINTE.

JACINTE.

Accusez-en le ciel, sans m'en donner le blâme.

D. LOPE.

Que vous secondez bien sa funeste rigueur !

JACINTE.

Assez mal, & sans doute aux dépens de mon cœur ;
Mais ma raison s'égare, & ce cœur trop sincere....

BLANCHE.

Madame.

JACINTE.

Qu'est-ce, Blanche ?

BLANCHE.

Alonse & votre pere...

JACINTE.

Entrons ici, de grace, & sur-tout gardez bien
Que de cette entrevûe on ne soupçonne rien.

SCENE V.

D. SANCHE, ALONSE.

D. SANCHE.

Quel funeste conseil vous voulez que j'embrasse !
Consentir qu'il me voye, & qu'il me satisfasse !

ALONSE.

Mais enfin cent raisons vous y doivent porter,
Que serviroit encor de vous les répéter ?
Outre que son pouvoir égale sa noblesse....

D. SANCHE.

Endurer qu'il triomphe ainsi de ma foiblesse !

ALONSE.

Je vous l'ai déja dit, il est au désespoir
Que par de faux rapports on l'ait pû décevoir.
D'une indigne vengeance il dut prévoir l'issue ;
Il dut moins s'emporter, mais l'offense est reçûe.

D. SANCHE.

Et, de grace, son nom ?

ALONSE.

Quand vous m'aurez promis
D'accepter un accord qui vous doit rendre amis.

D. SANCHE.

Quoi, mon lâche ennemi, lors même qu'il s'accuse,
En seroit quitte ainsi pour quelque vaine excuse;
Et, tant que je vivrai, l'on verroit sur mon front
Les traits mal effacés d'un si sanglant affront ?

ALONSE.

Donc, s'il pouvoit s'offrir une voix assez prompte
Par où de votre injure il partageât la honte,
Et, qu'attirant sur lui l'affront qu'il vous a fait,
De cette violence il démentît l'effet ?

D. SANCHE.

Comment la démentir, si loin de s'en défendre....

ALONSE.

Ne le pourroit-il pas, se faisant votre gendre ?
Votre honneur dans le sien alors intéressé,
Confondant l'offenseur avecque l'offensé,
L'hymen ayant uni son sang avec le vôtre,
La pureté de l'un rendroit l'éclat à l'autre ?
Puisqu'on ne vit jamais dans un même sujet
Subsister d'un affront, & l'auteur, & l'objet.

D. SANCHE.

Ah ! Si par cette voie un sang impur se change,
Il vaut bien mieux choisir un gendre qui me venge.

ALONSE.

Ne pouvant le choisir que sous de rudes loix,
A moins que de descendre, êtes-vous sûr du choix ?
D'ailleurs cet ennemi que vous voulez connoître,
Est d'un rang qu'on respecte, & qu'on craindra peut-être;
Et ce rang dans la cour lui donne un tel appui,
Que peu voudront pour vous s'engager contre lui.

D. SANCHE.

Quoi donc, c'est seulement en lui donnant ma fille
Que je puis rétablir l'honneur de ma famille ?

ALONSE.

Y croyez-vous trouver un reméde plus doux ?

D. SANCHE.

Il est mon ennemi, j'en serois son époux !
Ce reméde est pour moi pire que le mal même.

ALONSE.

Il le faut violent quand le mal est extrême.
Mais enfin résolvez, si je n'obtiens ce point,
Son nom est un secret que vous ne saurez point.

D. SANCHE.

A quelle indignité me voulez-vous contraindre !

ALONSE.

Je sais ce que je fais, cessez de vous en plaindre.
Mais ne m'en croyez pas, & d'un esprit remis,
Allez sur cet accord consulter vos amis.

D. SANCHE.

Je veux que leur aveu réponde à votre attente :
Mais qui m'assurera que ma fille y consente,
Que son esprit soumis céde sans résister !

SCENE VI.

D. SANCHE, ALONSE, JACINTE.

JACINTE.

Moi-même, puisqu'enfin vous en pouvez douter,
Si du ciel, en naissant, je reçûs quelque outrage,
Au-dessus de mon sexe il m'enfla le courage ;
Et ce doit être un charme à mes tristes ennuis
De vous venger du moins autant que je le puis.

D. SANCHE.

Quoi, sans connoître à qui cet hymen te destine....

JACINTE.

Ah ! Jugez mieux d'une ame où la vertu domine.
M'informer de son nom, ce seroit balancer
Sur ce grand sacrifice où je dois me forcer,
Ce seroit à mon cœur, par cette connoissance,
Mandier lâchement un peu de complaisance,
Et souffrir qu'on doutât, si m'aimant plus que vous,
Je satisfais un pere, ou choisis un époux.
Non, non, & quel qu'il soit, je n'en suis point en peine;
Je ne puis voir en lui que l'objet de ma haine;
Et de tous les tourmens le plus affreux pour moi,
C'est sans doute celui de recevoir sa foi.
Mais, vous devant le jour, & le sang qui m'anime,
Je dois à votre honneur une grande victime,
Et croi ne pouvoir mieux en rétablir le cours,
Qu'en lui sacrifiant le bonheur de mes jours.

D. SANCHE.

C'est trop, & je m'oppose à ce devoir sévere
Qui n'arrête tes yeux que sur le front d'un pere;
Voi ce gouffre de maux où tu veux t'exposer,
Soupire en le voyant, & crains de trop oser.

JACINTE.

Je voi tout ce que j'ose, & ma vertu se fâche
Qu'en moi vous soupçonniez rien de bas ni de lâche;
L'ardeur de vous venger remplit trop mes desirs,
Pour abaisser mon ame à de honteux soupirs.
Si mon sexe aujourd'hui m'avoit permis les armes,
Vous auriez vû du sang où vous craignez les larmes;
Mais je ferai du moins tout ce qu'il peut souffrir,
Et ne pouvant tuer, je saurai bien mourir.

D. SANCHE.

Ta vertu me ravit, viens, viens que je t'embrasse.

JACINTE.

Croyez-vous que par là notre honte s'efface?

Ne perdez point de temps.

D. SANCHE.

Allons voir nos amis,
Et ſachons quel accord nous peut être permis.

SCENE VII.

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Prenez ce temps, D. Lope; & de peur qu'on me blâme,
Si ſon retour trop prompt . . .

D. LOPE.

Je le prendrai, Madame.
Adieu. Mais prenez garde au ſerment que je fais.
Je vous quitte aujourd'hui pour ne vous voir jamais.
Vous engagez ailleurs la foi qui m'eſt promiſe,
On conſpire ma mort, votre aveu l'autoriſe,
J'en viens d'oüir l'arrêt, & n'ai point éclaté;
Non qu'un reſte d'amour m'en ait ſollicité,
Non que de mon reſpect je garde la mémoire,
Mais parce que j'ai dû cet effort à ma gloire;
Et que j'euſſe rougi qu'un mouvement jaloux
Eût convaincu mon cœur d'avoir brûlé pour vous.

JACINTE.

Ah! Ne vous plaignez pas où je ſuis ſeule à plaindre;
L'effort eſt grand ſans doute où j'ai ſû me contraindre,
Mais je n'ai pas jugé qu'un plus bas ſentiment
Méritât d'avoir eu D. Lope pour amant;
Et comme vos vertus par leur éclat ſublime,
Pour gagner mon amour s'acquierent mon eſtime,
C'eſt par là ſeulement que j'eſpere, à mon tour,
M'acquérir votre eſtime, en perdant votre amour.

D. LOPE.

Vous l'acquerrez, Madame, & vous le devez croire;
Si l'infidélité mérite quelque gloire.

JACINTE.

Si mes feux aujourd'hui vous semblent inconstans,
Suspendez votre plainte, & laissez faire au temps.

D. LOPE.

Le temps n'adoucit point des malheurs de la sorte.

JACINTE.

Le temps vous fera voir que votre amour s'emporte,
Et qu'enfin, quel que soit le dessein qu'on ait fait,
Pour en blâmer la cause, il en faut voir l'effet.

D. LOPE.

Hélas! Et quel effet dois-je attendre du vôtre,
Quand de ce qui m'est dû l'on enrichit un autre?
Oui, mon rival triomphe; & mon espoir est vain;
N'avez-vous pas promis de lui donner la main?

JACINTE.

Je le ferai sans doute.

D. LOPE.

Et vous serez sa femme!

JACINTE.

Moi! Cette lâcheté pourroit m'entrer dans l'ame?

D. LOPE.

Que m'avez-vous donc dit, ou qu'est-ce que j'apprens?
Et comment accorder deux points si différens?

JACINTE.

Si pour les accorder vous manquez de lumiere,
Connoissez aujourd'hui mon ame toute entiere;
Et de l'heur d'un rival cessant d'être jaloux,
Confessez que mon cœur étoit digne de vous.
L'espoir de mon hymen n'est qu'une attente vaine;
Sous ce trompeur aveu je le livre à ma haine;
Et lui donnant la main, je seme un faux appas,
Qui sans aucun soupçon l'attire dans mes bras,

Où ma main dans son sang, au gré de mon envie,
Venge avec mon honneur le repos de ma vie.
Etes-vous satisfait ?

D. LOPE.

Hélas, si je le puis !
Vous-même jugez-en, jugez si je le suis.
Par lui seul votre honneur à l'outrage est en bute ;
Et, quoi que contre lui votre haine exécute,
Après le noir effet de son lâche dessein
Il mourra glorieux, s'il meurt de votre main.
Non, il faut que par moi sa mort vous satisfasse,
Qu'elle soit un supplice, & non pas une grace.
Le plus rude trépas lui deviendroit trop doux,
S'il avoit pû se dire un moment votre époux.
Au nom de cette amour ferme, pure, sincere....

JACINTE.

Brisons là, je crains trop le retour de mon pere.
Eloignez-vous, de grace, & recevez ma foi
Que je me souviendrai de ce que je vous doi.

D. LOPE.

Ah, Madame, ajoutez...

JACINTE.

Je n'ai plus rien à dire.

D. LOPE.

Que mon rival....

JACINTE.

Sortez, ou bien je me retire.

D. LOPE.

Rigoureuse vertu que l'on doit admirer,
Hélas, à quels tourmens me viens-tu préparer !

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

C'ETOIT peu que toujours son devoir trop fidéle
Contre ma passion eût combattu pour elle,
Quand pour la mériter je croi voir quelque jour,
Un fier motif d'honneur s'oppose à mon amour;
Et quoiqu'à mes soupirs son cœur soit favorable,
Cet honneur, ce devoir, tout est inexorable.
Dures extrêmités! Qui le croiroit, ma sœur,
Que le ciel me traitât avec tant de rigueur,
Que pouvant espérer d'avoir pour moi le pere,
La vertu de la fille à mes vœux fût contraire,
Et seule mît obstacle au plus charmant espoir
Que jamais un amant eût droit de concevoir?
Je la perds, mais, hélas! Perdant tout avec elle,
La façon de la perdre est pour moi si cruelle,
Que toute ma constance & frémit & s'abat
Aux menaces d'un coup dont elle craint l'éclat.
Ce n'est point un rival dont l'amour préférée
Me dérobe une foi si saintement jurée;
Ce n'est point un vieillard, dont l'ordre impérieux
Arrache à mon espoir un bien si précieux.
Sans qu'un rival l'y porte, ou qu'un pere l'ordonne,
Elle-même s'engage, elle-même se donne;
Et, par ce sacrifice à son honneur offert,
Veut être digne au moins de l'amant qu'elle perd.
Rigoureuse faveur! Tyrannique maxime!

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Sa résolution mérite qu'on l'estime ;
Et son cœur par l'amour vainement combattu
M'oblige en vous plaignant d'admirer sa vertu.

D. LOPE.

Vous devez davantage au trouble de mon ame.
Votre amitié, ma sœur, a fait naître ma flamme ;
Et je n'ai pû la voir si souvent avec vous,
Sans voir, sans découvrir cet éclat vif & doux,
Cette vertu modeste, & ce rare mérite,
Dont le charme à l'amour secrettement invite ;
Et, de tant de beautés voyant l'illustre appas,
Puisque j'avois un cœur, pouvois-je n'aimer pas ?
Ainsi, quelques ennuis où cet amour m'expose,
M'ayant laissé la voir, vous en étes la cause ;
Et pour moi vos bontés agiroient lâchement,
De plaindre en moi le frere, & négliger l'amant.
Voyez-la donc, ma sœur, cette fille adorable,
Montrez-lui ce respect toujours inébranlable,
Ce feu tenu secret avecque tant de soin,
Qu'il n'a souffert que vous jusqu'ici de témoin ;
Mais c'est ce qui me perd, sans ce fâcheux silence
Alonse en eût reçû l'entiere confidence,
Et ne m'eût pas réduit par ses cruels avis
A mourir de douleur si je les vois suivis.
C'est lui, ma sœur, c'est lui qui propose à D. Sanche
Cet odieux hymen où l'un & l'autre panche ;
Mais si mon désespoir doit enfin éclater,
Pour mon rival peut-être il est à redouter.

CASSANDRE.

Quoique de ses avis vous ayez à vous plaindre,
Voyez-le cet Alonse avant que d'en rien craindre ;
Il vous cherche par-tout avec empressement.

D. LOPE.

C'est à vôtre priere ? Avouez franchement.

CASSANDRE.

Vous pourrez de lui-même apprendre le contraire.

D. LOPE.

Votre hymen près de lui me rend injuste frere ;
Et les biens de Fernand n'ayant pû vous charmer,
C'est moi qui vous contrains, c'est moi qu'il faut blâmer?

CASSANDRE.

S'il vous peint mon malheur comme un malheur extrême,
C'est sur ce que Fernand en dit tout haut lui-même,
Qui tenant & l'amour & l'hymen à mépris,
N'eût jamais rien conclu s'il n'eût été surpris.
Encor tout de nouveau j'apprens qu'il s'ose plaindre
Qu'Enrique à cet hymen lui seul l'a sû contraindre,
Et que sa violence & son emportement
L'ont forcé par surprise à cet engagement.
Il le fait bien paroître ; on a pris la journée
Qui doit hâter ma mort par ce triste hyménée ;
Dans deux jours mon malheur sous ses loix me réduit,
Et, bien-loin de me voir, il semble qu'il me fuit.
Si pour une maîtresse il porte un cœur sans flamme,
Quel amour espérer quand je serai sa femme?
N'importe, c'en est fait ; ayant reçû sa foi,
Un lâche repentir est indigne de moi ;
Et de tous les malheurs, un cœur qui se posséde,
Dans sa propre vertu voit toujours le remede.

D. LOPE.

Ce sentiment, ma sœur, est bien digne de vous.
Je sai que de tous temps vous fuyez un époux,
Et votre aversion nous a trop fait paroître
Que vous craignez en lui de ne trouver qu'un maître.
J'ai parlé pour Fernand, mais sachez aujourd'hui
Que votre intérêt seul m'a fait parler pour lui.
Enrique est violent, & voyant qu'il vous traite,
Malgré tous mes avis, moins en sœur qu'en sujette ;
Appuyant un hymen qu'on l'a vû rechercher,
Au pouvoir d'un tyran j'ai crû vous arracher,

Et qu'enfin, dans le choix d'un sort toujours contraire,
Vous souffririez plûtôt d'un époux que d'un frere ;
Je vous ai donc pressée, & je vois à regret
Que j'ai lieu de m'en faire un reproche secret.
La froideur de Fernand me surprend & m'afflige ;
Mais, à quoi que pour vous la nature m'oblige,
Lui faire proposer de rompre cet accord,
Seroit porter Enrique à conspirer sa mort.
Mais, Dieux ! Vois-je Jacinte, ou si mon œil s'abuse ?

CASSANDRE.

Les différends sont doux qui font naître une excuse.

SCENE II.

D. LOPE, CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

D. LOPE.

MAdame, quel dessein en ce lieu vous conduit ?
Venez-vous voir l'état où vous m'avez réduit,
Et de mon désespoir jouissant sans obstacle,
Saouler votre vertu d'un si triste spectacle ?

CASSANDRE *à Jacinte.*

Vous voyez les transports d'un cœur vraiment atteint ;
Il n'espere qu'en trouble, & croit tout ce qu'il craint.

JACINTE.

J'avois fait un dessein dont sans doute il soupire,
Mais il étoit injuste, & je viens m'en dédire.

D. LOPE.

Quoi, se pourroit-il bien qu'après tant de rigueur
Un reste de tendresse eût ému votre cœur,
Que vous eussiez connu qu'une injustice extrême
Vous portoit à me perdre en vous perdant vous-même ;
Et que l'amour enfin vous eût fait souvenir
Qu'il faut venger un pere, & non pas vous punir ?

JACINTE.

Je sai ce que je dois aux intérêts d'un pere,
Pour l'oublier jamais ma gloire m'est trop chere;
Mais au nom de l'époux qu'il m'avoit destiné,
Contre moi tout-à-coup mon cœur s'est mutiné,
Et soudain, condamnant ma premiere entreprise,
A sa rébellion ma raison s'est soumise.

D. LOPE.

Elle a dû s'y soumettre; & son aveuglement
Avec trop d'injustice immoloit votre amant:
Le ciel qui l'a connue y daigne mettre obstacle;
Et mon amour confus attendoit ce miracle.
Mais puis-je demander quel étoit cet époux?

JACINTE.

Le voulez-vous savoir, vous, D. Lope?

D. LOPE.

Moi?

JACINTE.

Vous.

D. LOPE.

Hélas! A ce discours que faut-il que je pense?

JACINTE.

Que mon pere vous croit l'auteur de son offense.

D. LOPE.

Que le perfide Alonse ait osé m'accuser
Du crime le plus noir qu'on me pût imposer?

JACINTE.

Sur vous d'un coup si lâche il fait tomber le blâme;
Et par votre ordre seul....

D. LOPE.

Le croyez-vous, Madame?

JACINTE.

Vous voir, & vous parler sans faire agir mon bras,
C'est vous montrer assez que je ne le croi pas.
De quoi que vous accuse un indigne murmure,
L'amour que j'ai pour vous m'en fait voir l'imposture.

Et répond hautement à mon cœur abattu,
Et de votre innocence, & de votre vertu.
Cette amour dans son choix ne s'est point emportée,
Ayant pû l'acquérir, vous l'avez méritée;
Et l'ayant méritée, il est à présumer
Qu'une vertu sublime en vous me sut charmer,
Que la mienne jamais ne peut m'avoir trahie,
Que de fausses clartés ne m'ont point élouie,
Et qu'enfin j'ai dû voir dans mon esprit constant
Tout ce qu'un vrai mérite a de plus éclatant.
Voilà sur quels appuis mon amour osa naître;
Et si vous n'étiez pas ce que je vous crois être,
Si de bas sentimens vous tenoient partagé,
Je me voudrois punir d'en avoir mal jugé.

D. LOPE.

Pour bien juger de moi, jugez-en par vous-même;
Ou, pour dire encor plus, par ce cœur qui vous aime;
Puisqu'on ne vit jamais les belles passions
Sur des courages bas former d'impressions;
Mais si votre vertu, sachant mon innocence,
Contre la calomnie entreprend ma défense,
Daignez ne pas laisser votre ouvrage imparfait;
Et de l'erreur d'un pere accordez-moi l'effet.
Voyez de votre hymen ce qu'on lui fait prétendre;
Pour effacer sa honte il vous demande un gendre;
Et puisque son honneur vous doit seul engager,
Faites tomber sur moi le droit de le venger.
Prenez l'occasion que le ciel vous présente,
De remplir les devoirs & de fille & d'amante,
Et ne me perdez pas quand il vous donne jour
A satisfaire ensemble & l'honneur & l'amour.

JACINTE.

D. Lope, qu'est-ce-ci? Vous oubliez sans doute
Que c'est vous qui parlez, & moi qui vous écoute?
Ou, voulant que j'embrasse un projet si honteux,
La gloire vous déplaît pour objet de nos feux?

Ainsi donc ma vertu doublement infidelle
Répondra lâchement à ce qu'on attend d'elle ;
Et je pourrai souffrir qu'on me reproche un jour
Que l'honneur me servit de prétexte à l'amour ;
Qu'abusant de l'erreur qui pût surprendre un pere,
Je ne la satisfis que pour me satisfaire,
Et que ma passion couvrit sa lâcheté
D'un vain & faux éclat de générosité !

D. LOPE.

Comme toujours sa flamme a demeuré secrete,
La peur d'un tel reproche en vain vous inquiéte :
On ne soupçonne rien de cette noble ardeur
Qui m'acquit votre estime en vous donnant mon cœur ;
Et chacun vous croyant dans cet hymen surprise,
Personne ne saura que l'amour l'autorise,
Qu'à des motifs d'honneur il mêle son appas.

JACINTE.

Et moi, D. Lope, & moi, ne le saurai-je pas ?
Quoi, dans ce haut dessein où la vertu m'engage,
Estimez-vous si peu mon propre témoignage ;
Et ne suffit-il pas pour m'en faire une loi,
Que mon cœur en secret dépose contre moi ?
Quoiqu'on cherche l'estime avec des soins extrêmes,
Des belles actions le prix est en nous-mêmes ;
Ce charme intérieur qui nous fait émouvoir,
Est le plus doux encens qu'on puisse recevoir.
Sans que nous dépendions de ce qu'on ose croire,
C'est par nous que s'acheve ou détruit notre gloire ;
Et l'éclat du dehors a peine à l'agrandir,
Quand pour nous le dedans refuse d'applaudir.
Un cœur qui d'un grand cœur aspire à l'avantage,
Doit s'oser dire tel par son propre suffrage,
S'en répondre à soi-même, & sur un tel appui
S'abandonner sans crainte à ce qu'on croit de lui.

D. LOPE.

Où me vas-tu réduire, ô vertu trop austere !

JACINTE.

Mais vous êtes encor l'ennemi de mon pere ;
On vous accuse enfin, convainquez l'imposteur,
Et de notre disgrace allez chercher l'auteur ;
Montrez-vous innocent en le faisant connoître.

D. LOPE.

Quoi, c'est aussi par moi que son bonheur doit naître,
Par moi, qui découvrant son crime aux yeux de tous,
Lui céde mon espoir, & le fais votre époux ?
Et vous m'osez charger de cet emploi funeste !

JACINTE.

Faisons notre devoir, le ciel fera le reste.

D. LOPE.

Il faut vous obéir ; mais souvenez-vous bien
Que ce lâche connu, je ne connois plus rien,
Et qu'à quoi que pour vous le respect me convie,
Son bonheur est mal sûr s'il me laisse la vie.
Adieu.

SCENE III.

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

CASSANDRE.

C'Est vous servir avec trop de rigueur
Du pouvoir que l'amour vous donne sur son cœur.

JACINTE.

C'est montrer que l'amour n'est vertueux ou lâche,
Que selon les objets où sa flamme s'attache ;
Et que si rarement un courage abattu
De cette passion se fait une vertu,
Jamais une grande ame où la gloire préside,
N'en prend dans ses desseins l'aveuglement pour guide.

CASSANDRE.

Ainsi ce grand pouvoir que vous gardez sur vous,
Des plus rudes malheurs vous fait braver les coups.
Que vous étes heureuse, & que je suis à plaindre !

JACINTE.

Pouvant tout espérer, vous n'avez rien à craindre ;
Mais si votre malheur étoit égal au mien,
Vous auriez tout à craindre, & n'espéreriez rien.

CASSANDRE.

En l'état où je suis, que faut-il que j'espere ?
L'hymen rend dans deux jours mon amour nécessaire,
Je le dois à Fernand ; &, presque au désespoir,
Tout mon cœur se refuse à ce triste devoir.

JACINTE.

Au moins ce grand malheur qui cause votre plainte,
Peut être surmonté par un peu de contrainte ;
Et quelque aversion qu'on ait pour un époux,
C'est n'en haïr aucun, que de les haïr tous.
Mais d'un revers si dure ma disgrace est suivie,
Qu'écoutant le projet où l'honneur me convie,
Il me faut étouffer les plus beaux sentimens
Que la gloire jamais permît aux vrais amans :
C'est en vain avec vous que je le voudrois taire ;
D. Lope a des vertus dont l'éclat m'a sû plaire ;
Et je ne puis songer sans trouble & sans ennui,
Que qui n'ose le perdre est indigne de lui.

CASSANDRE.

Après un tel aveu vous oserai-je dire...
Mais que ne dit-on point lorsque le cœur soupire,
Et que dans ses soupirs, interdit & confus,
Il parle, il s'embarrasse, & ne se comprend plus ?

JACINTE.

Il n'est pas mal-aisé d'entendre ce langage ;
Je voi contre l'hymen quel motif vous engage,
Qu'on n'éteint pas sans peine un feu bien allumé,
Et que vous aimériez si vous n'aviez aimé.

CASSANDRE.

Je l'avoue, & jamais une plus belle flamme
Pour un plus digne objet ne régna dans une ame.
Mais, las, que la fortune, au moins jusqu'à ce jour,
Respecte rarement un vertueux amour!

SCENE IV.

JACINTE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

A Madrid, où j'étois alors chez une tante,
Je menois en repos une vie innocente,
Et mes freres en Flandre, en de nobles emplois,
Laissoient à mes desirs la liberté du choix,
Alors qu'un cavalier, dans un péril extrême,
Osa m'en dégager en s'y jettant lui-même,
Et par ce grand service engagea ma raison
A souffrir de mon cœur l'aimable trahison.
Il me vit, je le vis; &, trop reconnoissante,
Pensant n'être rien plus, je me sentis amante.
Je ne vous dirai point par quels soins, par quels vœux
Il disposa mon ame à répondre à ses feux,
Ni quel rapport d'humeurs l'une à l'autre assorties,
Forma de nos esprits les douces sympathies;
Ce seroit dans le mien porter un souvenir
Que ma triste raison s'efforce d'en bannir.
Vous saurez seulement que, quoi que je supprime,
Rien de honteux pour moi ne m'acquit son estime,
Et que l'ayant connu généreux & discret,
Je ne pûs refuser de le voir en secret.
Mais, quoiqu'il me jurât entiere obéissance,
Il sut avec tant d'art me cacher sa naissance,
Que m'opposant toujours quelque obligeant refus,
M'ayant appris son nom, il ne dit rien de plus,

Si ce n'est que pour vaincre un destin trop contraire,
Un voyage d'un an se trouvoit nécessaire,
Et qu'alors plus heureux & plus digne de moi,
Il se feroit connoître aussi-bien que sa foi.
Que vous dirai-je enfin ? Sans savoir davantage,
Il fallut consentir à ce triste voyage,
Et sur un élément le plus traître de tous,
Abandonner aux vents mon espoir le plus doux.
Il partit, & le ciel, pour comble de miseres,
Fit suivre son départ du retour de mes freres.
Ah !

JACINTE.

Si par ce récit...

CASSANDRE.

Achevons, ce n'est rien.
Jugez par ce retour quel malheur fut le mien.
A me tyranniser leur amitié consiste ;
Un parti se présente, ils pressent, je résiste,
Ils parlent pour un autre ; &, par trop de rigueur,
Leur gloire s'intéresse à garder une sœur.
Je recule toujours, un peu de temps se passe,
Déja mon triste cœur frémit de sa disgrace,
Et dans le sort douteux d'un amant qu'il attend,
Met son moindre supplice à le croire inconstant ;
Quand sur moi la fortune achevant son ouvrage,
D'un parent & de lui l'on m'apprend le naufrage :
Ils s'étoient embarqués dans le même vaisseau,
Et la mer de tous deux fut l'injuste tombeau.
Ah, Dieux !

JACINTE.

Votre douleur semble toujours s'accroître.

CASSANDRE.

Hélas ! A tous momens je croi le voir paroître ;
Je l'entends qui se plaint d'avoir été trahi,
Que, quoiqu'après deux ans, j'ai trop tôt obéi ;

Que Fernand ... Juste ciel ! Pardonnez ma foiblesse,
A ce funeste nom ma constance me laisse ;
Approchez-moi d'un siége, & souffrez qu'aux abois
Ma flamme ...

JACINTE.

La douleur lui suffoque la voix.
Flore vient de sortir, quel conseil dois-je prendre ?

SCENE V.

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

JACINTE.

Flore, & vîte.

CASSANDRE *comme en pâmoison.*

Ah ! Pardon, chere ombre.

JACINTE.

Voi, Cassandre...

FLORE.

Ah, Madame ?

JACINTE.

Qu'as-tu ?

FLORE.

Son amant...

JACINTE.

Qui ? Fernand ?

FLORE.

Non ; mais par un destin tout-à-fait surprenant,
Celui qu'elle croit mort...

JACINTE.

Hé bien ?

FLORE.

Est là qui presse...

JACINTE.

Que dis-tu ?

FLORE.

Qu'il demande à revoir sa maîtresse :
Mais le voici lui-même ; il entre.

JACINTE.

Ah, justes dieux !
C'est mon frere.

SCENE VI.

D. ALVAR, JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

D. ALVAR.

AH ! Ma sœur, qui vous met en ces lieux ?
Vous trouver à Madrid, & vous croire à Toléde !

JACINTE.

Donc après avoir crû nos malheurs sans reméde...

D. ALVAR.

Je cherche ici Cassandre, excusez mon transport :
Mais fuit-elle ma vûe, ou si c'est qu'elle dort ?

[*à Cassandre.*]

Madame, c'est donc là cette innocente joie,
Qu'au retour d'un amant, une amante déploie ?
Faut-il qu'après deux ans, & d'absence & de maux...

CASSANDRE *comme en pâmoison.*

Laisse-moi, D. Alvar, un moment en repos.

D. ALVAR.

Hélas ! De cet accueil que faut-il que j'augure ?

JACINTE.

C'est un léger accès, ne craignez pas qu'il dure,

Il va donner relâche à ses sens assoupis.

D. ALVAR.

Ouvrez les yeux, Madame, & voyez que je vis.

CASSANDRE *en pâmoison.*

Songes-tu que deux ans m'ont trop justifiée,
Et que, veuve de toi, je me suis mariée ?

D. ALVAR.

Que dit-elle, ma sœur ?

JACINTE.

Elle revient à soi.

CASSANDRE.

Jacinte, hélas ! Où suis-je, & qu'est-ce que je voi ?

JACINTE.

Reprenez vos esprits.

CASSANDRE.

Et les puis-je reprendre,
Si je voi ce qu'enfin je ne saurois comprendre ?
D. Alvar vivroit-il ?

D. ALVAR.

Apprenez-moi son sort,
Vous le savez vous seule ; est-il vivant ou mort ?
Je sai que sur un banc, echappé du naufrage,
Echappé des rigueurs d'un étroit esclavage,
Le ciel qui l'en sauva le renvoyoit au jour ;
Mais vivroit-il encor s'il n'a plus vôtre amour ?
Parlez, Madame.

CASSANDRE.

Hélas !

D. ALVAR.

Soupirer & se taire ?
Ah, ma sœur !

CASSANDRE.

Que dit-il ? D. Alvar votre frere ?

JACINTE.

Oui, vous voyez ce frere . . .

D. ALVAR.

Ah ! c'eſt trop me gêner.
Dites-moi ce qu'enfin je n'oſe deviner.
J'eus tort de vous quitter ; vous feriez-vous vengée ?
Un autre eſt-il heureux ? Etes-vous engagée ?

CASSANDRE.

Vous vivant, dites-moi comment je l'avouerai ?
Mais le puis-je nier, s'il n'eſt rien de plus vrai ?

D. ALVAR.

Quoi, plus d'eſpoir pour moi ?

CASSANDRE.

La parole eſt donnée,
Et ma main dans deux jours achéve l'hyménée.

D. ALVAR.

Ce terme peut encor rétablir mon bonheur.

CASSANDRE.

Ce terme eſt peu de choſe à qui chérit l'honneur.

D. ALVAR.

Et vous m'avez aimé ?

CASSANDRE.

Mon heur feroit extrême
D'oſer dire, j'aimai, ſans pouvoir dire, j'aime.

D. ALVAR.

Ah ! s'il vous reſte encor...

CASSANDRE.

Ne me demandez rien,
Je ſai ce que ſe doit un cœur comme le mien.
Tant que votre retour flatta mon eſpérance,
En vain l'on eſſaya d'ébranler ma conſtance.
Le bruit de votre mort a dégagé ma foi,
Il vous perd, il me perd ; plaignez-vous, plaignez-moi,
Ou plûtôt, pour ſauver l'éclat de votre gloire,
Achetez par l'abſence une illuſtre victoire.
D'un feu jadis ſi beau perdez le ſouvenir,
Et fuyez un objet qui peut l'entretenir.

Adieu. Vous me perdez si mes freres surviennent.

D. ALVAR.

Que ne rompez-vous donc les nœuds qui me retiennent ?

CASSANDRE.

Je les croi toujours voir, tirez-moi de souci.

D. ALVAR.

Hé bien, si vous craignez de me parler ici,
Au moins faites qu'ailleurs je puisse vous apprendre....

CASSANDRE.

Ne pouvant rien pour vous, je ne dois rien entendre.
Je ne vous verrai plus.

D. ALVAR.

Comment donc, vous quitter ?

CASSANDRE.

Le péril croît toujours; c'est trop vous écouter,
Je me retire.

SCENE VII.

D. ALVAR, JACINTE.

D. ALVAR.

Hélas, ma sœur, qu'elle injustice !
C'est donc ainsi qu'au port il faut que je perisse ?
Ah ! Que ne suis-je mort, ou pourquoi l'a-t-on crû ?

JACINTE.

Ce faux bruit en deux ans ne s'est que trop accrû.
Aussi me destinant le grand bien qu'il posséde,
Mon pere sur ce bruit voulut quitter Toléde,
Espérant qu'à Madrid...

D. ALVAR.

Ah ! Puisqu'il me croit mort,
Promettez-moi, ma sœur, de lui cacher mon sort ;

Auſſi-bien, ſi le ciel s'obſtine à me pourſuivre,
Mon eſpoir étant mort, je ne veux point revivre.
Adieu. Vous ſeule ici me pouvez ſecourir;
Touchez pour moi Caſſandre, ou me laiſſez mourir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE, D. RAMIRE.

D. RAMIRE.
ENfin, inſtruit du nom que vous brûliez d'apprendre,
D'un ennemi ſecret vous allez faire un gendre?

D. SANCHE.
Au moins ſuis-je ravi que, contre mon eſpoir,
Vos fidéles conſeils m'en donnent le pouvoir.

D. RAMIRE.
Le conſeil eſt fâcheux, & j'ai vû l'aſſemblée,
Sans pouvoir que réſoudre, également troublée;
Mais, quoiqu'avec des yeux de juge rigoureux,
Ne regardant en vous qu'un vieillard malheureux,
Que la ſuite de l'âge a mis dans l'impuiſſance
D'effacer par le ſang la honte d'une offenſe,
Voyant d'ailleurs Alonſe à ſe taire obſtiné,
A moins qu'à cet accord on vous eût condamné;
Et vous-même ſur-tout témoigner de vous rendre...

D. SANCHE.
Je n'en uſois ainſi que pour mieux le ſurprendre,
Sachant qu'à ne me voir ébranlé qu'à demi,
Il m'eût toujours caché quel eſt mon ennemi.

Il me l'a donc nommé devant ma fille même;
Et, pour mieux déguiser encor le ſtratagême,
J'ai voulu devant lui ne lui donner qu'un jour
A diſpoſer ſon ame à ce funeſte amour.
Lui-même il l'en a vûe & ſurpriſe & confuſe;
Mais il eſt juſte enfin que je la déſabuſe,
Et qu'elle ſache au moins que mon juſte courroux
Dans mon lâche ennemi ne peut voir ſon époux.

D. RAMIRE.

Quoi, votre procédé n'étoit qu'un artifice?

D. SANCHE.

J'ai fait ce que ſans doute il falloit que je fiſſe.

D. RAMIRE.

Si toujours la vengeance occupe vos eſprits,
Le ciel plus à propos n'eût pû vous rendre un fils;
D. Alvar eſt vivant.

D. SANCHE.

Quoi, mon fils, D. Ramire,
Mon fils feroit vivant?

D. RAMIRE.

Oui, D. Alvar reſpire;
A deux cens pas d'ici je viens de le quitter.

D. SANCHE.

Un plus foible rapport m'en laiſſeroit douter.
Mais qui l'empêche donc à mes yeux de paroître?
Eſt-ce qu'en ma diſgrace il me veut méconnoître,
Que mon honneur bleſſé touche peu ſon eſprit,
Ou qu'il ignore encor mon ſéjour à Madrid?

D. RAMIRE.

Il l'ignore ſans doute, & j'allois l'en inſtruire
Quand ſurpris tout-à-coup au nom de Dom Ramire,
Sans me laiſſer parler, ſe tirant de mes bras,
Ah! Si l'on me croit mort, on ne s'abuſe pas,
M'a-t-il dit; *& la mer ne m'a laiſſé la vie,*
Qu'afin que par l'amour elle me fût ravie;

Il a donné l'arrêt, il faut l'exécuter.
A ces mots s'échappant, sans vouloir m'écouter;
Son pas précipité, le détour d'une rue,
L'ont sû presque aussi-tôt dérober à ma vûe.

D. SANCHE.

Quoi, le croyant revoir, il m'est encor ravi?

D. RAMIRE.

Ne vous alarmez point, un des miens l'a suivi:
Mais l'ayant retrouvé, que lui pourrai-je apprendre?

D. SANCHE.

Ce malheur dont le bruit a pû si-tôt s'épandre.

D. RAMIRE.

Mais ignorant l'auteur...

D. SANCHE.

Il l'apprendra de moi,
Quand sur un tel secret j'aurai reçû sa foi,
Puisqu'enfin pour punir une action si noire,
Si j'employois un fils, je trahirois sa gloire.
Mon mal veut un reméde & violent & prompt,
Et je dois mesurer la vengeance à l'affront.

D. RAMIRE.

Ne pouvant avec lui m'expliquer davantage,
Il vaut mieux par vous seul qu'il apprenne l'outrage.
Ainsi, par un billet que je ferai tenir,
Sur un affront reçû, pressez-le de venir.

D. SANCHE.

Hé bien, sans perdre temps, allons chez moi l'écrire
Ce billet...

SCENE II.

D. SANCHE, D. RAMIRE, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

AH! Ma fille, à la fin je respire;
Et dans l'heureux succès qui flatte mes desirs,
Tu peux donner relâche à ces tristes soupirs.
Ta vertu s'est montrée entiere, pure, pleine;
Jouis de son éclat sans en craindre la peine :
Enfin ne songe plus à l'hymen proposé,
Je le pressois moi-même, on m'avoit abusé;
J'avois prêté les yeux à de fausses lumieres,
A des illusions sans doute trop grossieres;
Mais, sans qu'il soit besoin de trahir ton bonheur;
Le ciel m'offre un moyen d'assurer mon honneur,
Il m'est plus glorieux, & pour toi moins funeste.
Adieu. Le temps saura te découvrir le reste.

SCENE III.

JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

QUe veut-il dire, Blanche, & que m'imaginer
De ce confus avis qu'il vient de me donner ?

BLANCHE.

S'il vous paroît confus, au moins j'en conjecture
Qu'il ne croit plus D. Lope auteur de son injure.

Il doit connoître au vrai quel est son ennemi.

JACINTE.

Mais par où son honneur peut-il être affermi ?
Quel sera ce moyen que le temps doit m'apprendre ?

BLANCHE.

C'est ce qui comme à vous me fait peine à comprendre.
Si ce n'est qu'à la cour son malheur étant sû,
On y doive étouffer l'affront qu'il a reçû,
Et par son ennemi le faisant satisfaire,
Forcer & sa vengeance & l'envie à se taire.

JACINTE.

Quelque espoir que mon cœur me presse d'en former,
Une obscure frayeur vient toujours m'alarmer.
Du sort de D. Alvar ayant eu connoissance,
Peut-être il se tient sûr par lui de sa vengeance,
Et que contre D. Lope animant sa fureur...

BLANCHE.

Pourquoi contre D. Lope? Il est sorti d'erreur,
Par ce qu'il vous a dit, il vous l'a fait connoître.

JACINTE,

Que n'est-ce un faux soupçon que l'amour fasse naître ?
Mais Cassandre paroît, & s'avance vers nous.

SCENE IV.

CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

JACINTE.

HE' bien, qu'a sû D. Lope, & que m'apprendrez-vous?
Pourra-t-il obliger Alonse à se dédire ?

CASSANDRE.

Ne l'ayant pû trouver, il se plaint, il soupire,

Et croit que de lui-même il peut se défier,
Si son meilleur ami l'ose calomnier.
Cependant pour lui plaire il faut que je vous voie;
Il m'est aisé, dit-il, de rétablir sa joie,
Et de vous détourner de cet hymen fatal
Qui tous deux vous immole au bonheur d'un rival.

JACINTE.

Si de ce seul malheur la crainte l'inquiéte,
Qu'il se mette en repos, il a ce qu'il souhaite.

CASSANDRE.

D. Sanche à cet hymen n'a donc pû consentir?

JACINTE.

Tout-à-l'heure en passant il m'en vient d'avertir;
Et, si j'ai bien compris ce qu'il m'a fait entendre,
Il sait que pour D. Lope on l'a voulu surprendre.

CASSANDRE.

J'admire en sa fortune un si prompt changement.

JACINTE.

J'ai sû cette nouvelle assez confusément.
Avec lui D. Ramire étant en conférence,
Lui qui de ses secrets reçoit la confidence,
J'ai dû me contenter de ce qu'il m'en a dit;
Mais je sai comme il faut menager son esprit,
Et mettant le détour & l'adresse en pratique,
Je n'aurai pas de peine à faire qu'il s'explique.

CASSANDRE.

Allez donc, les effets nous ont souvent fait voir
Qu'un secret sû trop tard ruine un bel espoir.

SCENE V.

CASSANDRE, FLORE.

CASSANDRE.

Ainsi tout se prépare au bonheur de mon frere.

FLORE.

Ainsi si vous cessiez de vous être contraire,
Vous n'auriez pas à craindre . . .

CASSANDRE.

Ah ! Flore, que dis-tu ?

FLORE.

Que tout votre heur dépend d'un peu moins de vertu.
Des mépris de Fernand la preuve est trop certaine,
Si proche de l'hymen il ne vous voit qu'à peine ;
Et vous faites encore un scrupule si grand
De reprendre une foi que sa froideur vous rend ?

CASSANDRE.

Quand de ce changement j'aurois été capable,
Sachant ce que je sai, seroit-il excusable ?
Il l'eût été peut-être, & du moins bien plus beau
Avant que D. Alvar fût sorti du tombeau ;
Mais aujourd'hui qu'il vit, donner lieu qu'on soupçonne
Qu'aux dépens de ma foi mon lâche cœur se donne,
Que je romps . . .

FLORE.

Le voici, souffrez-lui quelque espoir.

CASSANDRE.

Non, Flore, éloignons-nous, je ne veux point le voir.

SCENE VI.

D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

D. ALVAR.

ME fuyez-vous, Madame, & portez-vous envie
A ce foible bonheur, le dernier de ma vie ?
Dans ce qu'il fait pour moi n'ayant aucune part,
Pourquoi vous oppoſer aux faveurs du hazard ?
Eſt-ce qu'en votre cœur l'excès de ma diſgrace
Fait ſuccéder la haine à l'amour qu'elle en chaſſe,
Ou que ce même cœur pour moi trop rigoureux,
Croit que s'il n'eſt cruel, il n'eſt point généreux ?

CASSANDRE.

Mon cœur n'eſt point cruel, & ce n'eſt point ſans peine
Qu'il vous entend parler & d'amour & de haine.
Quelques maux que jamais il puiſſe reſſentir,
L'une n'y peut entrer, mais l'autre en doit ſortir.

D. ALVAR.

C'eſt donc ce qu'à mes feux, après deux ans d'abſence,
Vous réſerviez pour prix de ma perſévérance ?
Encor, ſi votre cœur moins ſenſible à ces feux,
Par quelque averſion échappoit à mes vœux,
Si la haine m'ôtoit ce qu'il faut que je quitte,
Je n'en accuſerois que mon peu de mérite,
Et, ſur mes ſeuls défauts jettant un œil jaloux,
Je me plaindrois du ciel ſans me plaindre de vous.
Mais, par une rigueur qu'on aura peine à croire,
M'arracher de ce cœur fait toute votre gloire ;
Et ces traits que l'amour lui-même y ſût tracer,
C'eſt en les déchirant qu'il les faut effacer.

CASSANDRE.

Dans le triſte revers dont je ſouffre l'atteinte,
Si ma juſte conduite attire votre plainte,

Songez qu'il est bien dur de la voir condamner
A qui ne peut avoir d'excuse à vous donner.

D. ALVAR.

Quoi, votre fier devoir jusques-là vous abuse,
Que vous me refusiez la douceur d'une excuse ?

CASSANDRE.

C'est ce que votre amour ne doit point exiger.
Qu'auroit-elle aussi-bien qui le pût soulager,
Qui pût donner relâche au trouble qui l'agite,
Puisque je n'en ai qu'une, & que je vous l'ai dite ?

D. ALVAR.

Ah ! Si cette raison vous l'a fait supprimer,
Que vous connoissez peu ce que c'est que d'aimer !
Jamais, jamais l'amour n'eut d'excuse frivole,
Il sait charmer cent fois par la même parole ;
On a beau la redire, & beau la répéter
De nouvelles douceurs s'y font toujours goûter,
L'appas en est secret, & le pouvoir extrême ;
Et si pour qui la dit elle est toujours la même,
Bien qu'elle semble l'être, il est certain pourtant
Qu'elle n'est pas la même à celui qui l'entend.
Dites-la donc encor cette excuse charmante,
Qui soulage mes maux quand elle les augmente,
Et mêlant vos regrets à mes vives douleurs,
Presse mon désespoir de finir mes malheurs.

CASSANDRE.

Et vous pourriez souffrir qu'aux dépens de ma gloire
J'écoutasse un amour que je ne dois plus croire ?
Quand d'abord votre vûe a troublé mes esprits,
L'ame toute en désordre, & les sens interdits,
J'ai pû m'abandonner dans ma surprise extrême,
A ce que pense un cœur quand il perd ce qu'il aime,
Et que prêt de subir un redoutable sort,
Il regrette souvent ce qu'il a pleuré mort.
Mais enfin à présent qu'un peu mieux éclairée,
Ma raison sert de guide à mon ame égarée,

Et que mon cœur honteux de se voir abattu
Avec plus de vigueur rappelle sa vertu,
Loin de suivre l'erreur qui m'avoit abusée,
Si je dois m'excuser, c'est de m'être excusée;
Et d'avoir fait paroître avec quel désespoir
L'amour que j'eus pour vous s'immole à mon devoir.

D. ALVAR.

Ainsi, vous détrompant du bruit de mon naufrage;
Confessez qu'à mes feux j'ôte un grand avantage,
Et qu'il vaudroit bien mieux qu'ainsi qu'auparavant;
Vous m'estimassiez mort que de me voir vivant.

CASSANDRE.

Au moins pourrois-je encor me disposer sans honte
A pousser des soupirs pour une mort trop prompte;
Et, sans examiner si dans de tels malheurs
L'amour ou la pitié feroit couler mes pleurs,
Pour flatter mon ennui je trouverois des charmes
A me croire permis de répandre des larmes.
Mais, lorsque vous vivez, des sentimens si doux
Sont trop pour mon devoir, s'ils sont trop peu pour vous.
C'est à les étouffer qu'il faut que je m'applique;
Et comme votre vûe en est l'obstacle unique,
Je fuis un ennemi qu'en mon ennui secret
Je combats avec peine, & ne vaincs qu'à regret.

D. ALVAR.

Vous me quittez, Madame?

CASSANDRE.

Il y va de ma gloire.

D. ALVAR.

Et d'un amour si pur vous perdez la mémoire?

CASSANDRE.

J'y ferai mon pouvoir.

D. ALVAR.

Oyez donc jusqu'au bout,
A quel point . . .

CASSANDRE.

Non, c'est trop.

D. ALVAR.

Je vous suivrai par tout;
Et, si vous me quittez, il n'est respect ni crainte
Qui m'empêche chez vous d'aller porter ma plainte.

CASSANDRE.

Si je dois l'écouter, sachez auparavant
Ce que s'en doit promettre un espoir décevant.
Quand celui d'être à vous autorisa ma flamme,
Je ne vous cachai point les secrets de mon ame,
Et vos feux n'ayant rien qui blessât mon devoir,
Je vous aimai sans doute, & vous le pûtes voir.
Par un funeste bruit ma fortune est changée,
Ayant cru votre mort je me suis engagée,
Ce bruit m'a fait ailleurs disposer de ma foi;
Vous savez qui je suis & ce que je me doi,
Que l'honneur a ses loix que l'on ne peut enfraindre;
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

D. ALVAR.

Oui, je l'ose, Madame, & vous ne l'espérez.
Mais que puis-je vous dire, hélas, quand vous pleurez?

CASSANDRE.

Si mes yeux par des pleurs attentent sur ma gloire,
Ce sont des imposteurs que l'on ne doit point croire.

D. ALVAR.

Quoi donc, vos passions sont tellement à vous,
Qu'un moment peut changer la tendresse en courroux?
Qui pourroit le penser, qu'avec si peu de peine
Vous réduisiez l'amour aux effets de la haine;
Et qu'exposée aux coups de si rudes combats,
Vous puissiez soupirer, & ne soupirer pas?

Ah! Si jamais pour vous ma flamme eut quelques charmes,
Enseignez-moi comment vous vous servez des larmes,
De ces larmes toujours si prêtes d'obéir,
Qui prennent loi de vous, qui n'osent vous trahir,
Et que, par un pouvoir que je ne puis comprendre,
Je vous vois essuyer aussi-tôt que répandre.

CASSANDRE.

Quand de ce que je fus j'ose me souvenir,
Mon cœur, comme en tribut, s'apprête à m'en fournir;
Quand par ce que je suis il connoît qu'il s'abuse,
Mon cœur, ce même cœur soudain me les refuse;
Et par ces sentimens l'un à l'autre opposés,
Deux partis se formant dans mes sens divisés,
Sans permettre aucun calme à mon ame inquiéte,
La douleur les attire, & l'honneur les rejette,
Ne pouvant consentir qu'en un sort si nouveau
Le plus bas sentiment triomphe du plus beau.

D. ALVAR.

Enfin, c'est à regret qu'entre les bras d'un autre...

CASSANDRE.

Si l'aveu de mon mal peut adoucir le vôtre,
Oui, je souffre à vous perdre; & mon cœur alarmé
Ne se souvient que trop de vous avoir aimé;
En vain pour l'oublier il se fait violence.

D. ALVAR.

Donc je puis...

CASSANDRE.

N'en tirez aucune conséquence.

D. ALVAR.

Espérer que peut-être...

CASSANDRE.

Injuste & vain espoir!

D. ALVAR.

Mon amour...

CASSANDRE.

Ne pourra corrompre mon devoir!

Et plûtôt que...

FLORE *montrant Enrique qui paroît.*

Madame.

CASSANDRE.

O disgrace imprévûe!

Empêchez qu'on me suive, ou bien je suis perdue.

SCENE VII.

ENRIQUE, D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

ENRIQUE.

Ne vois-je pas ma sœur? Elle me fuit en vain.

Si...

D. ALVAR

coupant chemin à Enrique qu'il voit se préparer à suivre Cassandre.

Vous m'obligerez de changer de dessein,

Cette dame me touche.

ENRIQUE.

Et plus que vous peut-être

Moi-même elle me touche, & je la veux connoître.

D. ALVAR.

J'y pourrai mettre obstacle.

ENRIQUE *mettant l'épée à la main.*

Ah, Dieu! Me menacer!

Voici par où l'obstacle est facile à forcer.

D. ALVAR.

Vous reculez pourtant.

CASSANDRE

paroissant après que D. Alvar a fait reculer Enrique hors du théatre.

Hélas! Que dois-je faire?

Quel funeste combat d'un amant & d'un frere !

FLORE.

On les séparera, ne craignez rien pour eux.

CASSANDRE.

Ce quartier est désert, D. Alvar malheureux ;
Et la nuit qui survient...

FLORE.

Retirons-nous, Madame.

CASSANDRE.

Que de troubles divers s'élevent dans mon ame !
Encor si nous pouvions trouver quelque secours.

FLORE.

Nous ne les voyons plus, ils s'éloignent toujours.
Mais D. Lope...

SCENE VIII.

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

Ah, ma sœur, la funeste nouvelle !

CASSANDRE.

Qu'est-ce, mon frere ?

D. LOPE.

Alonse est un ami fidéle ;
Et cette trahison dont j'osois murmurer,
M'assuroit le seul bien que je puis espérer.
Mais jugez quel espoir me doit rester encore,
Quand Enrique me perd, quand il me déshonore ;
Et qu'auteur d'un affront que je croyois venger,
Malgré moi dans son crime il a sû m'engager.

Mais qui vous trouble ainsi ? Vous semblez tout émûe.

CASSANDRE.

Un bruit d'armes oüi dans la prochaine rue,
D'un effroi si subit vient de saisir mon cœur...

D. LOPE.

Je l'entens en effet ; éloignez-vous, ma sœur,
Je verrai ce que c'est.

SCENE IX.

D. LOPE, D. ALVAR, *trois* BRAVES *le poursuivant.*

1. BRAVE.

TA mort suivra la sienne.

D. ALVAR.

Que ne l'empêchiez-vous, comme je fais la mienne,
Lâches ?

D. LOPE.

Quoi, trois contre un ? Donnons ; je suis à vous,
Mon cavalier ; courage.

2. BRAVE.

O Dieu, les rudes coups !

3. BRAVE.

Ah ! D. Lope...

D. LOPE.

Mon nom dans la bouche d'un lâche !

3. BRAVE.

Sachez...

D. LOPE.

J'ai déja sû ce qu'il faut que je sache.

2. BRAVE.

Craignant quelque disgrace, évitons sa fureur.

D. ALVAR.

Vous fuyez, assassins ; ce secours vous fait peur ?

D. LOPE.

Laissons-les s'échapper ; quoiqu'indignes de vivre,
Ils ne méritent pas qu'on daigne les poursuivre.

D. ALVAR.

Cependant je dois tout à ce bras généreux ;
Sans vous, ma résistance étoit vaine contr'eux ;
Vous seul par un secours [illegible]

D. LOPE.

Épargnez-moi, de grace,
J'ai fait ce que vous-même eussiez fait en ma place.

D. ALVAR.

Au moins j'aurois montré que je sai mon devoir.
Mais enfin, où vous puis-je entretenir ce soir ?
Il faut que je vous quitte ; & ma disgrace est telle,
Qu'ayant tué d'abord l'auteur de la querelle,
Quoique sa mort soit juste après sa lâcheté,
Je serois criminel si j'étois arrêté.

D. LOPE.

Je ne laisserai pas mon secours inutile :
Ne craignez rien, chez moi je vous offre un asyle.
Allons ; & soyez sûr qu'au besoin contre tous
Je saurai vous défendre, ou perir avec vous.
Mais sans doute on vous cherche ?

D. ALVAR.

O malheur redoutable !

SCENE X.

D. LOPE, D. ALVAR, D. LOUIS,
Suite d'Archers.

D. LOUIS.

VOyez nos soins, D. Lope, à trouver un coupable.
Enrique, hélas !

D. LOPE.

Hé bien ?

D. LOUIS.

Vient d'être assassiné.

D. LOPE.

Enrique !

D. LOUIS.

Et l'assassin par ici détourné,
Tâchant de garantir sa tête par sa fuite,
Attire sur ses pas notre juste poursuite :
On l'a vû reculer les armes à la main.

D. LOPE.

Par votre diligence empêchez son dessein ;
Je vais pourvoir au reste.

SCENE XI.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

ET vous devant la vie,
Ce n'étoit pas assez ...

D. LOPE.

Brisons là, je vous prie.
Savez-vous qui je suis ?

D. ALVAR.

C'étoit pour le savoir
Que je vous demandois à vous parler ce soir.

D. LOPE.

Savez-vous contre qui je viens de vous défendre ?

D. ALVAR.

Non.

D. LOPE.

Savez-vous quel sang vous avez sû répandre ?

D. ALVAR.

Aussi peu ; seulement vous répondrai-je bien
Que mon cœur sur ce point ne se reproche rien.
Mais ne me cachez plus un secret qui m'importe.

D. LOPE.

D. Lope de Guzman est le nom que je porte.

D. ALVAR.

Je connois ce grand nom ; & le malheur m'est doux
Par qui je tiens le jour d'un homme tel que vous.

D. LOPE.

Gardez bien-tôt de prendre un sentiment contraire.

D. ALVAR.

Pourquoi ?

D. LOPE.

Si je vous dis que le mort est mon frere ?

D. ALVAR.

Votre frere ?

D. LOPE.

Oui, mon frere ; & vous pouvez juger
Si je puis vous défendre, ayant à le venger.

D. ALVAR.

Mais vous m'avez promis ....

D. LOPE.

La promesse est frivole ;
Jamais contre soi-même on ne donne parole.

D. ALVAR.

Que prétendez-vous donc ?

D. LOPE.

Montrer par votre mort
Que le devoir du sang est toujours le plus fort.

D. ALVAR.

Hé bien, me voici prêt à vous rendre une vie...

D. LOPE.

Non, je sai mieux à quoi la gloire me convie.
J'aurois tort contre vous d'oser avec éclat,
Quand je voi qu'on vous cherche, entreprendre un combat.
De peur qu'on vous arrête, allez en diligence
Mettre dans ce péril vos jours en assurance.
J'ai soin de votre vie, & l'ose conserver ;
Mais sachez qu'en effet c'est me la réserver,
Et qu'il n'est point de lieu, quoi que vous puissiez faire,
Où sur vous mon devoir n'aille venger un frere.

D. ALVAR.

Croyez-vous que son sang qu'a répandu ma main,
Soit l'effet criminel d'un injuste dessein ?

D. LOPE.

Par soi-même un grand cœur juge toujours d'un autre ;
Mais c'est le sang d'un frere, & je lui dois le vôtre.

D. ALVAR.

Me soupçonneriez-vous le courage assez bas
Pour n'oser en tous lieux affronter le trépas ?

D. LOPE.

Je vous ai vû combattre, & j'avouerai sans feindre,
Que je ne puis avoir d'ennemi plus à craindre.

D. ALVAR.

Donc, sans plus balancer, c'est ici que je doi
Me montrer tel pour vous que vous êtes pour moi.

D. LOPE.

Que pensez-vous résoudre, & quelle est votre envie?

D. ALVAR.

De fuir un ennemi qui m'a sauvé la vie,
Et faire voir qu'au moins, si le ciel l'eût permis,
Je pouvois mériter que nous fussions amis.

D. LOPE.

C'est ce qui ne se peut, après la mort d'un frere.

D. ALVAR.

Aussi l'éloignement est pour moi nécessaire.

D. LOPE.

Quoi, vous pourriez me fuir?

D. ALVAR.

Je fuis avec éclat;
Quand j'évite en fuyant le péril d'être ingrat.

D. LOPE.

Vous me verrez pousser ma vengeance à l'extrême:
Je vous suivrai par tout.

D. ALVAR.

Je vous fuirai de même.

D. LOPE.

Je saurai vous chercher.

D. ALVAR.

Et moi, vous éviter.

D. LOPE.

Quoi, je ne tâche ici que de vous irriter,
Et je ne puis enfin forcer votre colere
D'accepter un combat qui me doit satisfaire?

D. ALVAR.

C'est que, songeant à fuir, si vous me poursuivez;
Je fais ce que je dois, vous, ce que vous devez.

D. LOPE.

Contentez ce devoir qui presse ma vengeance.

D. ALVAR.

Il vous porte à combattre, & le mien m'en dispense.

D. LOPE.

Vous m'avez offensé, je dois vous en punir.

D. ALVAR.

Vous m'avez obligé, je dois m'en souvenir.

D. LOPE.

Nous nous verrons pourtant.

D. ALVAR.

Jamais.

D. LOPE.

Et ma poursuite ?

D. ALVAR.

Ne m'en mettrai-je pas à couvert par la fuite ?

D. LOPE.

Peut-être ; mais enfin, si nous nous rencontrons,
Comment ne pas combattre ?

D. ALVAR.

Hé bien, nous combattrons.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALONSE, D. LOPE.

ALONSE.

Je l'avois bien prévû que tant de violence
Pourroit enfin du ciel lasser la patience,
Et qu'à suivre toujours son seul emportement,
Enrique par ses mains creusoit son monument ;
Toutefois il respire, & son reste de vie
Rend de quelque douceur sa disgrace suivie,

Puisqu'il nous laisse lieu d'espérer qu'au besoin
Lui-même contre lui servira de témoin.

D. LOPE.

Ah! Sans me déguiser ce qu'on ne peut me taire,
Dites qu'on doit rougir d'avouer un tel frere,
Et que sa lâcheté, dans ce dernier combat,
N'a fait aux yeux de tous qu'un trop honteux éclat.

ALONSE.

Il est vrai qu'on le blâme, & qu'un noble courage
Du nombre contre un seul dédaigne l'avantage;
Cependant chacun sait, pour ménager ses jours,
Qu'il a pû s'abaisser à souffrir du secours.
C'est au milieu de trois qui lui prêtoient main forte,
Que ce jeune inconnu l'a blessé de la sorte;
Il est tombé mourant, & de sa fausse mort
Tout le peuple amassé me faisoit le rapport,
Quand lui voyant encor quelque signe de vie,
A ne le point quitter l'amitié me convie:
On arrête son sang; & revenant à soi,
Comme il étoit tout proche, on le porte chez moi,
Où vous-même avez vû dans l'ennui qui m'accable,
Que de tout son malheur il se tient seul coupable.

D. LOPE.

Hélas! Et plût au ciel qu'en déplorant le sien,
Je n'eusse pas sujet de l'accuser du mien!
Après la triste loi que la fille m'impose,
La promesse du pere est pour moi peu de chose;
Et je n'ai plus sans doute à songer qu'à mourir,
Puisque votre amitié n'a pû me secourir.

ALONSE.

J'avois crû jusqu'ici qu'il étoit impossible
Qu'avec tant de vertu l'amour fût compatible;
Et, vous sachant aimé, j'appréhendois fort peu
Que Jacinte nous pût refuser son aveu.
Mais s'il faut que ma crainte avec vous s'éclaircisse,
D. Sanche m'est suspect lui-même d'artifice;

Je l'ai revû tantôt, & connu malgré lui
Que l'accord accepté redouble son ennui.
Lui parlant de vous voir, il n'a pû si bien faire
Qu'un mouvement d'aigreur n'ait trahi sa colere;
Elle a paru couverte, & m'a trop fait juger
Que rien n'éteint en lui l'ardeur de se venger.

D. LOPE.

Qu'il se venge; aussi-bien, quoi que j'ose entreprendre,
Après ce que je sai je n'ai rien à prétendre:
Pour paroître innocent mon effort seroit vain;
Si c'est le même sang, qu'importe quelle main?
C'est le malheur du sang dont je suis responsable,
Qui me rendra toujours également coupable,
Puisqu'ayant à combattre un destin rigoureux,
C'est être criminel que d'être malheureux.

ALONSE.

La vertu de la fille, à nos desseins contraire,
Semble avoir commencé la vengeance du pere;
Et ce trouble confus qu'il m'a fait remarquer,
Me fait craindre pour vous à l'oser expliquer.
Mais le meilleur remède en ce malheur extrême,
C'est de porter Enrique à s'accuser lui-même,
A demander D. Sanche, & ne lui point cacher
Ce que je sai déja qu'il s'ose reprocher.
Pour peu qu'on soit sensible, il n'est rien qu'on refuse
Au triste repentir d'un mourant qui s'accuse;
Et, quoi qu'ait résolu ce vieillard outragé,
Par le malheur d'Enrique il se tiendra vengé:
Il croira que le ciel à ses vœux favorable,
Aura pris soin pour lui de punir un coupable;
Et j'ose m'assurer du succès de vos feux,
Quand cet hymen pour lui n'aura rien de honteux.

D. LOPE.

Qu'Enrique obtînt sur lui cette haute victoire!

ALONSE.

Il l'obtiendra sans doute, & j'ai lieu de le croire,

Puisqu'au nom de Fernand par hazard prononcé,
Si Cassandre se plaint de son hymen forcé,
M'a-t-il dit d'une voix & languide & mourante,
Je ne l'oblige à rien, qu'elle vive contente.

D. LOPE.

Ah! Si son repentir s'étendoit jusqu'à moi!

ALONSE.

Vous en verrez l'effet tel que je le prévoi.
Adieu. Pour vous servir je vais mettre en usage
Tout ce qui peut abattre un orgueilleux courage.

D. LOPE.

Cependant, dans l'espoir de quelque mot d'avis,
Je vais rêver une heure autour de ce logis.
Si je suis apperçû, Blanche pourra paroître.

ALONSE.

Et si quelqu'autre aussi vous alloit reconnoître,
Et que, la force en main, le vieillard averti,
Malgré tout notre accord, vous fît mauvais parti?

D. LOPE.

Vous parlez d'un péril que mon amour méprise.

ALONSE.

Ce n'est pas sans sujet que j'en craints la surprise.
Voyez, la lune brille avec tant de clarté,
Que la nuit n'eut jamais si peu d'obscurité.
Ne vous exposez point, si vous m'en voulez croire.

D. LOPE.

J'aurai soin de ma vie, ayez soin de ma gloire;
Et, puisqu'un fier destin s'oppose à mon bonheur,
Par l'aveu du coupable assurez mon bonheur.

[*seul.*]

Enfin, fortune, enfin, quoi que ta rage ordonne,
Mon coeur à ton caprice aujourd'hui s'abandonne;
Et de son désespoir il tire au moins ce bien,
Qu'il se trouve en état de ne craindre plus rien.

Mais si dans sa clarté la lune m'est fidelle,
Je voi cet inconnu contre qui je querelle;
C'est lui-même : parlons, puisqu'il s'ose approcher.

SCENE II.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.
Me reconnoissez-vous?

D. ALVAR.
Je vous allois chercher;
Et quelque rigoureux que mon destin se montre,
Je lui suis obligé d'une telle rencontre.

D. LOPE.
Quoi, croyez-vous ainsi pouvoir impunément
Braver & ma colere & mon ressentiment?
Il ne vous souvient plus que l'honneur vous convie
De fuir un ennemi dont vous tenez la vie?

D. ALVAR.
Cette obligation est dans mon souvenir,
J'en ai donné parole, & saurai la tenir.

D. LOPE.
Me chercher n'en est pas une preuve trop forte.

D. ALVAR.
C'est pour mieux l'observer que j'agis de la sorte.

D. LOPE.
Mais vous n'ignorez pas qu'un devoir assez fort
M'oblige sans réserve à vouloir votre mort?

D. ALVAR.
Je connois ce devoir; mais qu'ai-je lieu d'en craindre
Quand je viens le surprendre, & non pas le contraindre;
Et qu'à votre courroux j'épargne en ce projet
La honte d'éclater contre un indigne objet?

D. LOPE,

D. LOPE.

Ce discours est obscur.

D. ALVAR.

Pour vous le faire entendre;
Oyez par un billet ce que je viens d'apprendre.
Un injuste ennemi, par un noir attentat,
Envieux de ma gloire en a terni l'éclat:
L'outrage par le sang ne s'efface qu'à peine;
On m'en donne l'avis, voilà ce qui m'améne.

D. LOPE.

Et que pensez-vous faire?

D. ALVAR.

En pouvez-vous douter?
Et dans de tels malheurs a-t-on à consulter!
Je ne balance point, quelle que soit l'offense,
Tout mon sang indigné m'en demande vengeance;
Mais ce bien, le plus grand qu'on puisse concevoir,
D. Lope, c'est à vous que je le veux devoir.
Quoique mon ennemi, j'ai peu de peine à croire
Que l'appui de mes jours le sera de ma gloire:
Et le moyen aussi de juger d'un grand cœur
Qu'il fît tout pour ma vie, & rien pour mon honneur?
J'ose donc vous revoir, sans qu'un respect frivole
Me fasse appréhender de manquer de parole,
Puisque loin de braver votre juste courroux,
J'en recule l'effet moins pour moi que pour vous.
J'ai promis de vous fuir, mais je veux que ma fuite
D'un si grand ennemi mérite la poursuite:
Et n'auriez-vous pas lieu, si je fuyois ainsi,
De dédaigner un sang par un autre noirci?
On m'a fait un affront, j'ai tué votre frere;
La vengeance à tous deux aujourd'hui nous est chere;
Mais, quoi qu'en ce rencontre elle ait pour vous d'appas,
Si vous la différez, vous ne la perdez pas.
Devenons donc amis, tant que le sang d'un lâche
De ma gloire obscurcie ait effacé la tache,

Et que par son trépas mon honneur affermi,
Je puisse mériter d'être votre ennemi.
Je dois avoir pour vous une trop pure estime,
Pour vouloir abuser d'un cœur si magnanime;
Ma vengeance est la vôtre, & je n'en suis jaloux
Que pour rendre mon sang moins indigne de vous.

D. LOPE.

Je ne sai que répondre; & c'est par mon silence
Que vous laissant juger de tout ce que je pense,
Je crois mieux expliquer dans mon sort rigoureux
Ce que peut la vertu sur un cœur généreux;
Mais où cette vertu me va-t-elle réduire?
Vous savez m'obliger quand je cherche à vous nuire;
Et pressé d'un devoir que je n'ose trahir,
Je vois que vous m'ôtez le droit de vous haïr.
Ce devoir toutefois que presse la nature,
Se trahiroit soi-même à souffrir votre injure,
Il y prend intérêt; & dans votre ennemi,
Par un dessein bizarre, il vous donne un ami:
Je le suis; j'en fais gloire; & d'un aveugle zèle,
En tous lieux, contre tous, je prens votre querelle.
A venger votre affront servez-vous de mon bras,
Un ami tel que moi ne vous manquera pas;
Mais cet affront vengé, mon cœur, quoiqu'avec peine,
Dépouille l'amitié pour reprendre la haine;
Et l'intérêt d'un frere est un respect trop fort
Pour n'oser voir en vous que l'auteur de sa mort.

D. ALVAR.

Au moins dans cet instant que l'amitié reçue
Tient pour moi dans ce cœur la haine suspendue,
Souffrez qu'impatient de m'acquitter vers vous,
D'un ami si parfait j'embrasse les genoux.
Rendrois-je un moindre hommage à qui je dois la vie?
Mais on veut vous parler, ou bien l'on vous épie.

SCENE VII.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

AH ! Blanche.

BLANCHE.

Qu'à propos je vous ai reconnu !
L'on m'envoyoit chez vous.

D. LOPE.

Quoi ? Qu'est-il survenu ?

BLANCHE.

Venez, on vous attend.

D. LOPE.

Moi, Blanche ?

BLANCHE.

Oui ; ma maîtresse
Veut résoudre avec vous une affaire qui presse.

D. LOPE.

Que je crains . . .

BLANCHE.

Craignez tout d'un courroux déguisé.

D. LOPE.

Sans doute le vieillard n'est point désabusé ?
C'est ce qu'on veut m'apprendre.

BLANCHE.

Il est vrai qu'il s'emporte.

D. LOPE.

C'est assez, je te suis ; va m'attendre à la porte.

SCENE IV.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.
Voyez que l'amitié se croit beaucoup permis.
D. ALVAR.
Souffre-t-on la contrainte entre les vrais amis?
Vous m'avez obligé; mais quel est ce message?
D'autre que d'une fille il m'auroit fait ombrage.
Vous êtes tout rêveur.
D. LOPE.
Peut-être en ai-je lieu;
Mais enfin il est temps que je vous dise adieu.
D. ALVAR.
Quoi, sans me découvrir ce qui vous inquiéte?
D. Lope, c'est donc là cette amitié parfaite?
Je me découvre à vous, vous vous cachez de moi!
D. LOPE.
Avec peu de raison vous soupçonnez ma foi;
Et, s'il faut éclaircir le sujet de ma peine,
J'ai reçû rendez-vous, & c'est ce qui me gêne.
D. ALVAR.
La faveur vous déplaît?
D. LOPE.
J'aime & je suis aimé;
Mais un pere fâcheux tient mon cœur alarmé;
Et, contre mon espoir, cette faveur offerte
Est moins faveur pour moi que l'arrêt de ma perte.
Il me hait, & la fille attendant son aveu,
D'une vertu si fiere accompagne son feu,
Que je n'en dois prévoir qu'une atteinte mortelle;
Puisqu'elle se dispense à m'appeller chez elle.

Ainsi, de ce vieillard redoutant le courroux,
J'accepte avec chagrin un pareil rendez-vous;
Non, parce qu'au malheur dont ma flamme est suivie,
Si j'y suis découvert, il y va de ma vie,
Mais parce que surpris dans un tel entretien,
Tout mon sang exposé n'assure pas le sien.
Mais je vous quitte enfin, c'est trop la faire attendre.

D. ALVAR.

Je vous escorterai.

D. LOPE.

Vous?

D. ALVAR.

Quoi, vous en défendre!
Craignez-vous que ce bras ne vous manque au besoin?

D. LOPE.

Un amour si secret fuit un nouveau témoin;
Et je dois ce respect à l'objet de ma flamme,
De...

D. ALVAR.

Vous abandonner, c'est me couvrir de blâme;
Et mon cœur est pour vous injuste au dernier point,
S'il vous souffre un péril qu'il ne partage point.
Non, non, je vous suivrai.

D. LOPE.

Vous ne prenez pas garde
A ce qu'en ce projet votre amitié hazarde;
Et que dans ma disgrace oser vous engager,
C'est vous mettre en état de ne vous point venger.
Que devient cette ardeur d'effacer votre injure?

D. ALVAR.

Sur l'occasion seule un grand cœur se mesure.
Allons, nous perdons temps.

D. LOPE.

Mais...

D. ALVAR.

C'eſt trop conteſter.
Sachant ce que je ſai, je ne puis vous quitter.
Sur-tout, je ſuis diſcret.

D. LOPE.

Je n'ai plus rien à dire;
Mais je vous devrai tout, & mon cœur en ſoupire,
Puiſqu'après cet accord que l'honneur rend permis,
Ce même honneur nous force à ceſſer d'être amis.

D. ALVAR.

Ne ſongeons maintenant qu'à ce qui vous importe.

D. LOPE.

Nous n'irons pas bien loin; voyez d'ici la porte,
J'y dois être attendu.

SCENE V.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Blanche.

BLANCHE.

Entrez, & ſans bruit,
De peur que.... Mais que vois-je?

D. LOPE.

Un ami qui me ſuit;
Ne crains rien, ſa vertu dans mon ſort l'intéreſſe.

BLANCHE.

Vous me perdez, Monſieur? Que dira ma maîtreſſe?

D. LOPE.

Va, je t'excuſerai, n'en ſois point en ſouci.
Ami, j'en uſe mal de vous laiſſer ici
Seul, de nuit, ſans clarté; mais....

D. ALVAR.

Cette excuse est vaine.
Un desir curieux n'est pas ce qui m'améne.
Je vous attens, allez, & ne m'oubliez pas
Si vous avez besoin du secours de mon bras.

BLANCHE *à D. Lope.*

La chambre où je vous méne ayant double sortie,
Contre toute surprise assure la partie;
D'ailleurs, l'appartement est assez reculé.

SCENE VI.

D. ALVAR *seul.*

De quel sort plus étrange a-t-on jamais parlé?
Quand un pere offensé, dont j'ignore l'outrage,
Au soutien de sa gloire appelle mon courage,
Pour ne me pas montrer généreux à demi,
Il faut que je m'engage avec mon ennemi;
Et dans cet ennemi que mon malheur me laisse,
Je trouve à respecter le sang d'une maîtresse.
O haine, amour, vengeance! ô doux & puissans nœuds,
Qui déchirez mon ame, & confondez mes vœux,
Finissez un combat qui me rend trop à plaindre,
Ou cachez-moi les maux que vous me faites craindre!
Mais j'ois marcher quelqu'un; ne sachant où je suis,
Songer à la défense est tout ce que je puis:
Ne nous découvrons point si l'on ne nous découvre.
Mais, dieux! N'entens-je pas une porte qui s'ouvre?
La lumiere paroît; enfin, tout est perdu:
Que ferai-je?

SCENE VII.

D. SANCHE, D. ALVAR.

D. SANCHE.

Un bruit sourd vers la porte entendu,
Dans l'attente d'un fils à mes souhaits si chere...
Mais ne le vois-je pas? Ah, mon fils!

D. ALVAR.

Ah, mon pere!

D. SANCHE.

Je puis donc te revoir?

D. ALVAR.

C'est donc vous que je voi?

D. SANCHE.

Ah, qu'avecque raison tu doutes si c'est moi!
Dans l'affront que je pleure, & qui me désespere,
Tu peux, tu peux, mon fils, méconnoître ton pere.
La rougeur de mon front t'empêche d'y trouver
Ces traits que la nature y sut jadis graver;
Tu les cherches en vain: mais, sûr de ma vengeance,
Si je dois aujourd'hui t'expliquer mon offense,
J'ai l'avantage au moins qu'en ton ressentiment
Tu n'auras de ma honte à rougir qu'un moment.

D. ALVAR.

Ce moment est trop long; hâtez-vous de m'apprendre
Quel sang, pour l'effacer, il faut aller répandre.

D. SANCHE.

Te dirai-je, mon fils, que l'affront est si bas,
Qu'il seroit trop vengé s'il l'étoit par ton bras?
Pour un lâche ennemi, capable de surprise,
La générosité n'est pas même permise.

Ne

Ne t'inquiéte point de mon honneur perdu ;
S'il lui faut une vie, on m'en a répondu.
Il périra, le traître.

D. ALVAR.

Ah ! Que voulez-vous faire ?

D. SANCHE.

Te remettre en état de m'avouer pour pere.

D. ALVAR.

Me réserveriez-vous à cette lâcheté,
De souffrir ...

D. SANCHE.

Il aura ce qu'il a mérité.
Où l'offense est indigne, & basse, & lâche, & noire,
Tout ce qui la répare est toujours plein de gloire ;
Fer, poison, tout est beau quand il n'est point douteux ;
Et, pourvû qu'on se venge, il n'est rien de honteux.

D. ALVAR.

Expliquez-vous enfin, & sachons cette offense.

D. SANCHE.

Elle est... Ah ! Tout mon sang en frémit quand j'y pense.
Il se trouble, il s'indigne au nom de l'offenseur ;
Si tu le veux sçavoir, apprens-le de ta sœur.

D. ALVAR.

Où courez-vous, mon pere ?

D. SANCHE.

Il faut que je l'appelle.

D. ALVAR.

Pensez-vous...

D. SANCHE.

Oui, mon fils, tu sauras mieux tout d'elle.

D. ALVAR.

Peut-être...

D. SANCHE.

Je l'amene ici dans un moment.

D. ALVAR *seul.*

Puis-je encor me connoître en cet événement ?

D. Lope aime ma sœur, & moi-même, à ma honte,
J'assure un rendez-vous au feu qui le surmonte.
Ah, suivons... Mais, hélas! ne précipitons rien.
S'il offense mon sang, j'ai répandu le sien;
Et lorsqu'avecque lui ma parole m'engage,
Consentir à sa perte est manquer de courage:
Et puis, si ce point seul nous rendoit ennemis,
Que lui puis-je imputer que je n'ai point commis?
Il brûle pour Jacinte, & j'adore Cassandre.
Mais qu'il tarde à venir! L'auroit-on pû surprendre?
Si j'ai bien entendu; d'un & d'autre côté
Un passage au besoin le met en sûreté:
Puisqu'il peut s'échapper, quel obstacle l'arrête?

SCENE VIII.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Ami, notre vieillard m'oblige à la retraite.
Sortons, & vous saurez...

D. ALVAR.

Ami, je le connoi;
Je viens de lui parler, ne craignez rien pour moi.

D. LOPE.

Vous?

D. ALVAR.

M'en voyant surpris, j'ai feint sur quelque affaire
Qu'une lettre de lui m'étoit fort nécessaire.
Il est allé l'écrire; & dans cet embarras,
Je me rendrois suspect à ne l'attendre pas.

D. LOPE.

Mais...

BLANCHE.

Je l'entens déja. Le rendez-vous funeste !
Sortez vite.

D. ALVAR.

Demain je vous dirai le reste.

SCENE IX.

D. SANCHE, D. ALVAR, JACINTE.

JACINTE.

Quoi ; sans savoir pourquoi, je dois tant me hâter ?

D. SANCHE.

En croiras-tu tes yeux ? Tu les peux consulter.
Reconnois-tu ce fils que le ciel me renvoie ?

JACINTE.

Juste ciel ! Se peut-il qu'enfin je le revoie ?
Ah ! Mon frere, est-ce vous ?

D. ALVAR.

Mon déplaisir, ma sœur,
Me laisse de ce nom mal goûter la douceur.
Quand un pere offensé.

SCENE X.

D. SANCHE, D. ALVAR, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

Di-lui, di-lui, ma fille,
Cet affront si honteux à toute ma famille ;

Et si dans mes ennuis tu veux me soulager,
Nomme-lui l'ennemi dont je dois me venger.
Quand l'outrage est mortel, qu'il va jusqu'à l'extrême,
C'est s'en faire un nouveau que l'expliquer soi-même;
Par ces tristes soupirs l'un par l'autre pressés,
Epargne cette honte à qui rougit assez.
Tu te tais; oui, ma fille, à conter mon injure
Ton sang pourroit du mien contracter la souillure,
Il est encor sans tache; & ton pere affronté
N'en corrompt pas si-tôt toute la pureté.
Défens-toi, j'y consens, d'un récit qui l'outrage,
Si ton refus me gêne, il montre ton courage.
Tu ne peux t'abaisser à parler d'un affront
Dont par moi l'infamie éclate sur ton front;
Mais, s'il faut que moi-même enfin je le déclare,
Mon fils, souffre un moment que mon cœur s'y prépare.

BLANCHE.

Son fils, Madame?

JACINTE.

Oui, Blanche.

BLANCHE.

O dieux! Que ferons-nous?
Il escortoit D. Lope à son rendez-vous.

JACINTE.

Que dis-tu? C'étoit lui qui lui servoit d'escorte?

BLANCHE.

Lui-même.

D. ALVAR.

Enfin, je céde au soupçon qui m'emporte;
Parlez, où je croirai...

D. SANCHE.

Croi tout ce que tu peux,
L'affront dont je rougis est encor plus honteux.
Connois-tu les Guzmans?

D. ALVAR.

Oui, ce nom est illustre.

D. SANCHE.

L'un d'eux par mon offense en a terni le lustre ;
D. Lope ... Enfin c'est fait ; j'ai nommé l'offenseur.

D. ALVAR.

Quoi ? D. Lope ...

D. SANCHE.

Ah ! Mon fils, daigne épargner ta sœur ;
Voi comme trop sensible à l'outrage d'un pere,
Le nom d'un ennemi l'enflamme de colere :
Voi de quels mouvemens son cœur est combattu,
Et, plaignant ma disgrace, admire sa vertu.

D. ALVAR.

J'en suis surpris sans doute encor plus que vous n'êtes.
D. Lope ...

D. SANCHE.

Voi son trouble au nom que tu répetes,
Et juge à ces effets de haine & de courroux,
Si j'ai dû consentir d'en faire son époux :
On me l'a fait promettre ; & j'ai feint ...

JACINTE.

Ah, mon pere !

D. SANCHE.

Non, quand ce seul moyen me pourroit satisfaire,
Ne crois pas, quelque éclat que mon malheur ait eu,
Que j'abuse jamais de ton trop de vertu.
Je sai que tu le hais ; je sai que la vengeance
T'ayant mis dans le cœur toute sa violence,
Tu souffrirois bien plus à lui donner la main,
Qu'à lui plonger toi-même un poignard dans le sein.
A ces grands mouvemens abandonne ton ame ;
Donne-toi toute entiere à l'ardeur qui t'enflamme ;
Et s'il faut ...

D. ALVAR.

Cet avis ne nous rend pas l'honneur,
Mon pere, & vous gênez la vertu de ma sœur.

D. SANCHE.

Ah ! Si tu connoissois quel noble sacrifice....

D. ALVAR.

Elle fait de nous deux qui lui rend mieux justice.

JACINTE.

L'apparence, mon frere, est trop à soupçonner...

D. ALVAR.

Il n'est pas temps, ma sœur, de rien examiner.

D. SANCHE.

Oui, c'est trop en effet lui dérober la joie
Que lui permet le ciel au bonheur qu'il m'envoie.
Étouffe ce chagrin où ton cœur s'est plongé ;
Encore un peu, ma fille, & ton pere est vengé.

JACINTE.

Vous, mon pere ? Et de qui ?

D. SANCHE.

De cet ennemi même
Dont pour toi le nom seul est un supplice extrême.
Crois-le déja sans vie ; & par un doux transport
Tâche de t'avancer le plaisir de sa mort.
Peins-le-toi tout sanglant, blessure sur blessure,
Par son dernier soupir expiant notre injure,
Repais de cette image...

D. ALVAR.

Elle a beaucoup d'appas ;
Mais il périt en vain s'il ne vous venge pas.

D. SANCHE.

S'il ne me venge pas ? Apprens, apprens l'offense,
Et sache que lui-même a réglé ma vengeance ;
Si je ne la veux perdre, il le faut imiter.
Par des gens apostés il m'a fait affronter ;
Et lorsque pour ma gloire il doit cesser de vivre,
Son exemple est pour moi le seul exemple à suivre.
J'ai préparé le piége, & c'est dans cette nuit
Que des braves....

D. ALVAR.

O ciel, où me vois-je réduit ?
Et je m'arrête encor ? C'est trop.

D. SANCHE.

Que vas-tu faire ?

D. ALVAR.

Défendre un ennemi pour mieux venger mon père.

D. SANCHE.

Quoi, tu peux condamner . . .

D. ALVAR.

Vous m'arrêtez en vain ;
Son sang est mal versé, si ce n'est par ma main.

SCENE XI.

D. SANCHE, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

O L'indigne scrupule où son cœur s'abandonne !

JACINTE.

Hélas !

D. SANCHE.

Ainsi que moi sa foiblesse t'étonne ;
Mais, quoi qu'il ose enfin, cesse d'en soupirer ;
La partie est bien faite, & tu peux espérer.

JACINTE.

Dans un pareil malheur que veut-on que j'espere ?

D. SANCHE.

Que peut-être déja l'on a vengé ton pere.
Vien, sui-moi. Quelques maux que je puisse prévoir,
Mon plus grand déplaisir s'affoiblit à te voir.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CASSANDRE.

D. LOPE.

C'Étoit pour m'en donner la funeſte nouvelle,
Que Iacinte hier au ſoir m'oſa mander chez elle.
Il n'en faut point douter, ſon trouble à mon abord,
Ce diſcours préparé des caprices du ſort,
Ces ſermens exigés d'obéir ſans murmure,
Etoient de ma diſgrace une marque trop ſûre;
Et quoique du vieillard preſque auſſi-tôt ſurpris,
J'euſſe dû la quitter ſans avoir rien appris,
Au déſordre confus qu'elle me fit paroitre
Devinant aiſément ce qui le faiſoit naître,
J'euſſe pû me ſouſtraire à ce noir attentat,
Si pour prévenir l'orage on en fuyoit l'éclat;
Mais de tant d'aſſaſſins la troupe découverte,
Prêt de rentrer chez moi, marquoit déja ma perte;
Et je ne combattois, aſſuré de périr,
Que pour venger ma mort avant que de mourir.
Quand une voix de loin, à ce bruit de nos armes,
Me rempliſſant d'eſpoir, & nos traîtres d'alarmes,
Prens courage, D. Lope; à moi, lâches, à moi;
Nous dit-on; & ces mots redoublent leur effroi;
Me voyant ſecondé, la victoire en balance:
Ces braves attaquans demeurent ſans défenſe,
Et leur fuite auſſi-tôt, dans ce manque de cœur,
Me laiſſe rendre grace à mon libérateur.

CASSANDRE.

Certes, je tremble encore à vous oüir redire
Avec quelle fureur contre vous l'on conspire.
Croyant vous avancer, Alonse vous a nui,
Et sa feinte à vos feux prête un mauvais appui.

D. LOPE.

C'est ainsi que le sort, par un dernier outrage,
Dans un calme apparent me fait faire naufrage,
Et trompant d'un ami le zéle officieux,
N'éleve mon espoir que pour l'abattre mieux.

CASSANDRE.

C'est le dernier des biens dont sa rigueur nous prive.

D. LOPE.

Vous en jugez, ma sœur, par ce qui vous arrive;
Et d'un fâcheux hymen qui faisoit votre mort,
Enrique avec Fernand ayant rompu l'accord,
D'un si prompt changement le revers favorable
Vous en fait pour ma flamme espérer un semblable:
Mais qu'en vain jusques-là je voudrois me flatter!
D. Sanche veut ma mort, je ne puis l'éviter;
Et, quoi qu'on fasse enfin, je n'ai point à prétendre
Qu'après l'avoir jurée il m'accepte pour gendre.

CASSANDRE.

Mais il vous croit coupable.

D. LOPE.

Il le croira toujours.

CASSANDRE.

La vérité connue est un puissant secours;
Vous n'êtes criminel que pour la vouloir taire.

D. LOPE.

Chercher mon innocence en accusant un frere,
Un frere, dont l'état trop digne de pitié
Me feroit soupçonner d'un secours mendié!
D'un si lâche dessein je me sens incapable;
Et puisque son aveu ne le rend point coupable,

Qu'a s'accuser soi-même il n'a pû consentir,
Je ne publierai point ce qu'il peut démentir.

CASSANDRE.

Espérez tout d'Alonse, il l'observe sans cesse;
Et dans la juste ardeur qui pour vous l'intéresse,
Sans doute il tentera cent moyens superflus,
Ou trouvera celui de vaincre ses refus,
S'il a pû l'obliger touchant mon hyménée,
A reprendre pour moi la parole donnée....

D. LOPE.

Ah, le foible motif pour prétendre à mon tour,
Qu'avec même succès il serve mon amour!
Que dans vos intérêts Enrique ait pû le croire,
Cet effort ne va point jusqu'à trahir sa gloire;
Dégageant une sœur, il oblige un ami:
Mais s'avouer coupable à son propre ennemi,
S'exposer à rougir du plus honteux reproche
Que...

CASSANDRE.

Vous ne voyez pas Jacinte qui s'approche?

SCENE II.

D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

D. LOPE.

APrès le dur revers qui détruit mon espoir,
Pouvois-je encor prétendre au bonheur de vous voir,
Madame? Vos bontés, par un effort insigne,
Semblent croître pour moi plus on m'en croit indigne;
Et j'aimerai le sort le plus injurieux,
Puisqu'il peut m'acquérir un bien si précieux.

JACINTE.

Je hazarde beaucoup, mais je n'ai pû moins faire

Pour me justifier du procédé d'un pere,
Qui se consultant seul, séduit par son erreur,
N'écoute contre vous qu'une aveugle fureur ;
Mais le ciel qui toujours veille pour l'innocence,
Pour la faire avouer prit hier votre défense,
Et montre sa justice à qui sait par quel bras
Il sut vous garantir d'un attentat si bas.

D. LOPE.

Je sai qu'aucun jamais ne lui fut redevable
D'un secours ni plus prompt ni plus considérable ;
Mais si j'en tiens le jour qu'on me vouloit ravir,
J'ignore de quel bras il daigna se servir.
Ce vaillant inconnu, quelque effort que je fisse,
Me refusa son nom après ce grand service ;
Et ce n'est qu'aujourd'hui que je le dois savoir.

JACINTE.

Pouvez-vous l'ignorer si vous le pûtes voir ?
La nuit n'étoit pas sombre.

D. LOPE.

Elle étoit assez claire
Pour voir ce même ami qui trompa votre pere,
Qui m'escortant chez vous n'en sortit qu'après moi ;
Mais son visage seul est ce que j'en connoi.

JACINTE.

Hé bien, quel qu'il puisse être, obtiendrai-je une grace ?

D. LOPE.

Madame...

JACINTE.

A l'expliquer mon esprit s'embarrasse ;
Mais c'est ce qui m'améne, & ce fut hier au soir
Ce qui me fit encor souhaiter de vous voir.

D. LOPE.

Parlez ; & puisqu'enfin il s'agit de vous plaire,
Fallût-il me soumettre à la fureur d'un pere,
Et perdre...

JACINTE.

Ah ! Jugez mieux d'un cœur qui tout à vous
Déteste les effets d'un injuste courroux.
Vous voir reconnoissant est toute mon envie.
Un inconnu pour vous a prodigué sa vie,
Et ce qu'à votre amour je demande aujourd'hui,
C'est que jamais ce bras ne s'arme contre lui.
Me le promettez-vous ?

D. LOPE.

Je puis vous le promettre,
Puisque l'honneur enfin semble me le permettre,
Et que, sans lâcheté, je ne puis à mon tour
Combattre un ennemi par qui je vois le jour.
Mais qui vous peut si-tôt avoir dit la nouvelle
D'une si surprenante & secrette querelle,
Et qu'un frere mourant pour venger son trépas,
Contre cet inconnu sollicite mon bras ?

JACINTE.

C'est ce que j'ignorois dans le malheur d'Enrique.

D. LOPE.

Pourquoi donc cette alarme & vaine & chimérique,
Et par quel mouvement vous croyez-vous permis
De craindre quelque jour de nous voir ennemis ?

JACINTE.

Comme l'honneur peut tout & sur l'un & sur l'autre,
Si vous n'êtes le sien il peut être le vôtre ;
Et par ce que je sai je prévois à regret...
Mais je le vois qui vient vous dire son secret.
Me tiendrez-vous parole, & puis-je le prétendre ?

D. LOPE.

Doutez-vous de mon cœur ?

JACINTE.

Laissons-les seuls, Cassandre ;
Et, quoiqu'ici pour nous tout soit à redouter,
Sachons leurs sentimens avant que d'éclater.

SCENE III.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

JE me rendrai suspect, sans doute, de foiblesse,
D'avouer qu'à regret je vous tiens ma promesse,
Et que, s'il se pouvoit, il me seroit plus doux
De me faire connoître à tout autre qu'à vous.

D. LOPE.

Il en est peu pourtant qu'avec plus d'assurance
Vous puissiez honorer de cette confidence ;
Avant que j'en abuse on me verra périr.

D. ALVAR.

Enfin ; sommes-nous seuls ? Puis-je me découvrir ?
Je crains d'être écouté.

D. LOPE.

Parlez sans vous contraindre ;
Quel que soit ce secret, vous n'avez rien à craindre.

D. ALVAR.

Après les différends survenus entre nous,
En quelle qualité me considérez-vous ?

D. LOPE.

D'ami. Pour un grand cœur ce doute est un peu rude.
Si mon devoir m'est cher, je hai l'ingratitude ;
Je l'avouerai par-tout, sans vous j'étois perdu.

D. ALVAR.

Ce que je vous devois, vous l'ai-je assez rendu ?

D. LOPE.

Le ciel vous est propice autant qu'il m'est contraire ;
Je [illegible] vous [illegible] d'un frère ;

Et de son sang versé je voi qu'il vous absout.

D. ALVAR.

Suis-je quitte envers vous?

D. LOPE.

C'est moi qui vous dois tout.
Mais de ce procédé mon amitié s'offense;
Est-ce que vous doutez de ma reconnoissance?

D. ALVAR.

Non; mais aucun malheur n'approcheroit du mien,
Si vous ne m'avouiez que je ne vous dois rien.

D. LOPE.

Qu'a cet aveu de propre à flatter votre envie?

D. ALVAR.

Tout, puisqu'il faut qu'enfin j'attaque votre vie,
Et qu'un cœur généreux doit être au désespoir
Quand le moindre scrupule étonne son devoir.

D. LOPE.

Tout mon sang, malgré moi, se trouble à vous entendre.
Qui le défendit hier, veut aujourd'hui l'épandre;
En m'enviant des jours par lui seul conservés...

D. ALVAR.

Vous savez encor peu ce que vous me devez;
Et comme un tel secret n'a plus rien qui m'importe,
Chez qui croyez-vous hier que je vous fis escorte?

D. LOPE.

Je n'ai pas oublié, si-tôt qu'avec le jour
Je dois à vos bontés l'appui de mon amour.
Je craignois pour Jacinte, & votre grand courage
Voulut, ou dissiper, ou partager l'orage.

D. ALVAR.

Vous trouvant attaqué quand vous fûtes sorti,
Savez-vous contre qui j'ai pris votre parti?

D. LOPE.

Contre des assassins employés par son pere.

D. ALVAR.

C'est ce que je voudrois qu'ils eussent pû vous taire.

Puiſque n'ayant plus lieu de vous déguiſer rien,
Je dois vous avouer que ſon pere eſt le mien.

D. LOPE.

Quoi, Jacinte...

D. ALVAR.

Eſt ma ſœur; & c'eſt aſſez vous dire.
Quel devoir veut pour moi que notre tréve expire.

D. LOPE.

Oui, c'eſt me dire aſſez qu'une injuſte rigueur
Fait un crime pour moi de l'amour d'une ſœur;
Mais j'atteſte le ciel ennemi du parjure,
Que je brûle d'un feu dont l'ardeur eſt ſi pure,
Que ſi...

D. ALVAR.

Vous jugez mal de mon reſſentiment,
D'en croire cet amour l'unique fondement.
Je ne condamne point une ardeur légitime;
Et, comme je connoi qu'on peut aimer ſans crime,
Jacinte étant ma ſœur, j'ai lieu de préſumer
Que ſans bleſſer ſa gloire elle a pû vous aimer,
Que cet amour n'a rien dont ſa vertu rougiſſe.

D. LOPE.

C'eſt m'obliger enſemble, & lui rendre juſtice.
Mais ſi ma paſſion n'arme point votre bras,
Quelle offenſe inconnue expieroit mon trépas?

D. ALVAR.

Ce long déguiſement redouble ma colere.
Ne vous ai-je pas dit que D. Sanche eſt mon pere?
Et par ce ſeul aveu n'avez-vous pas appris
Que je dois le venger, puiſque je ſuis ſon fils?

D. LOPE.

Son malheur eſt de ceux dont la ſurpriſe accable.

D. ALVAR.

Quoi, ne ſavez-vous pas qu'il vous en croit coupable?

D. LOPE.

Oui, je sai qu'il le croit ; mais aussi je sai bien,
Quoi qu'il vous en ait dit, que vous n'en croyez rien.
Votre sang cette nuit exposé pour ma vie,
M'a trop justifié de cette calomnie ;
Et sachant son affront, loin de me secourir,
Qui m'en eût crû l'auteur m'auroit laissé périr.

D. ALVAR.

Je l'eusse fait sans doute ; & j'aurois dû le faire,
Puisqu'enfin je souscris aux sentimens d'un pere.
Apporter quelque obstacle à ce qu'il a tenté,
C'est l'accuser d'erreur, & non de lâcheté.
Il faut, quoique d'abord un grand cœur s'en offense,
Pour le dernier affront la derniere vengeance :
L'assassinat est juste où l'outrage est sanglant,
Et le meilleur remede est le plus violent.

D. LOPE.

Puisque votre suffrage en ma faveur s'explique,
Quel crime est donc le mien ?

D. ALVAR.

L'opinion publique.
C'est peu pour négliger un devoir si pressant,
Que mon cœur en secret vous déclare innocent ;
A l'erreur du public c'est peu qu'il se refuse,
Vous êtes criminel tant que l'on vous accuse :
Et mon honneur blessé fait trop ce qu'il se doit,
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.

D. LOPE.

Quoi, sur un bruit si faux...

D. ALVAR.

Vous n'en devez répondre ;
Avant que vous revoir j'ai voulu le confondre ;
Mais en vain en tous lieux je me suis informé ;
On ne nomme personne, ou vous êtes nommé.
J'affoiblis ma vengeance à la voir différée.
Sortons.

D. LOPE.

D. LOPE.

Et l'amitié que vous m'aviez jurée?

D. ALVAR.

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi ;
Loin qu'un ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour soi,
Et dans ses intérêts toujours inexorable,
Veut le sang le plus cher au défaut du coupable.

D. LOPE.

S'il faut donner le mien, changez au moins l'arrêt,
Qu'aimer soit tout mon crime, & le voici tout prêt.
Oui, punissez en moi ce respect téméraire,
Qui, poussé par l'amour, osa paroître & plaire ;
Et donnant sans regret ce qu'il faut m'arracher...

D. ALVAR.

Ah ! Que je punirois un crime qui m'est cher !
Vous l'avouerai-je enfin ? J'aime, hélas ! & nos ames
Avec même secret brûlent de mêmes flammes ;
Même objet asservit & l'un & l'autre cœur :
Si vous aimez ma sœur, j'adore votre sœur...

SCENE IV.

D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

CASSANDRE.

HÉ bien, cruel amant, découvre mes foiblesses,
Je viens les avouer puisque tu les confesses ;
Mais je demande aussi que de justes effets
Montrent ton cœur d'accord de l'aveu que tu fais.
Ce beau feu dont l'ardeur dût être si certaine,
Ne s'explique pas bien par des marques de haine ;
Et poursuivre le frere avec tant de rigueur,
C'est prouver assez mal ton amour pour la sœur.
Respecte en lui mon sang si j'ai droit d'y prétendre,
Ou di que tu me hais si tu le veux répandre ;

Et dans tes sentimens un peu mieux affermi,
Sois amant tout-à-fait, ou bien tout ennemi.

D. ALVAR.

D. Lope, c'est ainsi qu'avec toute assurance
J'ai pû de mon secret vous faire confidence?

D. LOPE.

Ne me reprochez rien quand mon cœur abatu
Soupire du long temps que vous me l'avez tû.

CASSANDRE.

Quoi, ta haine est pour lui déja si violente,
Qu'elle a peine à souffrir l'obstacle d'une amante;
Et quand elle s'apprête à lui ravir le jour,
Pour la faire trembler c'est trop peu que l'amour!

D. ALVAR.

Hélas! Et plût au ciel qu'une si belle flamme
Vous éclairât assez pour lire dans mon ame,
Vous m'y verriez encor préférer hautement
Au titre d'ennemi la qualité d'amant;
Détester autant l'un que je respecte l'autre;
Mais enfin ma vertu se régle sur la vôtre.
Malgré tout mon amour, son ordre impérieux
Sur mon affreux destin vous fait fermer les yeux;
Et cette ombre de gloire a pour vous tant de charmes,
Que ma mort vous arrache à peine quelques larmes:
Je n'en murmure point; & pour votre intérêt,
Sans rien tenter pour moi, j'en accepte l'arrêt:
Contre vous pour le mien faites la même chose;
Et sans vous opposer à ce qu'il faut que j'ose,
Souffrez à mes desirs le pitoyable espoir
D'expier sans remords sous l'horreur du devoir.

CASSANDRE.

Cruel, & si le mien t'a paru trop sévère,
Devrois-tu te venger de la sœur sur le frère,
Et prendre avidemment une fausse couleur
Pour le faire garant de ton propre malheur?

Je ne connois que trop quelle offense t'anime ;
C'est ma seule vertu qui fait ici son crime :
Tu te le peins coupable afin d'armer ton bras ;
Mais si j'avois pû l'être il ne le seroit pas.

D. ALVAR.

Ah ! Si vous pouviez voir avec quelle contrainte
De mon honneur blessé j'ose écouter la plainte,
Vous n'en trouveriez pas le tourment si léger,
Qu'il vous dût être encor permis de m'outrager.
Non, je ne poursuis point D. Lope en téméraire,
Je me regarde amant pour le voir votre frere ;
Et m'accusant pour lui de sentimens ingrats,
Je lui prête mon cœur pour désarmer mon bras.
Mais, hélas ! c'est en vain que je le justifie,
Quand je viens à revoir toute notre infamie.
Contraint à cet objet de me désabuser,
Je voi que c'est lui seul que j'entens accuser,
Et qu'en l'obscurité d'un sort si déplorable
Il me doit, ou son sang, ou le nom du coupable.

D. LOPE.

Que je le sache, ou non, je connois mon devoir ;
Et si par moi quelqu'un avoit dû le savoir...
Mais, ô dieux ! C'est ici que l'espoir & la crainte...

SCENE V.

D. SANCHE, D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

D. SANCHE.

Ah, mon fils !

D. ALVAR.

Suspendez, de grace, votre plainte.

Vous venez condamner ce cœur trop partagé;
Mais je mourrai, mon pere, ou vous serez vengé.
Nous pourrons nous revoir. Adieu, D. Lope.

D. SANCHE.

Arrête.

Un heureux calme enfin doit suivre la tempête;
D. Lope est innocent.

D. ALVAR.

Pour en avoir douté,
Le procedé d'un traître a trop de lâcheté:
Mais enfin avec vous ayant part à l'outrage,
Si je n'en sai l'auteur,

D. SANCHE.

Tu sauras davantage.
Puisque le ciel propice à mon ressentiment,
Au crime qui le cause a joint le châtiment.
On m'a déja vengé.

D. ALVAR.

Quel bras l'auroit pû faire?
Jamais autre qu'un fils ne venge bien un pere.

D. LOPE.

Non; mais quand vous saurez qui l'avoit outragé,
Peut-être avouerez-vous qu'il est assez vengé.

D. SANCHE.

Oui, mon cœur de vengeance assez insatiable,
La trouve toute entiere aux remords du coupable,
Qui, blessé par rencontre, & craignant de mourir,
Chez Alonse à moi-même a pû se découvrir.
Qui l'auroit jamais crû, que cette ame si fiere
Eût pû jusqu'au pardon abaisser sa priere?
Que l'orgueilleux Enrique.

D. LOPE.

Après l'avoir nommé,
Quelque juste sujet qui vous tienne animé,

Songez qu'il est mon frere, & m'épargnez la honte...

D. ALVAR.

Quoi, votre frere! O ciel, que ta justice est prompte!

D. SANCHE.

Il nous le montre en lui.

D. ALVAR.

Mais vous ne savez pas
Que le voulant punir il l'a fait par mon bras.
Sans savoir votre affront j'en ai tiré vengeance.

D. SANCHE.

Quoi, mon fils auroit pû réparer mon offense!

D. ALVAR.

D. Lope en est témoin, lui dont l'heureux secours
S'employa pour ma gloire, & conserva mes jours.
Ah, si vous connoissiez sa vertu toute entiere!

D. LOPE.

Elle offre à votre estime une foible matiere.

D. SANCHE.

De ce qui s'est passé j'ai sû tout le secret;
Et de cette vertu pleinement satisfait,
Ravi qu'à ma vengeance un fils ait mis obstacle,
Confus de mon erreur, & surpris du miracle,
Je venois l'assurer qu'un regret éternel...

D. LOPE.

Pourquoi tant d'indulgence envers un criminel?
Puisque vous savez tout, il n'est plus temps de taire
Et que j'aime Jacinte, & que j'ai sû lui plaire;
Et, quoique la vertu soutienne un si beau feu,
Il est à condamner n'ayant point votre aveu.
Ce m'est beaucoup pourtant que vous puissiez connoître
Que sur cet appui seul la raison le fit naître,
Et que mon cœur s'offrant à de si doux liens,
N'y fut point engagé par l'éclat de vos biens:
C'est à quoi rarement un grand courage céde.
Le ciel vous rend un fils, que ce fils les posséde;

Aussi charmé que vous de son heureux retour,
Un cœur me suffira pour payer mon amour.
Si je demande trop, punissez mon audace,
La mort, sans un tel prix, me tiendra lieu de grace;
Et purgé d'un soupçon qui m'eût pû diffamer,
Je mourrai satisfait si je meurs pour aimer.

D. ALVAR.

C'est trop. Pour couronner une flamme si pure,
Mon pere, attendez-vous qu'un fils vous en conjure?

D. SANCHE.

Non, de ce feu secret si j'ai blâmé l'ardeur,
Alonse en a déja justifié ta sœur.
Surprise & par mon ordre & par son stratagême;
Je sai ce qu'elle a fait contre D. Lope même;
Et, pour ce grand effort, le moins que je lui dois,
C'est d'oublier sa faute, & d'approuver son choix.

SCENE DERNIERE.

D. SANCHE, D. ALVAR, D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

JACINTE.

Puisque par le succès cette faute s'efface,
J'en viens bénir le ciel, & recevoir ma grace.

D. SANCHE.

Quoi, voir ici ma fille?

JACINTE.

Avant que m'accuser,
Songez à quoi pour vous j'ai sû me disposer;
Ainsi ne soupçonnez ni crime ni foiblesse
Dans une passion dont je suis la maîtresse.
C'est votre intérêt seul qui plus fort que le mien

D. SANCHE.

Va, je te ferois tort si j'examinois rien ;
Ta vertu me répond de l'amour qui t'engage.

D. LOPE.

Dieux ! Que le calme est doux qui succéde à l'orage !

D. ALVAR.

Il est bien doux, hélas ! à qui peut espérer.

D. SANCHE *à D. Alvar.*

Quoi, chacun est content, & tu peux soupirer ?

D. ALVAR.

Ah, soupirs indiscrets d'avoir osé paroître !

D. LOPE.

Puisque j'ai sû par vous que ma sœur les fait naître,
Pour les faire cesser, voulez-vous bien par moi
Recevoir tout ensemble & son cœur & sa foi ?

D. ALVAR.

Une foi qu'à Fernand vous-même avez promise !

D. LOPE.

Je ne m'engage à rien que Fernand n'autorise.

D. ALVAR.

O dieux ! Se pourroit-il...

D. SANCHE.

Tu l'aimes donc, mon fils ?

D. ALVAR.

Dans mon ravissement je doute si je vis.
Mon pere...

D. SANCHE.

Je t'entens ; obtiens-la d'elle-même.

D. ALVAR *à Cassandre.*

Consentez-vous, Madame, à mon bonheur extrême ?

CASSANDRE.

Voir vos vœux tout-à-coup par un frere exaucés,
Et n'y résister point, c'est m'expliquer assez.

D. ALVAR.

O favorable arrêt !

D. SANCHE.

C'est le ciel qui le donne ;
L'ordre de ses décrets n'est connu de personne ;
Et souvent de ses soins l'infaillible ressort
Se plaît par le naufrage à nous conduire au port.

FIN.

TIMOCRATE,

TIMOCRATE,

TRAGÉDIE.

A

MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.

ONSEIGNEUR,

TIMOCRATE eſt trop jaloux de ſa gloire, pour différer plus long-temps à venir rendre à V. A. les hommages qu'il lui en doit; il en a reçu beaucoup dans les témoignages publics que toute la cour & tout Paris ſemble avoir rendus à ſon avantage, mais ce n'eſt qu'en vous la conſacrant qu'il s'en peut

assurer la possession, & il vous la consacre avec d'autant plus d'ardeur, que la tenant entiere de votre illustre suffrage, c'est dans ce respectueux effet de sa reconnoissance qu'il en trouve le précieux achevement. S'il voit quelque chose de flatteur dans les acclamations qui en ont fait jusqu'ici tout l'éclat; il sait qu'elles n'ont rien de durable; que l'injuste caprice du siécle les rend souvent communes à toutes les nouveautés qui le surprennent, & qu'ainsi il en est peu que le temps puisse sauver de l'injurieux soupçon d'avoir été plûtôt données à de faux brillans qu'à de véritables beautés. La crainte en est sans doute fâcheuse à ceux qui comme lui sont poussés d'une belle ambition, mais il s'en ose croire à couvert dans l'espoir dont il se flatte que V. A. ne dédaignera pas de lui accorder la continuation des graces qu'elle lui a tant de fois si généreusement prodiguées; & que l'honorant de sa protection, elle lui permettra de publier qu'il fut assez heureux pour trouver quelque part dans son estime, lors même qu'il étoit le moins en état d'y pouvoir aspirer. Après cela, MONSEIGNEUR, *il est impossible que l'on attribue à son seul bonheur cet accueil obligeant qu'on lui a fait en France, & dont la juste défiance que lui donnoit le peu qu'il mérite, lui souffroit à peine de concevoir les souhaits; pour en convaincre ses plus obstinés ennemis, il suffit qu'il se puisse vanter d'avoir sû plaire à V. A. Il n'y a personne qui ne sache que votre esprit est d'une trempe si relevée, qu'étant incapable de se laisser éblouir, s'il excuse toujours avec bonté, il ne souf*

jamais qu'avec justice, & que ce qui échappe quelquefois aux connoissances les plus éclairées, n'offre rien d'obscure aux lumieres perçantes qui lui font pénétrer les moindres défauts avec un plein discernement. Pour moi, MONSEIGNEUR, *comme je n'oublierai jamais l'honneur que je reçus dans le commandement que vous me fîtes de vous faire la lecture de cet ouvrage long-temps avant qu'il fût représenté, je me souviendrai toujours avec admiration de cette merveilleuse vivacité, qui vous fit découvrir d'abord les intérêts les plus cachés de Cléoméne, & développer dès ses premiers sentimens le secret d'un nœud qui pendant quatre actes a laissé Timocrate inconnu presque à tout le monde : mais quoique ce roi si long-temps persécuté semble n'avoir plus rien à craindre aujourd'hui de sa mauvaise fortune, & qu'après avoir hautement triomphé de ses malheurs, il ne doute pas qu'il ne rencontre auprès de V. A. un azile inviolable contre les plus rudes attaques dont il pourroit être menacé, ce n'est pas le seul avantage qu'il en ose attendre, il y voit la certitude de tout ce qui peut remplir les desirs les plus étendus, & il se tient plus assuré de l'immortalité sous l'éclatant appui de votre nom, que si les marbres & les bronzes lui répondoient déja de cette seconde vie, qui comme elle est le charme des grands cœurs, en fait aussi la plus solide récompense. En effet,* MONSEIGNEUR, *quel avenir assez éloigné se voudroit défendre d'avoir pour tout ce qui portera cette noble marque, le même respect qu'on lui rend aujourd'hui, & ne*

seroit pas vanité de contribuer quelque chose à dérober à l'injure des années ce qu'il trouvera soutenu d'une recommandation si favorable ? Si l'on jette les yeux sur ces grands personnages dont avec les éminentes qualités vous avez hérité le sang & ce fameux nom de GUISE, *on n'admire pas moins de héros que vous pouvez compter d'ayeux, & le nombre des miracles de leurs vies n'est réglé que par celui de leurs actions. Toutes nos histoires nous en fournissent à l'envi les pompeuses & surprenantes images; mais de quelques vives couleurs quelles s'étudient à les faire briller, elles ne nous représentent rien en eux tous de si grand ni de si achevé dont nous ne voyions aujourd'hui avec étonnement les merveilles glorieusement ramassées en la seule personne de V. A. Cette inimitable grandeur d'ame qui régne dans tous vos sentimens, cette haute générosité qui se rend inséparable de tout ce que vous faites, & tant d'autres dons excellens dont le ciel s'est plû à se montrer si libéral en votre faveur, sont d'irréprochables témoins de cette vérité, & les rayons secrets de cette majesté brillante qui nous fait respecter en vous un grand prince, semblent être moins un droit de votre naissance, que le caractere de votre vertu. Mais,* Monseigneur, *je ne m'apperçois pas que me laissant emporter insensiblement à mon zéle, je donne lieu de croire que j'oserois presque entreprendre de vous louer, je suis trop persuadé de ma foiblesse pour faire un projet, qui ne servant qu'à la rendre publique, ne souffriroit aucune excuse à mon indiscrette té-*

mérité, & si je dois me hazarder à la faire paroître, il vaut mieux que ce soit à vous protester que si des vœux entierement soumis, & une vénération très-profonde pouvoient mériter d'être considérés dans le peu que je fais, je ne serois peut-être pas tout-à-fait indigne d'obtenir la permission de me dire,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-passionné serviteur,
T. CORNEILLE.

ACTEURS.

TIMOCRATE, roi de Créte, déguisé sous le nom de Cléomene.

LA REINE d'Argos.

CRESPHONTE, } rois voisins.
LÉONTIDAS, }

ÉRIPHILE, fille de la reine.

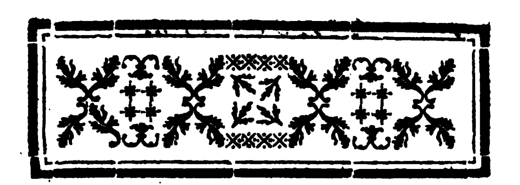
NICANDRE, prince sujet de la reine d'Argos.

TRASILE, prince sujet du roi de Créte.

DORIDE, } confidentes d'Ériphile.
CLÉONE, }

ARCAS, confident de Nicandre.

La scéne est dans Argos.



TIMOCRATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.



MAIS es-tu bien certain que ce soit Cléoméne ?
Tes yeux t'ont pû trahir ?

ARCAS.

Il est avec la reine,
Seigneur ; & son retour qu'exprès l'on fait savoir,
Dans le peuple alarmé jette un nouvel espoir.
Avec joie, à l'envi, déja chacun publie
Ce qu'il a fait pour nous contre la Messénie ;
Et, portant jusqu'au ciel le nom de ce héros,
Semble mettre en lui seul la défense d'Argos.

NICANDRE.

Jamais une si haute & vaste renommée
Par de nobles exploits ne fut mieux confirmée ;
Et dans toute la Grece il est fort peu d'états
Qui, pour mieux s'affermir, n'ayent employé son bras.
Par tout son grand courage a contraint la victoire
De suivre ses desirs & respecter sa gloire ;
Et bien plus souhaité qu'il n'étoit attendu,
Ce vaillant Cléoméne enfin nous est rendu.
La justice des dieux par son retour éclate,
Ils s'en veulent servir pour perdre Timocrate.
Ce lâche roi de Crete attaquant cet état,
Veut d'un pere perfide achever l'attentat,
Déja devant Argos sa flotte ose paroître,
Mais l'orgueilleux tyran n'en est pas encor maître ;
Et nous lui ferons voir peut-être dès ce jour
Ce que peut un grand cœur animé par l'amour.

ARCAS.

Seigneur, dans le dessein de plaire à la princesse,
Il semble qu'avec vous le destin s'intéresse,
Puisque par cette guerre il offre à votre bras
Tout ce qu'un bel espoir a de plus doux appas.
Combattez, & forçant l'orage qui s'apprête,
De son cœur à vos feux assurez la conquête,
Et de l'éclat d'un scéptre avec raison jaloux,
Le conservant pour elle, acquérez-le pour vous.

NICANDRE.

Hélas ! C'est cette guerre à moi seul trop contraire
Qui détruit mon espoir quand tu veux que j'espere.
Pour vaincre la rigueur de nos premiers destins,
La reine a fait armer deux princes ses voisins ;
Tous deux sont accourus au besoin qui la presse,
Cependant, cher Arcas, ils ont vû la princesse ;
Et comme il est trop vrai que la voir c'est l'aimer ;
Tous deux également s'en sont laissé charmer.

Ainsi dans ses desirs ma flamme opiniâtre,
Trouve avec mon respect deux rivaux à combattre;
Et si ce seul respect tient mes sens étonnés,
Juge ce que feront deux rivaux couronnés.

ARCAS.

Quoi que ces deux rivaux vous donnent lieu de craindre,
Si vous n'en aviez qu'un vous seriez plus à plaindre.
Je sai bien que la reine, au besoin qu'elle a deux,
Dans l'amour qu'ils ont pris écoutera leurs vœux;
Mais comme choisir l'un seroit irriter l'autre,
Leur bonheur suspendu fera naître le vôtre;
Et chacun d'eux enfin, l'un par l'autre détruit,
De ses prétentions vous laissera le fruit.

NICANDRE.

Mais s'il faut t'expliquer ma crainte toute entiere;
Sais-tu que la princesse est orgueilleuse & fiére?

ARCAS.

Quel que soit son orgueil, il manque en vous d'objet;
N'êtes-vous pas né prince?

NICANDRE.

Oui prince, mais sujet.

ARCAS.

Mais sujet dont les soins toujours infatigables
Aux peuples nos voisins nous rendent redoutables.
Depuis plus de six ans, c'est deux que cet état
Sous une auguste reine emprunte son éclat;
Et vous avez fait voir par d'assez nobles marques
Ce qu'en vous peut le sang de nos premiers monarques;
Avec ce privilége oserez-vous douter
Que son cœur...

NICANDRE.

Cesse, Arcas, cesse de me flatter.
Mes rivaux ont sur moi du moins cet avantage,
Qu'ils eurent en naissant un scéptre pour partage,
Et que sans son hymen dans le trône placés,
Mes vœux auprès des leurs semblent intéressés.

CLÉOMENE.

Quoi, vous ignorez donc l'audience secrette
Que lui fait demander l'ambassadeur de Crete ?

NICANDRE.

L'ambassadeur de Crete ? Ah ! Vous me surprenez.

CLÉOMENE.

Pour sa réception les ordres sont donnés ;
On l'alloit faire entrer quand j'ai quitté la reine.

NICANDRE.

Quel qu'en soit le dessein, l'ambassadeur me gêne ;
Et d'un vieil ennemi tout doit être suspect.

CLÉOMENE.

Puis-je être curieux sans perdre le respect,
Seigneur ? Tout me surprend ; & j'ai peine à comprendre
Ce qu'un bruit fort confus m'a voulu faire entendre.
Quand je partis d'Argos, sur le commun rapport,
Du prince Timocrate on y croyoit la mort.
Déja depuis quatre ans l'ame aux soupirs ouverte,
Démochare son pere en regrettoit la perte ;
Et ce vieux roi de Crete accablé de douleur,
Paisible en ses états, déploroit son malheur.
Cependant aujourd'hui par un sort tout contraire,
Je voi ce fils crû mort au trône de son pere ;
Et d'autres sentimens appuyant ses projets,
Je rencontre la guerre où j'ai laissé la paix.

NICANDRE.

Si de ces nouveautés votre esprit est en peine,
Faites réfléxion sur cette vieille haine,
Qui cent fois de nos mers a fait rougir les eaux
Par le sang le plus pur & de Crete & d'Argos ;
Tant qu'enfin le feu roi combattant Démochare,
Fait par lui prisonnier, périt chez ce barbare.
La reine hors d'état de venger son époux,
Sur l'offre de la paix déguise son courroux,
Et d'un tel attentat dissimulant l'offense,
Pour mieux l'exécuter, recule sa vengeance.

Elle arme toutefois, mais les Messéniens,
Osant renouveller des débats anciens,
Nous font changer bien-tôt, pour vouloir trop prétendre,
Le dessein d'attaquer au soin de nous défendre.
Je ne parlerai point des différens combats
Qu'enfin après deux ans termina votre bras,
Quand l'issue en étant pour nous trop incertaine;
Le ciel nous envoya l'illustre Cléoméne,
Par qui jusqu'en ses ports l'ennemi repoussé,
A ses prétentions eut bien-tôt renoncé.
Nous voyant affranchis d'une guerre si rude,
La reine que pressoit sa vive inquiétude,
Voulut; pour appaiser les manes d'un grand roi,
De ses armes en Crete aller porter l'effroi.
Vous sûtes ce dessein; &, quoique votre absence
D'une prompte victoire affoiblît l'espérance,
Chacun ambitieux du nom de bon sujet,
Embrasse avidement ce glorieux projet.
Démochare surpris, & saisi d'épouvante,
D'un foible & vain effort trouble notre descente;
Tout fait jour, tout nous céde, il se retire, il fuit;
Enflés de ce succès nous en cherchons le fruit;
Et maîtres en dix jours de la moitié de l'île,
Nous l'allions assiéger dans sa derniere ville,
Si, cherchant à périr du moins avec éclat,
Il ne fût pas venu nous offrir le combat.
Il se donne sanglant, & déja pleins de gloire
Nous cherchions par sa prise une entiere victoire;
Quand nous voyons de loin, pour en rompre le cours;
Des escadrons épais voler à son secours.
Soudain à cet aspect son camp de joie éclate;
Ensuite l'on entend le nom de Timocrate,
Dont l'imprévû retour nous surprend à tel point
Qu'il jette le désordre où nous n'en craignions point;

CLÉOMENE.

Quoi, ce fut lui, Seigneur...

NICANDRE.

Oui, le pourrez-vous croire ?
Lui ſeul nous sût des mains arracher la victoire ;
Et pour vous découvrir notre honte en deux mots,
Il nous fallut de nuit regagner nos vaiſſeaux.
Jugez ſi Démochare, après cette retraite,
Différa contre nous d'armer toute la Créte ;
Mais quand de ſa vengeance il croit être témoin
Sa mort à Timocrate en laiſſe tout le ſoin.
Alors ce nouveau roi ſe déclare ſans peine,
Ainſi que de ſon ſcéptre, héritier de ſa haine ;
Et ſa flotte en nos bords nous défend déſormais
D'adoucir nos malheurs par l'eſpoir de la paix.
Mais la reine paroît.

SCENE III.

LA REINE, CRESPHONTE, LÉONTIDAS, NICANDRE, CLÉOMENE.

LA REINE *à Creſphonte*,

J'Eſtime votre zéle,
Prince, mais ce deſſein me rendroit criminelle ;
Et je dois redouter la colere des Dieux.

CRESPHONTE.

Seront-ils contre vous pour un ambitieux ?

LA REINE.

Quels que ſoient ſes projets, s'ils méritent leur foudre ;
Leur juſtice ſans doute en ſaura bien réſoudre.
Quand vous aurez parlé, nous verrons quels avis
Dans cette occaſion doivent être ſuivis.

[La reine se sied, & fait seoir les princes & Cléoméne.]

Nobles & chers appuis d'une illustre couronne,
Dont la gloire à vos soins aujourd'hui s'abandonne;
Vous qui contre la Crete en portez la splendeur,
Répondez par ma bouche à son ambassadeur.
Si je veux par la paix éloigner la tempête;
Ma fille d'un tyran doit être la conquête;
Et par son hymen seul, dont je frémis d'horreur;
Je puis de Timocrate appaiser la fureur.
Pour soutenir d'Argos la gloire toute entiere,
Ici de vos conseils j'attens quelque lumiere.
Parlez donc; &, sans fard, résolvez avec moi
Ce que des bons sujets doivent au sang d'un roi.

CRESPHONTE.

C'est par ce sentiment que je m'obstine à dire
Que, quoi que la vengeance à votre cœur inspire;
C'est au tyran de Crete en montrer peu d'ardeur
Que de le respecter dans son ambassadeur.
Rendez donc hautement menace pour menace;
Que sa mort soit le prix d'une insolente audace;
Et, par son châtiment, faites connoître à tous
Quel sang vous destinez aux manes d'un époux.

LÉONTIDAS.

Je n'examine point quelle est cette maxime
Qui permet de punir un crime par un crime;
Mais ce vieux droit des gens, par-tout si révéré,
Pour le vouloir enfreindre, est un droit trop sacré.
Non qu'on doive excuser, dans l'orgueil qui le flatte;
L'indigne procédé du prince Timocrate.
En tête d'une armée expliquer son dessein,
C'est agir en amant bien moins qu'en souverain.
Cette honteuse paix, dont l'offre nous étonne,
Est un ordre absolu que sa fierté nous donne;
Et si quelque rebelle osoit s'en dispenser,
Il tient la foudre en main toute prête à lancer.

Certes, il faudroit être ennemi de la gloire
Pour céder sans combat le prix de la victoire;
Et ce trône où sans peine il aspire à monter,
A son ambition vaut bien le disputer.
Ainsi, pour faire voir qu'on craint peu, quoi qu'il ose;
Je ne répondrois rien sur l'hymen qu'il propose;
Et son ambassadeur retourneroit confus
Deviner avec lui d'où viendroient mes refus.

NICANDRE.

Un tel avis sans doute est glorieux à suivre.
D'un reproche éternel je sai qu'il nous délivre;
Et qu'il part d'un grand cœur qui voit que sur l'état
L'hymen du roi de Crete est un noir attentat.
Mais ce n'est pas assez d'en rejetter la honte,
Dans un plus haut orgueil ne souffrons pas qu'il monte;
Et pour lui mieux apprendre à ne pas s'élever,
Bravons cet ennemi qui pense nous braver.
Quelques fausses couleurs qui déguisent sa haine,
Cet hymen proposé n'est pas ce qui l'améne;
Et de quoi qu'il l'appuie, il n'arriva jamais
Qu'un appareil de guerre ait annoncé la paix.
Non, non, il avoit crû que l'effroi de ses armes
Nous réduiroit d'abord aux dernieres alarmes,
Et que chassant d'Argos ses légitimes rois,
Chaque ville en tremblant iroit prendre ses loix.
Il s'étoit figuré que pour s'en rendre maître,
Avec toute sa flotte il n'avoit qu'à paroître;
Et, contre son espoir, ayant trouvé nos ports
En état de braver ses plus rudes efforts,
Sous l'offre d'une paix qu'il fait avec contrainte,
Il cache le désordre où le jette sa crainte.
Profitons-en, Madame, & pour sauver l'état,
Lorsqu'il offre la paix, offrons-lui le combat.
Par là dès aujourd'hui prévenant sa menace,
Etonnons sa fierté par une belle audace,

Et faisons éprouver à cet ambitieux
Que jamais les tyrans ne sont amis des Dieux.
C'est là mon sentiment, & le ciel me l'inspire
Pour votre propre gloire & le bien de l'empire.

LA REINE.

Et Cléoméne enfin ?

CLÉOMENE.

Je me tais par respect,
Aussi-bien mon avis pourroit être suspect;
Et voyant pour l'état que trois grands princes veillent,
C'est à moi de souscrire à tout ce qu'ils conseillent.

LA REINE.

Non, non, ce que déja vous avez fait pour nous
Ne permet à l'envie aucun pouvoir sur vous;
Votre cœur m'est connu, parlez en assurance.

CLÉOMENE.

Puisque vous m'ordonnez de rompre le silence,
Je dirai qu'un bon roi doit n'oublier jamais
Qu'il est comptable aux Dieux du sang de ses sujets;
Et qu'il n'est point de guerre, encor que légitime,
Qui par trop de longueur ne panche vers le crime.
Songez depuis un siécle à quel excès d'horreur
De vos dissentions a monté la fureur,
Et ce que peut encor, dans ces vives poursuites,
Cette même fureur si l'on n'en rompt les suites.
Vous le pouvez, Madame, & revoir votre état
Par la paix qu'on vous offre en son premier éclat.
On vous en sollicite, & vous aurez la gloire
Qui dans tout l'avenir suivra votre mémoire,
D'avoir, malgré l'orgueil qui régloit leurs projets,
Réduit vos ennemis à demander la paix.

CRESPHONTE.

Ainsi, notre vertu lâchement endormie
De cette indigne paix souffriroit l'infamie,
Et la reine étouffant un trop juste courroux,
Vendroit pour l'acheter le sang de son époux ?

De la mort du feu roi Démochare coupable ;
En rend toute la Crete aujourd'hui responsable ;
Et nous justifierions nous-mêmes cette mort,
Si de ses meurtriers nous recevions l'accord.

CLÉOMENE.

Seigneur, de ce soupçon qui souille sa mémoire
La honte rejaillit sur votre propre gloire ;
Et vous ne songez pas qu'il expose au mépris
Ce rare privilége où vous êtes compris.
Ceux que dans votre rang, comme Dieux de la terre,
Le ciel qui les forma n'a soumis qu'au tonnere,
Par un ordre éternel sont en quelque façon,
Comme indignes du crime, au-dessus du soupçon ;
Et ternir leur vertu par un sombre nuage,
C'est offenser les Dieux dans leur plus noble image.
Si j'ose toutefois, pour décider ce point,
Donner à Démochare un juge qu'il n'a point,
Pour lever à la paix l'obstacle qui s'oppose,
Voyons de cette mort s'il put être la cause.
Le feu roi votre époux attaquant son état,
Blessé mortellement, fut pris dans un combat ;
Et quoi qu'en ait osé publier l'imposture,
S'il mourut prisonnier, ce fut d'une blessure.
Le calme en vos états aussi-tôt affermi,
Du soupçon de sa mort purgea son ennemi.
Ce malheur remplissant tous vos sujets d'alarmes ;
Laissoit Argos en proie à l'effort de ses armes ;
Et les Messéniens en guerre contre vous,
S'il eût voulu vous perdre, animoient son courroux.
Cependant qu'a-t-il fait digne de cette haine,
Qui d'un si noir soupçon le condamne à la peine,
Et qui, pour soutenir d'ambitieux desseins,
L'accuse au sang d'un roi d'avoir trempé ses mains ?

CRESPHONTE.

Vous palliez en vain, avec un peu d'adresse,
Un crime qu'avec vous a sû toute la Grece.

Pour s'en justifier s'il proposa la paix ;
La fausse mort d'un fils produisit ces effets.
Privé de Timocrate, à qui de sa victoire
Ce coupable vieillard devoit toute la gloire,
Il borna des desirs dont la trop vaste ardeur
Manquoit pour les remplir d'un bras déja vainqueur ;
Mais c'est trop balancer une belle entreprise.
Eprouvons quel parti le destin favorise,
Et si ce Timocrate est tant à redouter,
Qui de nous le craindra n'aura qu'à l'éviter.

CLÉOMENE.

Le succès réglera qui de nous le doit craindre ;
Tel brave qui souvent devient le plus à plaindre ;
Et peut-être . . .

LA REINE *se levant.*

Il suffit. Je vois dans vos conseils
Pour moi, pour mon état des sentimens pareils,
Un même zéle en vous en fait la différence ;
Mais pour vous expliquer enfin ce que je pense,
La Crete, quoi qu'on dise, est coupable vers moi
Du secret attentat qui fit périr un roi.
Depuis ce coup fatal j'aspire à la détruire ;
Et quand par vos avis je cherche à me conduire ;
De quoi que Timocrate ose flatter ses vœux,
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.
Démochare sans lui tomboit en ma puissance,
Son bras seul l'a soustrait à ma juste vengeance ;
Et ce seroit trahir les manes d'un époux,
Que d'écouter pour lui des sentimens plus doux.
A ses manes sacrés je le dois pour victime.
Qui sauve un criminel se charge de son crime ;
Et j'atteste aujourd'hui les Dieux nos souverains,
Qu'il payra de son sang s'il tombe entre mes mains.
Oui, tant que dans ces lieux j'aurai le nom de reine ;
Si d'autres intérêts affoiblissent ma haine,

Puissent ces Dieux vengeurs pour le dernier des maux,
Sous les loix de la Crete assujettir Argos.
Cependant si ma fille a pour vous quelques charmes,
Princes, pour l'acquérir il faut prendre les armes,
Et livrant Timocrate à mon juste courroux,
Régler enfin mon choix qui balance entre vous.
Outre qu'à cet effort la gloire vous convie,
Sa main sera le prix de qui m'aura servie;
Et de mon ennemi couronnant le vainqueur,
Par mon ordre aussi-tôt sera suivre le cœur.

LÉONTIDAS.

Madame, permettez à l'amour qui m'en presse
D'aller sur cet espoir consulter la princesse.

LA REINE.

Allez, & l'assurez que le bien de l'état
Va porter ma réponse à l'offre du combat.

[*Elle donne la main à Cresphonte.*]

SCENE IV.

NICANDRE, CLÉOMENE.

NICANDRE.

De vous-même à vous-même enfin puis-je me plaindre?
A souffrir votre avis j'ai voulu me contraindre,
Et quoiqu'il ruinât mon espoir le plus doux,
Je n'ai pû me résoudre à parler contre vous.
Jugez de cet effort par l'aveu de la flamme
Que la belle princesse a fait naître en mon ame;
Et si pour un amant il est supplice égal
A voir pour un ami préférer un rival.

CLÉOMENE.

Seigneur, je vous dois tout; mais c'est une foiblesse
D'avoir de faux respects où l'état s'intéresse;

Et je ne croirois pas qu'un zéle moins parfait
Répondît à l'honneur que la reine m'a fait.

NICANDRE.

Je n'en murmure point ; mais comme enfin la reine
Fait dépendre aujourd'hui notre amour de sa haine,
Si jamais l'amitié signala votre foi,
Faites-le-moi paroître en combattant pour moi.
Après ce haut serment où son courroux éclate,
Il ne faut plus songer qu'à vaincre Timocrate ;
Et celui qui de nous le met en son pouvoir,
Seul d'un illustre hymen peut conserver l'espoir.
Contre mes deux rivaux assurez-m'en la gloire.
Si vous étes pour moi, j'ai déja la victoire ;
Et je puis, secondé d'un bras toujours vainqueur...
Mais quoi, vous soupirez ?

CLÉOMENE.

J'en ai bien lieu, Seigneur :
Mais pourquoi plus long-temps surprendre votre estime ?
Privez-en un coupable en apprenant son crime ;
Car quoiqu'à l'avouer je consente à regret,
Il vous en faut enfin confier le secret.
J'aime, hélas ! De mon sort déplorant la bassesse,
Ne dois-je pas trembler à nommer la princesse ?

NICANDRE.

Quoi ! C'est elle...

CLÉOMENE.

Oui, Seigneur, ses regards trop puissans
Ont contre ma raison fait révolter mes sens.
Dans la gêne secrette où cet amour m'expose,
De mon éloignement ne cherchez plus la cause.
Par une prompte fuite opposée à ces feux,
J'ai crû me dérober à l'orgueil de mes vœux ;
Mais en vain, dans l'espoir de guérir par l'absence
Je m'en suis imposé l'affreuse violence,
Cet effort dans mon mal n'a pû me secourir,
La mort seule le peut, & je reviens mourir.

NICANDRE.

Certes, si vous aimez, l'exemple est assez rare
Qu'en faveur d'un rival un amant se déclare;
Et ce feu si secret s'est un peu dementi,
Lorsque de Timocrate il a pris le parti.
Comme toujours l'amour pour soi seul s'intéresse;
Conseiller son hymen, est-ce aimer la princesse?
Vous l'aimez, dites-vous, & la pouviez donner?

CLÉOMENE.

Cessez, cessez, Seigneur, de vous en étonner.
L'amour qu'au désespoir la raison abandonne,
S'attache à ce qu'il ôte, & non à ce qu'il donne.
C'étoit toujours beaucoup pour flatter ma douleur,
Que faire à trois rivaux partager mon malheur.
Par ce fatal hymen dont votre amour s'offense,
Les deux princes, & vous, perdiez toute espérance;
Et de cette douceur mon esprit abusé
Ne voyoit plus un mal qu'il s'étoit déguisé.
La princesse, disois-je en ma triste pensée,
Acceptant Timocrate obéira forcée;
Et suivant de son sort le décret inhumain,
Réservera le cœur en lui donnant la main.
Sa contrainte à mes maux me la peindra sensible;
Et puisqu'enfin pour moi sa perte est infaillible,
J'aime mieux qu'à ma flamme elle échappe en ce jour
En victime d'état qu'en victime d'amour.
Voilà sur quoi mon ame au désespoir ouverte,
Tâchoit d'envelopper mes rivaux dans sa perte;
Et dans ces sentimens, de leur bonheur jaloux,
Jugez, Seigneur, jugez ce que je puis pour vous.

NICANDRE.

Mais à suivre l'erreur dont votre ame est charmée,
Qu'espérez-vous enfin?

CLÉOMENE.

Me perdre dans l'armée;

Et

Et sans être connu, sautant de bord en bord,
Vaincre cet ennemi dont Argos veut la mort.

NICANDRE.

Et vous ne doutez pas que l'état, que la reine
N'accordent tout alors aux vœux de Cléoméne,
Et n'enfreignent ces loix, qui dans le sang royal
Défendirent toujours un hymen inégal?

CLÉOMENE.

Quelque témérité qu'il fasse ici paroître,
Cléoméne, Seigneur, sait encor se connoître,
Et n'oubliera jamais que de sa passion
Un éternel silence est la punition.
Mais s'il vainc Timocrate, il a quelque espérance
De voir de ses rivaux le bonheur en balance,
Et que le sang d'un roi, par lui seul satisfait,
D'un si funeste choix reculera l'effet.
Mais après un aveu si vain, si téméraire,
Armez contre un ingrat, armez votre colere;
Et puisque son malheur vous porte à le haïr,
Empêchez par sa mort qu'il n'ose vous trahir.

NICANDRE.

Non, non, ne craignez point; mon amour, quoiqu'extrême,
Ne prétend rien de vous qui soit contre vous-même.
Abandonnez votre ame à ces doux sentimens,
Qui d'un feu sans espoir amusent les tourmens;
J'y consens, & je puis y consentir sans peine,
Lorsque mon cœur pour vous incapable de haine,
Admirant de vos feux l'aveuglement fatal,
Plaint en vous un ami, sans y craindre un rival.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, CLÉONE.

CLÉONE.

Si c'est là contre lui tout ce qui vous anime,
Madame, son malheur est plus grand que son crime ;
Et vous jugez sans doute avec trop de rigueur
Du zéle qui pour vous fait agir son grand cœur.
Ce généreux conseil dont votre esprit s'étonne,
Vous assuroit l'éclat d'une double couronne,
Et par le doux accord d'un hymen glorieux,
Remettoit pour jamais le calme dans ces lieux.

ÉRIPHILE.

Si pour moi cet hymen n'avoit eu rien de lâche,
Rien qui pût sur ma gloire imprimer quelque tache,
Les princes qu'animoit un zéle au sien pareil,
Auroient de leurs avis appuyé son conseil.

CLÉONE.

Ils ont tous rejetté l'hymen de Timocrate,
Mais leur amour par-là plus que leur zéle éclate ;
Et cette passion qu'expliquent leurs respects,
Parlant contre un rival, les rend un peu suspects.
C'est en quoi je croirois avecque moins de peine
Qu'il falloit préférer l'avis de Cléoméne,
Puisque tout à l'état, sans intérêt pour lui...

ÉRIPHILE.

Ah ! C'est là ce qui fait mon plus cruel ennui.
Pourquoi rappelles-tu dans ma triste mémoire
Ce que, tout vrai qu'il est, je cherche à ne pas croire ;

Que propofant ma mort, fans y prendre intérêt,
Ce lâche Cléoméne en ait donné l'arrêt ?

CLÉONE.

Ce difcours me furprend.

ÉRIPHILE.

Apprens d'une princeffe,
Apprens la criminelle & honteufe foibleffe;
Et fachant ce qu'encor tu n'ofes deviner,
Il fera jufte alors, commence à t'étonner.
Si les princes n'ont pû dans l'efpoir qui les flatte,
Souffrir aucun accord avecque Timocrate,
Ce rare & grand confeil qui lui donnoit ma foi,
Le croiras-tu parti d'un cœur qui fût à moi ?
Je l'aimai cet ingrat, oui j'aimai Cléoméne;
Mais qu'inutilement j'ofe flatter ma peine,
Si, malgré mon courroux, par fon crime enflammé,
Je fens que j'aime encor, quand je dis que j'aimai !
Hélas ! Lorfqu'à mes pieds avec de fauffes larmes
Le traitre à mon orgueil faifoit rendre les armes,
Ce fpécieux dehors d'un immuable amour
Cachoit la trahifon qu'il vient de mettre au jour.

CLÉONE.

Elle n'a point d'égal, & pour moi je veux croire,
Pour amoindrir fon crime & fauver votre gloire,
Que fes feux dans l'abord peut-être mal reçûs
Perdirent tout efpoir de vaincre vos refus.

ÉRIPHILE.

Encor qu'une princeffe ait cela d'elle-même,
De ne pas s'abaiffer jufqu'à dire qu'elle aime,
Et que ce rang illuftre, au milieu de fes feux,
Défende fa vertu d'un terme fi honteux,
Quelque empire qu'elle ait fur fon ame enflammée,
N'eft-ce pas l'avouer que fouffrir d'être aimée ?
Je l'ai fouffert, Cléone, & tu tâches en vain,
Lorfque je fens le coup, de me cacher la main.

Il me vient d'un ingrat, il me vient d'un parjure;
Et j'ai bien mérité le tourment que j'endure.

CLÉONE.

Quoi, c'eût été donc peu pour cet audacieux
D'avoir jusques sur vous oser lever les yeux ?

ÉRIPHILE.

Ah, qu'il lui fut aisé d'être assez téméraire
Pour porter ses desirs au dessein de me plaire,
Puisque mon cœur se fit par trop de lâcheté
Le complice secret de sa témérité !
Contrainte à l'avouer, je l'avoue avec honte,
Je rendis son audace & plus forte & plus prompte;
Et le rang que je tiens la pouvant arrêter,
J'en descendis exprès pour l'y faire monter.
Son feu qu'il s'efforçoit de contraindre au silence,
Dans mes confus regards en trouvoit la défense;
Et cet ordre secret se découvrant par eux,
Mon cœur sembloit courir au devant de ses vœux,
Je voyois à regret que sa flamme timide
Osât encor trembler sur la foi d'un tel guide.
Ainsi, ma complaisance animant ses desirs,
J'empêchois son respect d'étouffer ses soupirs;
Et permettant aux miens de flatter son martyre,
Je me disois pour lui ce qu'il n'osoit me dire.
Il m'en a bien punie, & ma facilité
Reçoit enfin le prix qu'elle avoit mérité.
Je vis sa trahison d'abord dans sa retraite,
Mais demeurant douteuse, elle étoit imparfaite;
Et pour mieux me confondre, & pour mieux me braver,
Par ce dernier outrage il revient l'achever.

CLÉONE.

Un tel mépris sans doute est un rude supplice;
Mais voyez que par là les dieux vous font justice,
Et que dans votre cœur ils veulent étouffer
Un feu dont la raison avoit dû triompher;

Car Cléoméne enfin, quoi qu'on en veuille croire,
Doit toute son estime à l'éclat de sa gloire,
Et quand sa perfidie arme votre courroux,
Que voyez-vous en lui qui soit digne de vous ?
C'est un Grec inconnu qu'un peu de renommée
A peint illustre & grand à votre ame charmée,
Et qui, n'étant point prince, aspireroit en vain
A mériter l'honneur de vous donner la main.

ÉRIPHILE.

Hélas ! Quand par l'amour la raison est séduite,
Elle abandonne un cœur à sa propre conduite ;
Et libre en ses desirs, on doit peu s'étonner
S'il cherche à ne rien voir qui le puisse gêner.
D'abord que Cléoméne eût surpris mon estime,
L'audace de ses feux me parut légitime ;
Et prenant ses respects pour garans de sa foi,
Puisqu'il ose m'aimer, il est digne de moi,
Disois-je, *& de ses vœux le téméraire hommage*
D'un cœur qui se connoît est un clair témoignage.
C'est ainsi qu'avec lui mon courage abattu,
Etoit d'intelligence à trahir ma vertu.
Ainsi mon lâche cœur s'en déguisant l'injure,
Avouoit de mes sens la secrette imposture ;
Alors ma passion, pour me séduire mieux,
M'offrant dans Cléoméne un héros glorieux,
Sans voir ce qu'il étoit, sans le vouloir connoître,
Je voyois seulement ce qu'il méritoit d'être.

CLÉONE.

Madame, si tantôt blâmant votre courroux,
J'ai pû dire...

ÉRIPHILE.

Tai-toi, Nicandre vient à nous.

SCENE II.

ÉRIPHILE, NICANDRE, CLÉONE.

NICANDRE.

MAdame, enfin le ciel par une haine ouverte,
Semble de Timocrate avoir juré la perte,
Puiſqu'après les ſermens que la reine en a faits
Sa mort ſeule pour nous eſt le ſceau de la paix.
Ce combat où déja chaque parti s'apprête,
Ne ſe donne aujourd'hui qu'au péril de ſa tête,
Elle en eſt le ſeul but ; & quoique des cœurs bas
L'eſpérance du prix ſoit l'ordinaire appas,
Celui qu'on nous propoſe... Hélas ! Que vais-je faire ?
Je tremble à m'expliquer, & je ne puis me taire ;
Et dans mes ſentimens interdit & confus,
J'en découvre le trouble, & n'oſe rien de plus.

ÉRIPHILE.

Non, non, Nicandre, non ceſſez de vous contraindre,
Je connois quel ſujet vous avez de vous plaindre ;
Et vous craignez en vain que je prenne intérêt
Au juſte déſaveu d'un prix qui vous déplaît.
Quelque preſſant devoir qui hâte ſa vengeance,
A trop d'emportement la reine ſe diſpenſe,
Quand pour vous animer à ſervir ſon courroux,
Elle prend hors de vous ce qui doit être en vous.
Un cœur qui s'abandonne au deſir de la gloire,
N'a jamais que ſoi-même à conſulter & croire;
Et, quoi qu'il fît de grand, il auroit à rougir
Si ſa propre vertu ne le faiſoit agir.
Ainſi, dans ce combat où l'honneur vous engage,
L'eſpoir de mon hymen n'eſt qu'un pompeux outrage ;

Et, loin que son refus irrite ma fierté,
Je me plains avec vous de son indignité.
C'est aux courages bas, c'est aux ames vulgaires
A goûter lâchement ces amorces grossieres;
Et qui peut en montrer un cœur moins abattu,
Lors même qu'il l'augmente, affoiblit sa vertu.
Craignez donc un hymen contraire à votre estime;
Faites-en éclater un mépris légitime,
Et montrez qu'un grand cœur embrasse un grand exploit,
Moins par l'espoir du prix que par ce qu'il se doit.

NICANDRE.

Moi, des mépris pour vous? Ah! Bien plûtôt, Madame,
Souffrez que je renonce à cette grandeur d'ame,
Dont le charme pour moi n'a rien que d'odieux,
S'il lui faut immoler un espoir glorieux.
Non que j'ose en prétendre un plus haut avantage,
Que d'en faire à vos pieds un juste & plein hommage;
Mais s'il me laisse encore à craindre également,
Du moins il m'autorise à me montrer amant.
C'est ici qu'un regard plus ou moins favorable
Me peut faire ajouter, heureux ou misérable.

ÉRIPHILE.

Quel charme en ce bonheur penseriez-vous trouver,
Qu'un regard peut détruire aussi-tôt qu'achever?
Par sa fragilité connoissez sa foiblesse,
Et, sans vous éblouir d'une vaine promesse,
Soumettez hautement à la gloire, à l'honneur,
Les appas décevans d'un si foible bonheur.
Défendez jusqu'au bout l'éclat de votre vie
Des traits empoisonnés que décoche l'envie.
C'est au trône d'Argos qu'on en veut aujourd'hui,
Et le devoir du sang vous en faisant l'appui;
Ne lui donnez pas lieu de dire que Nicandre
Le voulut partager avant que le défendre,
Et qu'au-moins il fallut que l'espoir de ma main,
Pour être bon sujet, le rendît souverain.

NICANDRE.

Hé quoi, Madame, hé quoi, ma conduite passée
Vous peut-elle souffrir cette injuste pensée,
Et quand vos intérêts ont exposé mon sang,
M'a-t-on vû démentir la gloire de mon rang ?
Par quel complot secret ai-je pû faire naître
Cet outrageant soupçon que vous faites paroître,
Et qui de ma princesse éblouissant les yeux,
Ne lui fait voir en moi qu'un prince ambitieux ?
Ah ! Si ce pur amour qui régne dans mon ame,
Prend de sombres couleurs pour vous peindre ma flamme..

ÉRIPHILE.

Nicandre, c'en est trop ; enfin vous me forcez
D'opposer ma colere à des feux insensés,
J'en voulois étouffer les chaleurs indiscretes ;
Mais puisque je vous vois oublier qui vous étes,
Pour punir votre orgueil, c'est le moins que je puis
Que de vous faire ici souvenir qui je suis.
Certes, si sur l'espoir dont vous flatte la reine,
Vous tenez de mon cœur la conquête certaine,
Ce cœur né pour le trône est d'un rang bien abject,
S'il n'est qu'un prix sortable aux devoirs d'un sujet.
C'est le nom que je donne à ces exploits célébres
Qui dérobent le vôtre à l'horreur des ténébres,
Et qui sont trop payés lorsque le souvenir
S'en transmet par la gloire aux siécles avenir.
Outre qu'un bon sujet qui n'agit & ne pense
Qu'à remplir ses devoirs où soumet la naissance,
Eût-il seul empêché la chûte de l'état,
Si-tôt qu'il s'en souvient, n'est qu'un sujet ingrat,
Et qu'il seroit honteux d'attendre aucun salaire,
Quand on sait qu'on n'a fait que ce qu'on a dû faire.

NICANDRE.

Je vous entens, Madame ; & je voi clairement
Qu'il faut être né roi pour être votre amant.

Au moins si mon espoir est si peu légitime,
Ma mort saura bien-tôt en effacer le crime,
Et laisser par respect à l'un de mes rivaux
Le prix qu'acquiert un scéptre à ses heureux travaux.

ÉRIPHILE.

Dans ce scéptre pour moi vous croyez trop de charmes;
Et si ces deux rivaux vous causent tant d'alarmes,
Pour vous désabuser, apprenez que mes vœux
Seront dans le combat plus pour vous que pour eux.

NICANDRE.

Se pourroit-il...

ÉRIPHILE.

Allez, cela vous doit suffire.
Suivez les sentimens que l'honneur vous inspire;
Et sachez qu'un grand cœur, s'il veut toucher le mien,
Doit mériter beaucoup, & ne demander rien.

SCENE III.

ÉRIPHILE, CLÉONE.

CLÉONE.

Son espoir étoit mort, vous l'avez fait revivre.

ÉRIPHILE.

De deux princes amans par là je me délivre;
Et s'il vainc Timocrate, au moins quitte vers eux,
Mes ordres d'un sujet sauront borner les vœux.
Ce n'est pas qu'après tout je me trouve obligée
A me faire le prix d'une reine vengée;
Mais nos vieux démêlés sont assez importans
Pour ne pas faire encor de nouveaux mécontens;

Car je n'ose espérer que l'ingrat Cléoméne...

CLÉONE.

Madame, le voici.

ÉRIPHILE.

Cléone, quelle peine !
N'importe, éloigne-toi. Tout parjure qu'il est,
S'il daigne s'excuser, sa présence me plaît.

SCENE IV.

ÉRIPHILE, CLÉOMENE.

ÉRIPHILE.

Que voulez-vous de moi? Venez-vous pour me plaindre
Du refus d'un hymen qui me rend tout à craindre,
Ou si le roi de Crete assuré de vos soins
A pû vous ordonner de me voir sans témoins?

CLÉOMENE.

Ah! Madame...

ÉRIPHILE.

Parlez. Si c'est ce qui vous méne,
Je vous dois audience aussi-bien que la reine.

CLÉOMENE.

Pour me faire jouir de toute sa douceur,
Daignez me la promettre avecque moins d'aigreur,
Ma princesse.

ÉRIPHILE.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Qui peut trahir Argos me nomme sa princesse;
Et lorsque de ses vœux notre honte est l'objet,
Me nommant sa princesse, il se dit mon sujet!
Si l'indignation d'un conseil bas & lâche
Me fait vous témoigner quelque aigreur qui vous fâche,

Jugez contre un sujet quel seroit mon courroux,
Par le peu d'intérêt que je dois prendre en vous.

CLÉOMENE.

Et j'ai pû m'attirer un traitement semblable
Par le plus bel effort dont l'amour soit capable ?
Car j'atteste les dieux...

ÉRIPHILE.

Non, non, c'est perdre temps ;
Une excuse de vous n'est pas ce que j'attens ;
Et quand mon cœur pourroit s'en pardonner l'injure,
Quelle foi donnerois-je aux sermens d'un parjure ?

CLÉOMENE.

Moi, parjure, Madame ! Et d'un soupçon si bas
Vos propres sentimens ne me défendent pas ?
Ah ! Si de mes respects désavouant l'hommage,
Ma foi d'un tel reproche a mérité l'outrage...

ÉRIPHILE.

En effet, c'est fort bien signaler votre foi,
Que servir Timocrate aujourd'hui contre moi,
Son hymen conseillé d'injustice m'accuse ?
Ingrat, voilà ton crime, apprête ton excuse ;
Car, quoique de ta part il me dût peu toucher,
J'ai la foiblesse encor de te le reprocher.
Cette fierté qu'en moi la naissance autorise,
A ta fausse vertu ne s'étoit donc soumise
Qu'afin de te voir faire un lâche désaveu
D'un triomphe si beau qui t'a coûté si peu ?

CLÉOMENE.

Ah ! Daignez mieux juger du zéle qui m'anime,
D'un bel excès d'amour ne faites pas un crime ;
Et dans ce même avis, suspect de lâcheté,
Voyez jusqu'où pour vous cet amour m'a porté.
Il m'a fait renoncer à tous ces avantages
Qu'un glorieux espoir permet aux grands courages ;
Afin de mieux aimer j'ai voulu me haïr,
Et je me suis trahi de peur de vous trahir.

ÉRIPHILE.

Quoi, toi seul applaudir aux vœux de Timocrate,
N'est pas montrer une ame aussi lâche qu'ingrate,
Et quand ta trahison par là se met au jour,
J'en dois prendre l'effet pour des marques d'amour ?

CLÉOMENE.

Quoi, vous pourriez souffrir avecque moins de peine
Qu'un servile intérêt fît agir Cléoméne,
Et que, lorsque le ciel s'offre à vous couronner,
Il vous ravît un bien qu'il ne peut vous donner ?
Non, non, ma passion est assez noble & pure
Pour savoir de mon cœur étouffer le murmure,
Quand cette belle ardeur, dont l'appas m'est si doux,
Sans me considérer s'attache toute à vous.
Ainsi lorsque j'ai vû par la paix qu'il souhaite,
Timocrate à vos pieds mettre toute la Crete,
Que son hymen offert s'en faisant le soutien
Assuroit votre trône en vous plaçant au sien,
Vous devant un conseil & grand & magnanime,
Ma flamme à balancer auroit crû faire un crime;
Et contre vos soupçons les dieux me sont témoins
Que j'eusse été perfide à le paroître moins.

ÉRIPHILE.

Je croyois que l'amour qu'un tel revers accable,
Lorsqu'il perd tout espoir, n'étoit pas si traitable,
Et qu'il désavouoit comme autant d'attentats,
Ces générosités qui lui font des ingrats.

CLÉOMENE.

Aussi de mes conseils si l'effet devoit suivre,
Je sai d'un tel malheur par où l'on se délivre;
Et ma vie immolée à mon cruel devoir,
Sauroit bien ménager la douleur de le voir.
Oui, du même moment que la fortune ingrate
Eût semblé se résoudre à flatter Timocrate,
Comme victime dûe à ce fameux accord,
Cléoméne sans doute eût achevé son sort;

Trop heureux, si mourant pour vous avoir servie,
On eût vû dans sa mort la gloire de sa vie;
Et si de cette mort le secret avéré,
Pour vous placer au trône eût servi de degré.
Appellez ce dessein, foiblesse, ingratitude,
Donnez-lui, s'il se peut, encor un nom plus rude;
C'est par là seulement que ce cœur amoureux
A crû justifier l'audace de ses feux.
Renoncer pour l'amour au soin de sa fortune,
N'est que le foible effet d'une vertu commune;
On a vû mille amans, dans ses moindres douceurs;
Trouver la pente aisée aux mépris des grandeurs,
Et pour l'objet aimé, sans que rien les étonne,
Quitter parens, amis, scéptre, trône, couronne;
Mais il est inoüi peut-être avant ce jour,
Qu'aucun ait immolé l'amour même à l'amour.
Pour consacrer mon nom au temple de mémoire,
C'est à moi que le ciel en réservoit la gloire,
Il la devoit sans doute à ma fidélité;
Et j'ose jusques-là flatter ma vanité,
Que d'un effort si grand, si beau, si peu croyable
S'il vous fit seule digne, il m'a fait seul capable.

ÉRIPHILE.

Au moins, si tu me crois le courage si bas,
Que des seules grandeurs je goûte les appas,
Ces princes, dont l'amour vient servir notre haine;
Pouvoient par leur hymen me faire deux fois reine;
Et préférer au leur celui d'un ennemi,
Ce n'est que te montrer généreux à demi.

CLÉOMENE.

Hélas! Vous plaignez-vous de cette préférence,
Quand ils n'ont rien en eux par-de-là la naissance;
Rien dont un grand courage ait lieu d'être jaloux,
Hors l'illustre projet de soupirer pour vous?
Ayant à succomber sous un revers insigne,
Ma flamme a crû devoir ne céder qu'au plus digne;

Combats, vaincs, & sur-tout, n'exposes pas ma foi
A refuser ailleurs ce qui n'est dû qu'à toi.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE.

Quel sentiment confus & d'espoir & de crainte
Tient mes vœux tour-à-tour dans mon cœur suspendus?
De quel bizarre sort l'injurieuse atteinte
Se plaît à les voir confondus?
Tout mon sang s'émeut & s'altere
A songer que déja peût-être on est aux mains,
Je sai que poursuivant la vengeance d'un pere,
La justice veut que j'espere;
Mais parce que j'aime, je crains.

Tu l'emportes; ô crainte, & ma raison te céde;
Si ce cruel combat satisfait mon devoir,
Ce cœur que malgré moi Cléoméne possède,
Ne s'en permet pas plus d'espoir.
Ainsi, d'une image trop noire
Le seul péril qu'il court vient frapper mes esprits;
Et je regarde peu ce qui lui vient de gloire,
Quand il poursuit une victoire
Dont je ne puis être le prix.

Oui, c'est en vain pour lui que mon feu s'intéresse;
L'impérieux orgueil du trône qui m'attend,

A son plus doux appas vient opposer sans cesse
Ce qu'il a de plus éclatant.
D'une source si peu commune
Il fait tirer ce sang à qui je dois le jour,
Que dans cette grandeur à moi-même importune,
Pour devoir trop à la fortune,
Je n'accorde rien à l'amour.

Dure fatalité, dont l'ordre tyrannique
M'asservit en esclave à ce que je me dois,
Et qui sur mes desirs jette un joug magnifique,
Dont l'éclat déguise le poids,
Que me sert-il qu'un diadême
D'un absolu pouvoir soit l'infaillible appui?
Que me sert de mon rang la majesté suprême
Si je ne puis rien pour moi-même
Lorsque je puis tout pour autrui?

Ainsi, Quand tu vaincrois, ne crois pas, Cléoméne,
Que mon amour osât se déclarer pour toi,
Tu peux par ton mérite égaler une reine,
Mais tu n'as pas le nom de roi.
Ce défaut qui fait mon supplice
N'offre point de reméde à mon cœur abattu;
Et tel est de mon sort le scrupuleux caprice,
Que je te fais une injustice
Par un principe de vertu.

SCENE II.

ÉRIPHILE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

Hé bien, Cléone, enfin que devons-nous attendre?
Qu'as-tu sû? Qu'a-t-on fait? Et que viens-tu m'apprendre?

CLÉONE.

Un succès qui sans doute à nos vœux étoit dû;
L'orgueil de Timocrate enfin est confondu;
Et ce fameux héros, tout vaillant qu'il puisse être,
Doit craindre nos guerriers puisqu'il n'ose paroître.
Chacun d'eux à l'envi le défie au combat.

ÉRIPHILE.

Il agit plus en chef peut-être qu'en soldat,
Et ne pas s'exposer à ce premier orage,
Sans doute est moins défaut qu'adresse de courage;
Quelque raison l'engage à réserver son bras.

CLÉONE.

Trasile prisonnier, ne l'étonne donc pas?

ÉRIPHILE.

Quoi, Trasile, Cléone? O dieux, est-il croyable;
Ce chef de son parti le plus considérable?
Mais, Cléone, après tout, ce peut être un faux bruit

CLÉONE.

Non, non, devant la reine on l'a déja conduit,
Où pour couvrir la honte où sa prise l'expose,
L'amour de Timocrate en est la seule cause,
A-t-il dit, *& sans doute on vainc mal aisément,*
Lorsqu'il se faut soumettre aux ordres d'un amant.
Sans oser attaquer réduits à nous défendre,
Vous nous offrez du sang que l'on craint de répandre;
Et l'espoir du triomphe est rarement permis
A qui veut épargner ses propres ennemis.

ÉRIPHILE.

Ainsi, quand nous vaincrons, si nous l'en voulons croire,
A l'amour de son roi nous en devrons la gloire;
Il arme contre nous, & nous veut épargner?

CLÉONE.

Par ce respect peut-être il prétend vous gagner?

ÉRIPHILE.

Il n'y peut employer qu'un effort inutile.

CLÉONE.

Je le crois; mais, Madame, à parler de Trasile,
La curiosité touche peu votre cœur,
De ne pas demander quel en est le vainqueur.

ÉRIPHILE.

Hélas ? S'il étoit tel qu'il pût flatter ma peine,
J'aurois oüi déja le nom de Cléomene;
Et comme à ses rivaux je crains de trop devoir,
Après Trasile pris je n'ai rien à savoir.

CLÉONE.

Au moins à son défaut si j'ai sû vous entendre,
Vous souhaitiez tantôt l'avantage à Nicandre;
Et c'est par sa valeur que Trasile soumis
Semble semer l'effroi parmi nos ennemis,
Leur courage déja s'allentit par sa prise;
Et pour peu qu'aujourd'hui le ciel nous favorise,
J'ose presque augurer de ces premiers exploits
Que nous verrons dans peu la Crete sous vos loix.

ÉRIPHILE.

Avant que mon espoir sur ton zéle s'assûre,
Apprenons si la reine en avouera l'augure.

SCENE VII.

LA REINE, ÉRIPHILE, DORIDE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

Madame, enfin les dieux se déclarant pour nous,
Semblent flatter nos maux d'un espoir assez doux;
Et j'allois vous jurer...

LA REINE.

Ah, ma fille!

ÉRIPHILE.

Madame,
Que dois-je présumer du trouble de votre ame?

LA REINE.

Que loin qu'un juste espoir puisse adoucir nos maux
Je viens te préparer à des malheurs nouveaux.

ÉRIPHILE.

Quel changement soudain me défend que j'espere?
La prise de Trasile est-elle imaginaire,
Ou, pour nous accabler d'un plus rude revers,
Les dieux par quelque traître ont-ils brisé ses fers?

LA REINE.

Non, sa prison est sûre, & je crains peu sa fuite;
Mais d'un combat funeste ignores-tu la suite?

ÉRIPHILE.

Je n'ai rien sû de plus.

LA REINE.

Li dans mon désespoir
Ce qu'on me laisse encore à te faire savoir,
Et tâche à m'épargner la douleur de te dire
Que le ciel contre nous pour un tyran conspire.
D'abord Trasile pris sembloit nous assurer
De tout ce que ma haine avoit droit d'espérer.
Les siens que cette prise avoit remplis d'alarmes,
Ne s'offroient qu'en désordre à soutenir nos armes,
Quand, pour chasser l'effroi dans leur parti semé,
Timocrate paroît superbement armé.
La visiere abaissée, il exhorte, il commande,
La nouvelle en est sûe & la joie en est grande;
Les hauts cris que les siens en poussent jusqu'aux cieux
Sont de notre malheur le présage odieux.
Nos princes pour voler où l'amour les engage,
Quittent imprudemment leur premier avantage;
Et courant attaquer cet ennemi nouveau,
Cresphonte le premier accroche son vaisseau,

Il saute dans son bord ; figure-toi le reste,
Il s'y donne un combat & sanglant & funeste.
Soudain Léontidas, jaloux de son bonheur,
Brûle d'en partager le péril & l'honneur,
Mais il ne peut si-tôt contenter son envie
Qu'il ne trouve déja que Cresphonte est sans vie.

ÉRIPHILE.

Il est mort?

LA REINE.

Oui, ma fille; &, pour comble de maux;
Même sort attendoit deux illustres rivaux,
Léontidas n'est plus.

ÉRIPHILE.

Que dites-vous, Madame?

LA REINE.

Tous deux par Timocrate ont vû couper leur trame;
Et ce fier ennemi triomphe injustement
De toute la fureur de mon ressentiment;
Voi dans un tel destin ce qui nous reste à craindre.

ÉRIPHILE.

Et pour eux & pour nous il est sans doute à plaindre;
Mais achevez, de grace; après un tel malheur,
Tous les nôtres, Madame, ont-ils manqué de cœur?
Laissent-ils sans obstacle échapper la victoire?

LA REINE.

Nicandre avec éclat en dispute la gloire,
Et contre Timocrate il emploie à son tour
Ce qu'inspire aux grands cœurs & l'honneur & l'amour;
Mais comme sur lui seul tout l'éclat se repose,
Son péril de mon trouble est la plus juste cause.
Outre qu'à ces sujets & d'allarme & d'effroi,
Cléoméne... Mais, dieux! Est-ce Arcas que je voi?

LA REINE.

La surprise d'un coup que redoutoit ma haine
Avoit de mon esprit éloigné Cléoméne,
Mais puis-je sans trembler m'informer de son sort ?
Parlez, parlez, Arcas.

ARCAS.

Madame, on le croit mort ;
Au moins s'étant mêlé sans se faire connoître,
A nos yeux aussi-tôt il a sû disparoître ;
Et sans doute au combat il portoit trop de cœur
Pour voir, sans y périr, Timocrate vainqueur.

LA REINE *à Ériphile.*

Hé bien, mon espoir céde à d'injustes alarmes ?

ÉRIPHILE.

En de pareils malheurs le mien n'est plus qu'aux larmes ;
Et, pour vous les cacher, je vais loin de vos yeux
En offrir le spectacle en sacrifice aux dieux.

LA REINE.

Ah ! Loin que leur colere en puisse être appaisée ...
Mais, dieux, que vois-je ? Arcas, m'aviez-vous abusée ?

SCENE V.

LA REINE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE.

NICANDRE.

Non, Madame, & le sort qui me poursuit toujours,
En me tirant des fers, m'en donne de plus lourds.
De quelque doux espoir que mon retour vous flatte,
Aimerez-vous un bien qu'on doit à Timocrate,
Et vous résoudrez-vous dans un malheur si grand,
A vous servir d'un bras qu'un ennemi vous rend ?
M'ayant fait prisonnier, c'est lui qui me renvoie.

LA REINE.

LA REINE.

Quelle amertume, ô dieux, versez-vous sur ma joie !

NICANDRE.

Et je sens d'autant plus l'aigreur de ce revers,
Que sans condition il a brisé mes fers.
Jugez à quel effort tant de vertu m'engage.

LA REINE.

Quoi, de Trasile pris nous laisser l'avantage,
Et ne l'arracher pas à ce lâche destin
Qui d'un régne éclatant précipite la fin ?

NICANDRE.

Vous la craignez en vain si vous l'en pouvez croire.
Ma prise avoit à peine affermi sa victoire,
Que le combat cessé, je prépare mon cœur
A tout ce que fait craindre un insolent vainqueur ;
Quand un ordre secret que l'on sembloit attendre,
Dans un léger esquif me force de descendre,
Où pour en joindre un autre, ayant un peu ramé,
J'y voi le roi de Crete encore tout armé.
Si-tôt qu'il m'apperçoit il hausse la visiere,
Je découvre l'éclat d'une mine guerriere,
Et tel que sur un teint & vif & coloré,
La chaleur du combat ne l'a point altéré.
Nicandre, me dit-il, *pour montrer à la reine*
Que même je la veux respecter dans sa haine,
Si tant de sang versé ne la sauroit finir,
Je lui redonne en toi de quoi la soutenir ;
Heureux, si poursuivant mon premier avantage,
De son trône & du mien je lui puis faire hommage,
Et si de son courroux désarmant la rigueur,
Ma victoire aux vaincus fait souffrir le vainqueur.
Cependant, par respect pour qui veut me détruire,
Voi que moi-même aux tiens j'ai voulu te conduire.
Nous voguons tant qu'enfin n'osant plus avancer,
Avant qu'on nous sépare, il me fait l'embrasser.

LA REINE.

Quoi, d'un faux sentiment l'indigne & basse amorce
Pour éblouir Nicandre a donc assez de force,
Et ce trompeur appas l'a si-tôt abattu,
Qu'il nous vante pour vraie une ombre de vertu ?
Non, non, quoique la tienne ait peine à s'en défendre ;
Ne crois pas que jamais je m'en laisse surprendre,
Et que d'un ennemi l'audacieux espoir,
En séduisant ma haine, ébranle mon devoir.
Ce cœur qu'il veut corrompre est trop haut pour souscrire
Au triomphe insolent où son orgueil aspire ;
Et dans les sentimens où m'engage un époux,
Ce qu'il fait pour l'éteindre augmente mon courroux.
Quelque bien aujourd'hui que l'état en reçoive,
Je le hai d'autant plus qu'il veut que je lui doive ;
Et que sa tyrannie osant trop s'élever,
Jusque dans mon cœur même il cherche à me braver.
Oui, dieux, de cet état protecteurs redoutables,
Des sermens violés vengeurs impitoyables,
Pour obliger ma haine à ne fléchir jamais,
Oyez-moi répéter ceux que j'ai déja faits.
Tant que reine en ces lieux j'aurai quelque puissance ;
Si de hâter sa mort mon devoir se dispense,
Puisse votre courroux, par de justes fureurs,
Exposer tout Argos aux dernieres horreurs,
Et par une vengeance aussi juste qu'entiere,
N'y laisser voir par-tout qu'un vaste cimetiere.
Mais d'où vient ce grand bruit, qui poussé jusqu'aux cieux,
Par des cris redoublés fait retentir ces lieux ?

DORIDE.

Madame, permettez, pour vous tirer de peine...

SCENE VI.

LA REINE, NICANDRE, CLÉOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

J'En connois le ſujet en voyant Cléoméne,
Il vit, il vit encore, & le peuple à le voir
Par ces marques de joie explique ſon eſpoir,
De ſon retour ſans doute il prendroit de renaître.

CLÉOMENE.

Il eſt vrai qu'à me voir ſa joie a ſû paroître,
Mais, Madame, elle eſt dûë au ſurprenant revers
Qui ſauvant cet état met Timocrate aux fers.

LA REINE.

Que dites-vous? O dieux!

CLÉOMENE.

Que de nôtre défaite
J'ai ſû venger par là le malheur ſur la Crete,
Et que, pour vous laiſſer maîtreſſe de ſon ſort,
Remis aux mains d'Iphite, on le conduit au fort.

NICANDRE.

Quoi, vous l'auriez vaincu?

CLÉOMENE.

Quand je n'oſois le croire,
Les dieux ont à mon bras accordé cette gloire,
Puiſque voyant qu'en vain j'y ferois mes efforts,
La bataille perdue & les deux princes morts,
M'échappant vers le port, par un heureux rencontre
Dans un léger vaiſſeau le hazard me le montre.
Je le joins, je l'attaque avec tant de vigueur,
Que ſurpris du péril qui menace un vainqueur,

Avant que dans sa flotte on puisse en rien apprendre,
Après quelque combat je l'oblige à se rendre.

NICANDRE.
Où ton trop de vertu t'a-t-il précipité ?
O prince ! ta prison vient de ma liberté.

LA REINE.
Enfin, ma haine, enfin nous bravons la tempête ;
Les dieux m'ont exaucée, & ta victime est prête.
O vous, par qui le sort l'a soumise à mes loix,
Quel prix m'acquitera de ce que je vous dois ?

CLÉOMENE.
L'aveu d'un bel espoir qui, sur votre promesse,
Dans l'orgueil de ses vœux s'éleve à la princesse.

NICANDRE.
L'ambition déja vous fait-elle ignorer
Qu'à moins d'être né prince on n'y peut aspirer ?

CLÉOMENE.
Cette ambition même est un illustre signe,
Que ce que je suis né ne m'en rend pas indigne,
Et qu'il n'est pas de prince à qui l'éclat du sang
Ait dans toute la Grece acquis un plus haut rang.

NICANDRE.
C'est sans doute en donner une preuve certaine,
Que venir sans armée au secours de la reine ?

CLÉOMENE.
Rendre ses ennemis sous le nombre abattus,
N'est que l'effet commun des communes vertus ;
Et sur cet avantage obtenir la victoire,
Si c'est vaincre en effet, c'est triompher sans gloire.
Quoi que montre un parti de foiblesse ou d'effroi,
Ce bras pour l'en chasser n'a besoin que de moi ;
Et du moins, mes exploits n'égalant pas les vôtres,
Je tiens tout de moi seul, & ne dois rien aux autres.

LA REINE.
Ils sont tels, Cléomene, ils sont tels que les dieux
Ne désavoueroient pas un sang si glorieux.

NICANDRE.

Mais, Madame, est-ce lui que nous en devons croire?

CLÉOMENE.

Oui, puisque je l'assure après une victoire.
Qui dans le champ d'honneur tel qu'un prince a paru,
Lorsqu'il dit qu'il est prince, est digne d'être crû;
Non qu'il ne fût facile, en me faisant connoître,
D'étouffer un soupçon que l'envie a fait naître;
Mais vouloir l'éclaircir quand mon bras le confond,
D'un doute injurieux c'est mériter l'affront.
Puisqu'enfin, si j'avois une naissance ingrate,
Avant qu'entre vos mains remettre Timocrate,
Sur la foi des sermens j'aurois pû m'assurer
Le bonheur qu'un rival me défend d'espérer.
Ici leur sainteté les rend inviolables,
Mais un cœur généreux hait des ruses semblables.
D'un glorieux espoir dans mon ame adoré,
J'ai crû votre parole un garant assuré;
Et lorsqu'à son effet comme prince j'aspire,
Pour confirmer ce rang ma foi vous doit suffire.

LA REINE.

Il est juste; & l'état ne sauroit faire un choix
Qui dans leur majesté soutienne mieux ses loix.
Votre hymen fait leur gloire; &, pour plus d'assurance,
Sur ces mêmes sermens qui pressent ma vengeance,
J'atteste tous les dieux, qu'au temple, aux yeux de tous,
La princesse demain vous prendra pour époux.
Ne craignez pas plus loin que l'effet s'en recule;
Ou s'il vous peut encor rester quelque scrupule,
Pour le mieux étouffer, venez avecque moi
L'assurer de vos soins, & recevoir sa foi.

SCENE VII.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Quel coup de foudre, Arcas!

ARCAS.

Il est grand, il est rude.

NICANDRE.

O d'un cœur partagé mortelle inquiétude,
Que dans leurs intérêts engagent tour-à-tour
Par un effort égal & l'honneur & l'amour !
Mais c'est trop écouter un amour qui nous flatte.
Satisfaisons l'honneur en sauvant Timocrate;
Quand je vois que j'en tiens & vie & liberté,
Songer à d'autres soins est une lâcheté.

ARCAS.

L'effort dont sa vertu l'a fait pour vous capable,
Semble ici de la vôtre en attendre un semblable.
Mais si, le délivrant, je pouvois trouver jour
A servir votre honneur ensemble & votre amour ?

NICANDRE.

A quel frivole espoir veux-tu porter ma flamme ?

ARCAS.

Je renferme, Seigneur, ce secret dans mon ame;
Et c'est par les effets que vous pourrez savoir
Ce qu'ose à votre gloire épargner mon devoir.

NICANDRE.

Pressé trop vivement d'une atteinte mortelle,
Sans rien examiner je laisse agir ton zéle;
Seulement pour hâter un glorieux dessein,
Vien prendre pour Iphite un ordre de ma main.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Quoi, sans voir qu'à périr un tel refus l'expose,
Timocrate à sa fuite est le seul qui s'oppose ?

ARCAS.

Seigneur, je l'avouerai, j'appréhendois d'abord
D'avoir peine à gagner le gouverneur du fort.
Quoique de vos bienfaits sa fuite soit l'ouvrage,
Un scrupule léger souvent lui fait ombrage ;
Et s'agissant ici de délivrer un roi,
Je craignois seulement l'obstacle de sa foi.
Mais lorsque sa prison par lui nous est ouverte,
Voir ce roi malheureux s'obstiner à sa perte,
C'est ce qui me confond, & le dernier effort
De ce que peut sur nous la malice du sort.

NICANDRE.

Pour couvrir ce refus encor que peut-il dire ?

ARCAS.

Que pour sa liberté son cœur en vain soupire,
Puisqu'après la disgrace où le ciel l'a fait choir,
C'est de son seul vainqueur qu'il la peut recevoir.

NICANDRE.

Mais sait-il que sa prise importe à Cléoméne,
Que son amour l'expose aux sermens de la reine,
Et que même déja le scrupule indiscret
D'un peuple trop timide ose en presser l'effet ?

ARCAS.

C'est par où j'ai tâché d'ébranler son courage ;
Mais d'une haine injuste il veut forcer la rage,
Et voir si Cléoméne osera dans ce jour
Tirer du sang d'un roi le prix de son amour.

NICANDRE.

Ce n'est donc pas assez qu'une affreuse victoire
D'un bel espoir au mien ait défendu la gloire,
Si par un ennemi mon devoir combattu
Ne voit le sort jaloux confondre ma vertu.
Il faut vaincre pourtant. Retourne, emploie Iphite;
Joins ses efforts aux tiens, presse, agis, sollicite,
Et fais si bien qu'enfin Timocrate aujourd'hui
Daigne accepter de moi ce que je tiens de lui.

ARCAS.

Puis-je avec tant d'ardeur le forcer à se rendre,
Si votre amour par là n'a plus rien à prétendre ?

NICANDRE.

Quoi, sa fuite auroit pû relever mon espoir ?

ARCAS.

Oui, s'il l'avoit d'abord laissée en mon pouvoir ;
Car j'avois fait déja soupçonner à la reine
Qu'elle hazardoit trop à croire Cléoméne,
Et qu'un faux Timocrate entre ses mains remis,
Pouvoit surprendre un bien aux seuls princes promis.
Ainsi dans ce refus d'éclaircir sa naissance,
Timocrate échappé par notre intelligence,
On n'auroit pas eu peine à lui persuader
Que pour couvrir sa fourbe il l'eût fait évader.
Jugez quel doux espoir eût flatté votre flamme.

NICANDRE.

Qu'à ce lâche dessein j'eusse abaissé mon ame !
Non, Arcas, mon amour jaloux de son bonheur,
Peut attaquer son rang, mais non pas son honneur.

ARCAS.

Je sai que dès l'abord votre vertu sévere
Eût rompu ce projet, à ne vous le pas taire ;
Mais aussi je sai bien qu'en un pressant ennui
On doit souvent servir un prince malgré lui.
Cependant les soupçons où j'ai poussé la reine,
Au lieu de le détruire avancent Cléoméne,
Puisque pour débrouiller le secret d'un tel sort,
On doit avoir déja mené Trasile au fort,
Qui connoissant son roi, va, malgré mon adresse,
A votre heureux rival assurer la princesse.

NICANDRE.

Souffrons ce dur revers, plûtôt que consentir
Que ma vertu s'attire un honteux repentir,
Et que ton trop de zéle, aux dépens de ma gloire,
Impute à Cléoméne une fausse victoire.
Si contre mon amour le destin irrité...
Mais où porte Doride un pas précipité ?

SCENE II.

NICANDRE, DORIDE, ARCAS.

NICANDRE.

Parle, où vas-tu si vîte ?

DORIDE.

Avertir la princesse
Du plus noir attentat dont ait rougi la Grece.
J'en crois à peine encor ce que mes yeux ont vû.

NICANDRE.

Il faut sauver l'état de ce coup imprévû ;
Dépêche, explique-toi.

DORIDE.

Seigneur, ce Cléoméne
Dont l'orgueil aspiroit au trône de la reine,

De la haute vertu ce modéle parfait,
N'a pû si bien cacher ce qu'il est en effet,
Qu'en lui le juste ciel n'ait laissé reconnoître
Un fourbe, un imposteur aussi lâche que traître.

NICANDRE.

Que m'apprens-tu, Doride ?

DORIDE.

Un secret éclairci,
Qui perdoit la princesse, & vous perdoit aussi.
On s'étonnoit, Seigneur, au bonheur de nos armes;
De voir nos ennemis n'en prendre point d'alarmes,
Et que dans leur parti le désordre & l'effroi
N'eût point encor suivi la prise de leur roi.
Mais quelle crainte, hélas, troubleroit leur victoire,
Quand Cléoméne à faux s'ose en donner la gloire,
Et que son artifice à la fin prévenu
Sous les armes d'un roi suppose un inconnu ?

NICANDRE.

Quoi, celui dont lui-même a vanté la défaite,
Le prisonnier du fort, n'est pas le roi de Crete ?

DORIDE.

Non, Seigneur, mais l'appui d'un fourbe ambitieux
Dont on a convaincu l'imposture à mes yeux.
Sur un confus murmure épandu par la ville,
Qui veut qu'au prisonnier on confronte Trasile,
Quoiqu'en secret mon cœur en déplorât le sort,
Par curiosité j'ai voulu suivre au fort,
Où pressé de douleur & trompé par ses armes,
Trasile à ses genoux alloit porter ses larmes,
Lorsque levant les yeux, il s'étonne de quoi
On lui montre pour prince un sujet de son roi.
Le prisonnier rougit; & de son artifice
Les signes qu'il lui fait donnant un clair indice,
Quoi, dit alors Trasile, un traître, un imposteur,
S'ose dire vaincu sous le nom de vainqueur,

Et formant contre lui quelque trame secrete,
Ariston dans vos fers s'érige en roi de Crete?
Pour voir avec succès ce bruit par-tout semé,
Son fantôme sans doute est assez bien armé;
Mais, quel que soit l'auteur d'un si bas stratagême,
J'en verrai rejaillir la honte sur lui-même;
Et de l'indigne affront d'une fausse prison,
Timocrate dans peu saura tirer raison.
A ces mots, qui pour lui semblent un coup de foudre;
On voit ce prisonnier ne savoir que résoudre.
Il demeure confus, & sa confusion
Servant à le convaincre en cette occasion,
Sur un aveu si fort dont la preuve est facile,
A la reine sur l'heure on remene Trasile.

NICANDRE.

Arcas, qui l'auroit crû?

ARCAS.

L'ambition, Seigneur,
A de puissans attraits à chatouiller un cœur;
Et de l'espoir du trône exclus par sa naissance,
Cléoméne...

DORIDE.

Seigneur, le voici qui s'avance.
Vous-même sur sa fourbe essayez son esprit.
Je cours à la princesse en faire le récit.

SCENE III.

NICANDRE, CLÉOMENE, ARCAS.

NICANDRE.

ENfin, par une voie illustre & peu commune,
Le vaillant Cléoméne a bravé la fortune,

NICANDRE.

Nous parlerons pour lui, si c'est vous obliger.

CLÉOMENE.

Mes vœux dans son destin se laissent partager ;
Et c'est de la princesse ou propice ou cruelle...
Mais la voici.

NICANDRE.

Seigneur, je vous laisse avec elle ;
Et n'oublierai jamais le respect que je doi
A celui que les dieux m'ont destiné pour roi.

SCENE IV.

ÉRIPHILE, CLÉOMENE, CLÉONE.

CLÉOMENE.

Que vois-je qui m'alarme, ô divine princesse !
Aurois-je quelque part dans l'ennui qui vous presse,
Et dois-je appréhender de mon mauvais destin,
Que Cléomene heureux ait causé ce chagrin ?
D'où peut-il être né quand la joie est publique ?

ÉRIPHILE.

Souffrez une demande avant que je m'explique.
Votre courage est grand, & la prise d'un roi
Par vous de tout l'état vient de chasser l'effroi ;
Mais, quoi qu'il se promette après cette victoire,
Vous-même assurez-moi de ce que j'en puis croire,
Et si je dois en vous, son vaillant protecteur,
Admirer un héros, ou craindre un imposteur ?

CLÉOMENE.

Madame, qui vous donne un soupçon qui m'outrage ?

ÉRIPHILE.

Un bruit fortifié d'un puissant témoignage.

Purgez-vous d'un faux roi que, pour nous abuser,
Sous un feint équipage on vous fait supposer.
Parlez; & dûs ma gloire en demeurer ternie,
Je vous en croirai seul, est-ce une calomnie?
Et l'éclat d'un hymen qui vous doit rendre heureux,
Fournit-il à l'envie un trait si dangereux?
Dépêchez, Cléomene, il est temps de répondre.
Tu te tais; c'en est trop, lâche, pour te confondre:
Ton désordre t'accuse, & je voi trop pourquoi
Tu voulois de ton rang être crû sur ta foi.

CLÉOMENE.

Je suis surpris sans doute; & toute mon adresse
Ne peut cacher mon trouble aux yeux de ma princesse;
Non que lorsqu'un faux bruit m'ose calomnier,
Il ne me soit aisé de me justifier;
Car il n'est pas si vrai que je sois Cléomene,
Qu'il l'est que j'ai livré Timocrate à la reine;
Qu'un succès favorable a rempli son espoir,
Et qu'elle a sur sa vie un absolu pouvoir.
Mais ce qui fait ma peine & mes inquiétudes,
C'est de vous voir pour lui des sentimens si rudes;
Que je n'ose espérer qu'un généreux effort
Vous fasse plaindre au moins le malheur de sa mort.

ÉRIPHILE.

Quoi, de celle d'un pere un ennemi coupable,
D'une lâche pitié m'éprouveroit capable?

CLÉOMENE.

Hélas!

ÉRIPHILE.

Acheve, parle, explique tes soupirs.

CLÉOMENE.

Comment les expliquer s'ils choquent vos desirs?
L'ardeur qu'à vous servir mon courage déploie,
Fait sans doute & mes soins & ma plus forte joie;
Mais, quoique mon amour l'ait toujours sû borner
A l'aveu glorieux qu'on vient de me donner;

Un reproche secret que malgré moi j'écoute,
M'arrête incessamment sur le prix qu'il me coûte.
Aux aveugles desirs d'un transport furieux
Il m'a fait immoler un roi victorieux;
Et cet effort est tel, qu'à l'avoir sû comprendre,
Vous m'auriez moins poussé peut-être à l'entreprendre.

ÉRIPHILE.

Ne croi pas ton orgueil jusques à te flatter
D'un aveu qu'en effet tu n'oses mériter.
Ce cœur qui voit le tien, & lit dans ta pensée,
Ne peut être le prix d'une vertu forcée.
Rencontrer par hazard, & triompher d'un roi,
C'est ce qu'un autre heureux auroit fait comme toi;
Mais en faire éclater le remords qui t'accable,
C'est une lâcheté dont toi seul es capable.

CLÉOMENE.

Hé bien, à ce reproche osez vous emporter;
Mais apprenez par où je l'ai pû mériter.
Je suis lâche, il est vrai, moi-même je m'accuse,
Non pour ce faux remords dont l'erreur vous abuse,
Mais pour avoir souffert que ce cœur amoureux
Abusât du respect d'un roi trop malheureux;
Car, puisqu'un tel secret ne sauroit plus se taire,
C'est lui qui par sa prise a tâché de vous plaire;
Et, quelque sûr qu'il soit de perdre ici le jour,
Il est moins prisonnier de guerre que d'amour.
Si-tôt qu'il m'a connu, *Triomphe, Cléomene,*
M'a-t-il dit, *sans combat ta victoire est certaine,*
La princesse a donné l'arrêt de mon trépas.
Je la respecte trop pour n'y souscrire pas;
Et si j'ai pû d'abord suivre une ardeur contraire,
De deux rivaux haïs j'ai voulu la défaire;
Mais ce courroux contr'eux dans mon cœur allumé,
Ne peut avoir d'effet contre un rival aimé.
Ah, princesse!

ÉRIPHILE.

ÉRIPHILE.

Poursui, renonce à ta victoire,
Tâche sur ton rival d'en répandre la gloire;
Et me le faisant voir par soi-même vaincu,
Rens-le digne d'un prix qui t'étoit si mal dû.

CLÉOMENE.

Ce prix n'en peut avoir; mais si, pour y prétendre,
Le mérite assez loin de soi pouvoit s'étendre,
Le ciel qui fait les rois n'en voit point aujourd'hui
Qu'en un si haut espoir il soutînt mieux que lui.

ÉRIPHILE.

Va, ta louange est froide; & puisque ta foiblesse
A louer ton rival lâchement s'intéresse,
Je te veux faire voir, pour combler tes souhaits,
Que je sai mieux encor louer que tu ne fais.
De tout ce qu'a d'éclat la grandeur de courage,
Timocrate lui seul posséde l'avantage.
Comme il sait avec gloire en régler la chaleur,
Sa prudence est toujours égale à sa valeur;
Par tout il fait briller une vertu parfaite,
Il est illustre & grand, mais il est roi de Créte;
Et pour moi sa naissance est un crime si noir,
Que sa mort de mes vœux est le plus doux espoir.

CLÉOMENE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut les satisfaire.
De ce roi malheureux la perte vous est chere,
Et votre aveugle haine attachée à son rang,
Brûle d'en voir le crime effacé dans son sang.
Vous l'y verrez, Madame, & ma triste victoire
D'un spectacle si doux vous assûre la gloire;
Mais les dieux permettront, pour flatter ses malheurs,
Que malgré vous sa mort vous coûtera des pleurs;
Et qu'enfin votre cœur mieux instruit dans sa haine,
D'un amour qui le perd haïra Cléomene.

ÉRIPHILE.

Oui, puisque cet ingrat s'obstine à se trahir,
Timocrate en effet me le fera haïr,
Non, comme tu le crois, d'avoir livré sa tête
A la juste vengeance où tout l'état s'apprête,
Mais de s'être rendu, pour trop plaindre son sort,
Indigne que mon cœur soit le prix de sa mort.
C'en est assez. Adieu, je vois venir la reine ;
Tu peux de ma colere appeller à sa haine.

SCENE V.

LA REINE, CLÉOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

LA princesse paroît s'éloigner en courroux ;
A-t-elle quelque lieu de se plaindre de vous ?
Cléomene, parlez, vous en savez la cause ?

CLÉOMENE.

Oui, Madame, je sai le crime qu'on m'impose ;
Mais si mon feu déplaît, on montre un cœur bien bas
A publier de moi ce que l'on ne croit pas ;
Et c'est sans doute user d'une mauvaise adresse,
Que noircir mon honneur, pour m'ôter la princesse.

LA REINE.

Non, Cléomene, non, la princesse est à vous ;
Ayant reçû sa foi, vous étes son époux ;
Et tout ce que le temple a de cérémonies
Ne rendra pas demain vos ames mieux unies.
Nous devons par respect ce dehors à nos dieux ;
Mais à l'ambition il faut fermer les yeux.
Ce bonheur souhaité, cet hymen qui vous flatte,
N'est dû qu'au seul vainqueur du prince Timocrate ;

Et la foi dont les nœuds ont pour vous tant d'appas,
Demeure sans effet si vous ne l'étes pas.

CLÉOMENE.

Quoi, ce n'est point assez, pour vous le faire croire,
Que la mienne à l'état répond de ma victoire?
Ces exploits renommés des cœurs nobles & grands,
D'une entiere vertu sont d'illustres garans;
Et ce seroit un monstre horrible à la nature,
De voir la valeur jointe avecque l'imposture.

LA REINE.

Toutefois un témoin assez digne de foi,
Dans votre prisonnier ne connoît point de roi.

CLÉOMENE.

Ce témoin, tel qu'il soit, le pourroit mal connoître.

LA REINE.

Quoi donc, Trasile enfin ne connoît point son maître?

CLÉOMENE.

Trasile? Il le connoît, & ne peut s'abuser;
Mais je le confondrai s'il ose m'accuser,
C'est à quoi je m'engage.

LA REINE *à Arcas.*

Allez, qu'on nous l'améne,
Arcas; il attend l'ordre en la chambre prochaine.

SCENE VI.

LA REINE, CLÉOMENE, DORIDE.

LA REINE.

Votre entreprise est grande, & j'en tremble pour vous.

CLÉOMENE.

C'est ce que le succès va régler entre nous.

LA REINE.

Vous avez tous mes vœux, mais je ne puis comprendre
Ce qu'à nous abuser Trasile peut prétendre ;
Car d'espérer par-là voir son roi relâché...

CLÉOMENE.

Nous en éclaircirons le mystére caché.

LA REINE.

Il s'avance, & déja je l'entens qui murmure.

SCENE VII.

LA REINE, CLÉOMENE, TRASILE, ARCAS, DORIDE.

TRASILE.

Quoi, Madame, on persiste en la même imposture ?
On ose soutenir qu'on ait vaincu mon roi,
Qu'il soit entre vos mains ?

CLÉOMENE.

Oui, Trasile, & c'est moi.
Vous-même oserez-vous soutenir le contraire ?
Parlez, il n'est plus temps, Trasile, de vous taire.
Ai-je trompé la reine, & trahi son espoir,
Jurant que Timocrate étoit en son pouvoir ?

LA REINE.

Trasile, répondez.

TRASILE.

Ah, coupable Trasile !

CLÉOMENE.

Non, non, il faut parler, la feinte est inutile.

LA REINE.

Le silence d'un fourbe est l'ordinaire appui.
Qui des deux m'a trompée ? Est-ce vous ? Est-ce lui ?

CLÉOMENE.

Ah ! C'en eſt trop, enfin, parlez.

TRASILE.

Je me retire ;
Et n'en ai que trop dit pour n'avoir rien à dire ;
Mais, ſi j'ai découvert ce qu'il falloit cacher,
Vous aurez peu, Seigneur, à me le reprocher.

SCENE VIII.

LA REINE, CLÉOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

QU'ai-je oüi dont mon cœur n'oſe avouer ma haine ?

CLÉOMENE.

Ce que veut encor mieux expliquer Cléomene.
Enfin, Madame, enfin, c'eſt trop diſſimuler
Un ſecret que l'honneur me force à révéler ;
Après tant de contrainte il eſt temps qu'il éclate.
Cléomene n'eſt plus, connoiſſez Timocrate,
Ce roi qui pour vous plaire, & vainqueur & vaincu,
Vous vient faire raiſon du trop qu'il a vécu.
Pour rendre à mon amour votre haine propice,
J'ai d'un fantôme vain emprunté l'artifice.
C'eſt par mon priſonnier que Nicandre abuſé
A pris pour Timocrate un vainqueur ſuppoſé,
Et qu'avec ce fantôme ayant changé mes armes,
Ma fauſſe priſe aux miens n'a point cauſé d'alarmes ;
Mais le vrai roi de Créte enfin vous eſt remis,
Sa vie eſt en vos mains, & tout vous eſt permis.

LA REINE.

Quoi, d'un eſpoir ſi doux c'eſt donc ici la ſuite ?
Trop favorables dieux, où m'avez-vous réduite ?

Je me perds, je m'égare, & mon devoir confus
Tremble dans ce qu'il ose, ou ce qu'il n'ose plus.
O devoir, ô vengeance, ô serment téméraire !
N'ai-je engagé le ciel à servir ma colere,
Que pour lui voir offrir à mon cœur alarmé
Timocrate haï dans Cléomene aimé ?
Fatal accablement d'une illustre famille !
Puis-je donner la mort à qui je dois ma fille ?
Ou si je suis contrainte à ce funeste effort,
Puis-je donner ma fille à qui je dois la mort ?
O vœux trop exaucés ! La haine qui m'anime
Dans une seule tête a trop d'une victime :
Je perds ce que pour moi mon courroux a d'appas ;
Et pour me trop venger je ne me venge pas.

CLÉOMENE *reconnu pour Timocrate.*

Quoi, Madame, est-ce ainsi que mon ame surprise
S'ose plaindre du ciel quand il vous favorise ?
Le sang d'un ennemi qui bornoit ce courroux,
Etoit une victime indigne d'un époux ;
Et par une bonté que vous n'osiez attendre,
Pour lui plus immoler, il l'a fait votre gendre.
Sacrifiez sans peine à son sang répandu
Celui que dans le sien vous avez confondu ;
Et vengez, en ôtant un époux à sa fille,
Le malheur de sa mort sur sa propre famille.

LA REINE.

Oui, quand de mes sermens l'inviolable foi
Se pourroit affranchir de ce que je lui doi,
L'on me verroit sur vous, d'une seconde offense,
Par mon propre intérêt, poursuivre la vengeance.
Vous avez sû forcer ma haine à se trahir,
Vous m'avez fait aimer ce que j'ai crû haïr ;
Et mon cœur doit venger cette haine trompée
De ce qu'il sent sur lui de tendresse usurpée.
Les dieux, dont l'intérêt fait agir mes sermens,
En agréeront l'effet sur de mes sentimens ;

Et dans cette vengeance où par eux je m'engage,
Mon époux avec lui souffrira ce partage.

CLÉOMENE *reconnu pour Timocrate.*

Ils sont justes, Madame, & leur sévérité
Fait grace encor sans doute à ma témérité.
Mais s'il vous faut mon sang pour réparer l'offense
D'avoir fait malgré vous trembler votre vengeance;
J'ai l'avantage au moins, qu'en me privant du jour,
Votre haine est forcée à payer mon amour;
Et que, quoiqu'un époux à ma perte l'anime,
Vous m'aurez fait son fils avant que sa victime.

LA REINE.

Hé bien, puisque ce titre a charmé votre cœur,
Vous en aurez demain la funeste douceur.
Arcas, pour empêcher l'alarme dans la ville,
Qu'on le tienne en lieu sûr séparé de Trasile.

ARCAS.

Seigneur, c'est à regret...

CLÉOMENE *reconnu pour Timocrate.*

Marchons sans discourir:
Qui peut chercher la mort ne craint pas de mourir.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, CLÉONE.

CLÉONE.

Oui, Madame, dès hier la nouvelle en est sûe;
Mais je la voi par tout si lâchement reçûe,
Qu'à moins d'y faire naître un obstacle plus fort,
L'alarme qu'elle cause avancera sa mort.

ÉRIPHILE.

Quoi donc, ce peuple ingrat perd déja la mémoire
Que c'est de ce héros qu'il tient toute sa gloire,
Et que, sans son secours, peut-être qu'à leur choix
Chez les Messéniens nous prendrions des rois?

CLÉONE.

L'effroi qu'il a conçû des sermens de la reine,
Ne lui laisse plus voir ce qu'a fait Cléomene;
Et l'on vainc cet effroi toujours malaisément,
Quand le respect des dieux en est le fondement.
Pour peu que l'on diffère à leur offrir sa tête,
Il croit voir leur vengeance à tonner toute prête;
Et dans cette frayeur qu'on ne peut modérer,
Les plus zélés pour lui n'osent que soupirer.
Mais ce qu'on vient d'apprendre, & qui plus l'épouvante,
L'ennemi cette nuit a fait une descente;
Et l'avis qu'on en a lui faisant présumer
Qu'il nous veut investir & par terre & par mer:
Ce peuple qu'un faux zéle aveuglément anime,
Pour appaiser le ciel demande sa victime.

ÉRIPHILE.

ÉRIPHILE.

Rigoureuse demande, & zéle criminel !
C'étoit peu qu'être ingrat, il veut être cruel.
Mais la reine, Cléone, à quoi se résout-elle ?

CLÉONE.

Elle accuse avec vous la fureur de ce zéle,
Et fait connoître assez quel est son désespoir
De n'avoir pas laissé sa haine en son pouvoir ;
Mais d'une exacte foi comme elle doit l'exemple,
Pour votre hymen promis tout se prépare au temple ;
Où sans l'avis reçu des complots de la nuit,
Déja le roi de Crete auroit été conduit.

ÉRIPHILE.

Ah ! Si de cet hymen dépend le sacrifice,
Où d'un serment fatal l'expose l'injustice,
Ne crois pas que jamais ni le fer ni le feu
M'en puissent arracher le sacrilége aveu.
Ce cœur dont on l'attend doit trop à Cléoméne,
Pour rendre mon amour ministre de la haine ;
Et des dieux indignés l'implacable courroux
Peut perdre Timocrate, & non pas mon époux.
Mais puisqu'enfin du peuple on ne doit rien attendre ;
Pour le dernier secours espérons en Nicandre,
S'il a de la vertu, comme il peut tout ici....

CLÉONE.

Vous pouvez l'éprouver, Madame, le voici.

SCENE II.

ÉRIPHILE, NICANDRE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

Nicandre, m'aimes-tu ? La fortune publique
Me fait t'en demander une preuve héroïque.

Digne de ton grand cœur, digne de ta vertu ;
Répons, sans balancer, Nicandre, m'aimes-tu ?

NICANDRE.

Hélas ! Si cet amour avoit de quoi vous plaire,
Vous n'auriez pas un doute à mes vœux si contraire.
Un amant, quoi qu'il fasse à cacher son tourment,
Quand il n'est point haï, paroît toujours amant.
Pour peindre d'un beau feu les ardeurs innocentes,
Ses moindres actions ont des couleurs parlantes,
Dont l'éclat jusqu'au cœur en portent les appas,
Qui ne les ressent point, ne les approuve pas.

ÉRIPHILE.

Le trouble où tu me vois me laisse peu comprendre
Ce qu'une telle plainte a crû me faire entendre ;
Mais enfin, si tes vœux furent jamais pour moi,
Souffre à ton propre honneur de séduire ta foi.
Soit que dans ce héros que veut perdre la reine,
Il t'offre Timocrate, ou montre Cléoméne,
Sans noircir cet honneur d'un reproche fatal,
Tu n'y saurois plus voir ennemi ni rival.
Tous deux à sa défense intéressent ta gloire ;
A l'un tu dois la vie, à l'autre une victoire ;
Et si tu crains les noms & de lâche & d'ingrat ;
Perdras-tu ton vainqueur & l'appui de l'état ?
Car le pouvoir sauver, & souffrir qu'il périsse,
C'est de son mauvais sort te déclarer complice.
Parle, & sans perdre temps à faire le surpris,
Ou refuse, ou reçois mon estime à ce prix

NICANDRE.

Le ciel sait à quel point cette estime m'est chere ;
Mais pour la mériter je sai ce qu'il faut faire ;
Et, quoique ce desir ait sur moi de pouvoir,
J'aime toujours Argos, & connois mon devoir.

ÉRIPHILE.

Ah ! Si tu le connois, songe que Cléoméne...

NICANDRE.

Mais, Madame, son sort est aux mains de la reine;
Et pour changer l'arrêt qui l'expose à périr,
Ce n'est qu'à sa pitié qu'il vous faut recourir.

ÉRIPHILE.

Veux-tu que violant un serment trop funeste,
Elle attire sur nous la colere céleste ?

NICANDRE.

Voudriez-vous aussi que pour vous obéir,
Devant tout à l'état, j'osasse le trahir ?

ÉRIPHILE.

Si son intérêt seul à ce refus t'engage,
Tu manques de lumiere à voir son avantage.
Ces murs qu'un triste sort prive de combattans,
Ne sont pas en état de résister long-temps.
Déja de tous côtés l'ennemi nous assiége;
Et si le sang d'un roi n'a point de privilége,
La mort de Timocrate irritant sa fureur,
Fera de tout Argos un théatre d'horreur.

NICANDRE.

L'on vous donne, Madame, une alarme inutile.
Si l'ennemi par terre ose attaquer la ville,
Quatre mille soldats que je viens de placer,
Jusques dans ses vaisseaux sauront le repousser.

ÉRIPHILE.

C'est assez. Malgré toi je voi ce qui t'anime.
De mon cœur engagé ton amour fait un crime;
Et ton rival détruit, tu t'oses figurer
Que ton orgueil au trône aura droit d'aspirer.
Mais quand dans son malheur je serois assez lâche
Pour n'oser par mon sang en effacer la tache,
Quel que soit ton espoir, ne crois pas que ma foi
Jamais pour t'y placer s'abaissât jusqu'à toi.
Avant que d'en souffrir la coupable pensée,
Aux plus indignes loix je me verrois forcée,

Deux fois ma passion par un discours trompeur,
Vous nommant Timocrate, a sondé votre cœur.
Avant que de combattre, & depuis ma victoire,
J'ai fait agir pour lui tout l'éclat de sa gloire;
Mais, loin que mon adresse ait rien gagné sur vous,
J'en ai vû redoubler deux fois votre courroux,
Et deux fois votre cœur trop rempli de sa haine,
Vous l'a fait réjaillir jusques sur Cléoméne.

ÉRIPHILE.

Aussi qui l'auroit crû qu'un nom si glorieux
Eût caché si long-temps Timocrate a nos yeux,
Et qu'après un serment que la vengeance anime,
Lorsqu'il m'en fait le prix, il s'en fît la victime.

TIMOCRATE.

Quand par ce seul moyen il vous peut acquérir,
Vous voulez qu'il le sache, & qu'il n'ose mourir?

ÉRIPHILE.

Hélas! Dans ce dessein quelle est son injustice!
En étant seul coupable il me rend sa complice,
Et dans mon ennemi confondant mon amant,
Fait un crime pour moi de mon aveuglement.
Ah! Prince, se peut-il que vous m'ayez aimée?

TIMOCRATE.

Mais plûtôt votre haine est-elle confirmée
Jusqu'à vouloir encor par un dernier effort,
Doutant de mon amour, que je perde ma mort?

ÉRIPHILE.

Comment n'en point douter quand cet amour s'obstine
Par un projet funeste à chercher sa ruine,
Et qu'enfin Timocrate aux dépens de mon cœur,
Pour s'en trop défier, s'immole à mon erreur?

TIMOCRATE.

Ah, que vous savez mal connoître votre haine,
De la croire étouffée en ce cœur qu'elle gêne!
Ces tendres sentimens qu'il vient de mettre au jour
Sont dûs à la pitié bien plûtôt qu'à l'amour.

A voir un ennemi plongé dans la disgrace,
La plus âpre fureur se dissipe & se lasse ;
Et lorsque ses transports vont ètre satisfaits,
Si la cause en est chere, on en plaint les effets.
Mais tous ces mouvemens où la pitié nous méne,
Eblouissent bien plus qu'ils n'éteignent la haine ;
Et sans doute aujourd'hui Timocrate opprimé,
S'il n'étoit malheureux, ne seroit pas aimé.

ÉRIPHILE.

Que vous étes cruel de joindre encor l'offense...

CLÉONE.

Madame, j'apperçois la reine qui s'avance.

SCENE V.

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE *à Timocrate.*

L'On nous attend au temple, où tout est préparé.
L'hymen va vous unir, vous l'avez desiré.
S'il est de votre amour le plus digne salaire,
J'en ai donné parole, il faut y satisfaire,
Et pour fuir le parjure, accomplir hautement
L'irrévocable arrèt d'un aveugle serment.

TIMOCRATE.

Par quels vœux reconnoître une faveur si rare ?

LA REINE.

Vous me devrez bien plus si mon cœur se déclare ;
Et s'il ose pour vous jusques-là se trahir
Qu'il montre aimer encor ce qu'il devroit haïr.
Car enfin, si je dois ma fille à Cléoméne,
Je dois en même temps Timocrate à ma haine ;

Et plaindre l'un heureux, c'est montrer qu'en effet.
Malgré ce fier devoir, je perds l'autre à regret.

TIMOCRATE.

Le bonheur qui m'attend a pour moi trop de charmes,
Pour relâcher mon cœur à d'indignes alarmes.
Allons, Madame, allons, c'est trop le reculer.

ÉRIPHILE.

Ah! Prince, & c'est à moi que vous croyez parler?
Ce n'est donc pas assez du malheur qui m'accable,
Si d'un serment fatal je ne me rens coupable,
Et vous osez penser qu'en vous donnant la main
J'irai fournir des traits à vous percer le sein?
Voyez-vous ce qui suit un hymen si funeste?

TIMOCRATE.

L'honneur m'en est trop cher pour redouter le reste.

ÉRIPHILE.

Et pour vous & pour moi, je m'y dois opposer.

TIMOCRATE.

Auriez-vous la rigueur de me le refuser,
Et le nom d'ennemi dont il me justifie
Ayant toujours souillé la gloire de ma vie,
Par ce refus cent fois plus cruel que mon sort,
Voudriez-vous ternir la gloire de ma mort?

ÉRIPHILE.

Ces sermens dont les dieux font répondre la reine,
Ne vous doivent pas moins qu'ils doivent à sa haine;
Et l'on ne peut sans crime offrir à leur courroux
Le sang d'un ennemi qu'il ne soit mon époux.

TIMOCRATE.

Si je ne le suis pas, à quoi donc vous engage
Cette foi dont la vôtre honora hier l'hommage?

ÉRIPHILE.

A ne pouvoir ailleurs disposer de mes vœux.
Mais l'hymen seul a droit d'en éteindre les nœuds;
Et c'est au temple seul qu'avec pleine assurance
Le ciel peut l'achever, si la foi le commence.

LA REINE.

O combat, ô dispute, où mon cœur étonné
Se sent pour l'un & l'autre également gêné !
Le ciel n'a-t-il rendu ma haine nécessaire,
Qu'afin de lui soumettre une tête si chere,
Et le sang que je dois à mes tristes malheurs,
Ne le puis-je verser sans répandre des pleurs ?
Mais où chercher ce sang qu'il faut enfin répandre ?
Je n'ai point d'ennemi si je me dois un gendre,
Et, malgré mon courroux par ma haine affermi,
Je ne le puis choisir que dans mon ennemi.
O trop sensibles coups d'une rigueur extrême !
J'aime ce que je perds, & je perds ce que j'aime ;
Et contrainte à venger un époux sur un roi,
Je ne fais point de vœux qui n'aillent contre moi.
Mais quel bruit tout-à-coup d'ici se fait entendre ?
Le peuple impatient se lasse-t-il d'attendre ?
Déja pour votre hymen qu'il a vû différer,
Dans sa lâche épouvante il sembloit murmurer.

SCENE VI.

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE.

Que venez-vous m'apprendre, Arcas ?

ARCAS.

Une entreprise
Que sans doute le ciel contre vous autorise.
Madame, l'ennemi par des complots secrets
Est maître de la ville, & s'avance au palais.

LA REINE.

Arcas, que dites-vous ? L'ennemi dans la ville ?

ARCAS.

Il en eût pû trouver la prise difficile,
Et voir de ses exploits le progrès retardé,
Si par intelligence il n'eût été mandé.
Avec ce qui restóit ici de gens de guerre,
Nicandre l'attendoit du côté de la terre,
Et hors de ses vaisseaux il estimoit aisé
De vaincre un ennemi qui s'étoit divisé ;
Mais on a vû bien-tôt la trame découverte.
D'abord qu'il a paru, la porte s'est ouverte ;
Et les nôtres surpris, oubliant leur devoir,
Ont semblés n'être armés que pour le recevoir.
Ainsi sans résistance ils ont livré la ville.
Mais ce qui me confond, c'est d'avoir vû Trasile,
Qui, gardé dans le fort, ne peut s'être échappé,
Sans que le gouverneur dans sa fuite ait trempé.

ÉRIPHILE.

Sois-moi propice, ô ciel !

SCENE VII.

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE.

Hé bien enfin, Nicandre,
Après tant de combats il est temps de se rendre ?
Les dieux sans perdre Argos ne pouvoient s'appaiser ?

NICANDRE.

Madame, c'est un mal qu'on ne peut déguiser.

Arcas vous aura dit avec quelle surprise
J'ai d'un accord secret reconnu l'entreprise,
Et que pour animer un grand peuple interdit...

LA REINE.

Je sai qu'on m'a trahie, & cela me suffit.
Si c'est l'arrêt du ciel, il faut qu'il s'exécute,
M'ayant placée au trône, il en veut voir la chûte;
Et je mériterois cet indigne revers,
Si j'osois regretter un sceptre que je perds.

TIMOCRATE.

Le perdre? Ah, juste ciel! Cessez, cessez, Madame,
A de vaines frayeurs d'abandonner votre ame.
Trasile est mon sujet, & n'entreprendra rien
Où votre ordre ne puisse encor plus que le mien;
Et si jusques au bout votre devoir s'obstine,
Pour venger votre époux à vouloir ma ruine,
Malgré tout mon pouvoir, pour le voir satisfait,
Vous n'aurez seulement à former qu'un souhait.

LA REINE.

Que vous m'offensez, Prince, & pour un grand courage
Qu'un pareil sentiment est un sensible outrage!
Ah! S'il m'étoit permis de vous ouvrir mon cœur,
Vous verriez quels combats...

SCENE DERNIERE.

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, NICANDRE, TRASILE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

TRASILE *à Timocrate.*

Tout est à vous, Seigneur,
Et le ciel favorable à ma juste priere,
Prévient par moi le mal que j'ai pensé vous faire.

Argos est sous vos loix, & son peuple soumis,
En autant de sujets change vos ennemis.
Après ce qu'il vous doit il n'aura pas de peine . . .

TIMOCRATE.

Trasile, ce discours fait outrage à la reine,
Et c'est mal lui prouver que mes vœux les plus doux
N'ont jamais aspiré qu'à vaincre son courroux.
De nos armes enfin quel que soit l'avantage,
De toute cette gloire il faut lui faire hommage,
Et mettant sa couronne & mon scéptre à ses pieds . . .

LA REINE.

Ah! Prince, voyez mieux où vous m'engageriez.
Contrainte à redouter la colere céleste,
Cet hommage accepté vous deviendroit funeste.
Les dieux ont attaché ma vengeance à mon rang,
Et reine, mes sermens leur devroient votre sang.
Prenez donc ma couronne, elle est votre conquête,
Par son nouvel éclat assurez votre tête;
Et me laissant sujette, affranchissez mon sort
De la nécessité de vouloir votre mort.

TIMOCRATE.

S'il vous faut à ce prix racheter votre haine,
Pour dispenser vos loix daignez faire une reine,
Et demeurant toujours dans un pouvoir égal,
Laissez à la princesse un titre si fatal.
Accordez-lui pour moi ce prix de ma victoire.

LA REINE.

Prince, c'est à vous seul qu'en appartient la gloire.
De mon trône conquis vous pouvez disposer;
Et qui ne peut plus rien n'a rien à refuser.

NICANDRE *à Timocrate.*

Agréerez-vous, Seigneur, dans ce haut avantage,
Et mes premiers respects, & mon premier hommage?

ÉRIPHILE *à Nicandre.*

Dans ce haut avantage il trouve au moins ce bien,
Qu'il brave ses malheurs sans qu'il vous doive rien.

TRASILE.

Faites moins d'injustice à sa vertu parfaite,
Elle seule aujourd'hui vous fait reine de Crete,
Madame, & c'est par lui que le destin trompé,
Voit un roi magnanime à sa rage échappé.
Il m'a tiré des fers, & reçû dans la ville.

LA REINE.

Qu'apprens-je? Quoi, Nicandre a délivré Trasile?

NICANDRE.

Ce seul moyen, Madame, encor que violent,
S'offroit pour soutenir un trône chancelant;
Et dans l'inquiétude où j'ai vû votre zéle,
J'ai crû que vous trahir c'étoit être fidéle,
Et que je répondois à ce que je vous doi,
D'oser de vos sermens dégager votre foi.

LA REINE.

Mes vœux, dont le succès découvre la justice,
Vous portoient en secret à ce dernier service.

ÉRIPHILE.

Si dans un tel dessein j'ose vous accuser,
Pourquoi tantôt vous plaire à me le déguiser?

NICANDRE.

Pour me venger de vous, qui m'outragiez à croire
Qu'il falloit m'inviter où m'invitoit la gloire;
Et qu'aux grands sentimens ce cœur de soi porté
Eût besoin pour agir d'être sollicité.
Ce n'est pas qu'en effet je cédasse sans peine
Quand le ciel à mes yeux n'offroit que Cléoméne;
Mais bien-tôt le respect a sû régler ma foi,
Quand dans ce Cléoméne il m'a fait voir un roi.

TIMOCRATE.

O rival généreux, pour qui son grand courage
Rend même une couronne un trop foible partage!
Vous n'envierez jamais la fortune d'un roi,
Si vous êtes content de régner avec moi.

[*à Ériphile.*]

Mais vous, Madame, enfin êtes-vous satisfaite ?
Je vous avois promis la couronne de Crete ;
Et quand avec mon cœur je la mets à vos pieds,
Aî-je à craindre aujourd'hui que vous la refusiez ?
Ce cœur vous déplaît-il offert par Timocrate ?

ÉRIPHILE.

Je luî doi trop, Seigneur, pour vouloir être ingrate ;
Et quand nous aurions droit encor de le haïr,
Le vainqueur a parlé, c'est à nous d'obéir.

TIMOCRATE.

Donc pour rendre ma gloire encore plus certaine,
A l'un & l'autre peuple allons montrer sa reine,
Et bénissons le ciel qui fait voir en ce jour
Que la plus forte haine obéit à l'amour.

FIN.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

A MADAME
LA COMTESSE
DE NOAILLES,
DAME D'ATOUR
DE LA REINE.

ADAME,

JE ne prétens point m'acquiter de ce que je vous dois, par le foible présent que je me hazarde à vous faire; je cherche plûtôt à vous devoir davantage, & il m'est si glorieux de le publier, que je ferme les yeux sur le peu que je vous offre, pour en embrasser plus promptement l'occasion : elle ne se rencontreroit jamais assez juste si je m'obstinois toujours à consulter ma foiblesse, & le peu de rapport qu'il y

a de ce que je puis avec ce que vous méritez, feroit paroître la derniere présomption dans l'espérance que je m'en souffrirois. Ce n'est pas que je vous aye fait cette injustice, & que le favorable succès de mes premiers ouvrages ne m'ait quelquefois flatté jusqu'à me faire croire que parmi ceux qui les suivroient, il s'en pourroit trouver quelqu'un assez achevé pour ne vous en laisser pas dédaigner la protection; mais, MADAME, *ce n'a jamais été qu'une légere surprise que ma vanité a faite à mes desirs; il n'a pas fallu beaucoup de réflexion pour la détruire, & je n'ai pas eu besoin de vous étudier long-temps pour entrer dans une plus certaine connoissance de moi-même. Ce grand éclat qui vous accompagne, & qui dans la plûpart de celles de votre sexe ne fait bien souvent qu'éblouir d'abord, conserve une lumiere impérieuse qui ne force pas moins à l'admiration qu'au respect. Plus elle a contribué à me faire découvrir ces riches & surprenans avantages dont vous tirez celui de passer pour un des plus illustres ornemens de la cour, plus elle m'a fait défier de l'adresse d'un art qui me promettoit quelque chose d'assez grand pour vous plaire, & j'ai cessé de rien attendre de moi que de trop commun, quand j'ai commencé à connoître tout ce qu'il y avoit d'extraordinaire en vous. Ne croyez pas,* MADAME, *que je sois assez téméraire pour songer ici à examiner toutes les belles qualités qui vous rendent ce que vous êtes; outre que votre modestie souffriroit dans ce dessein, je le trouve injurieux à votre gloire: il*

semble que ce seroit moins en vouloir rehausser le prix, que douter qu'elle fût assez fortement établie; il n'y a point d'éloges qui puissent répondre à ce qui vous les auroit attirés. On peut dire de vous tout ce que la plus vive & la plus subtile éloquence est capable de fournir d'industrieux pour élever ce que l'on en croit le plus digne, mais vous ne sauriez vous laisser voir, que vous ne persuadiez encore davantage; & le rang que vous tenez auprès de la plus grande reine de la terre, vous met dans un jour si éclatant, que je me rendrois suspect d'avoir cru vous pouvoir flatter, si j'osois parler de ce qui n'est inconnu à personne. Ce sont de ces vérités généralement reçûes, qu'on ne peut contester sans honte, ni appuyer sans les affoiblir. Je dirai seulement que quoique la beauté soit un partage brillant dont il y a peu de femmes qui ne se montrent jalouses, vous avez tant de choses au-delà, qu'on peut soutenir que c'est ce qui se remarque de moins considérable en vous. Elle frappe les yeux, elle vous acquiert cette estime tumultueuse qui se donne toujours sans rien approfondir à celles en qui ce premier charme surprend; mais vous ne devez qu'à vous-même, ce qui fait qu'on ne s'en dédit jamais. C'est un don de la nature qu'un plus véritable mérite n'avoit point encore ennobli; il reçoit plus de vous qu'il ne vous prête, & par un privilége particulier vous possédez au plus haut point tout ce qui en auroit pû réparer le défaut. Je le puis dire, MADAME, *cette parfaite union qui se rencontre en votre personne des graces du corps avec la force & la delica-*

tesse de l'esprit, est une merveille qu'on a rarement sujet d'admirer ailleurs. Il n'en est point de plus aisé ni de plus pénétrant que le vôtre; il juge de toutes choses avec un entier discernement, & comme vous étes belle sans affectation, il est éclairé sans artifice. Il ne se pare point d'une vivacité mendiée dont l'étude superficielle le fasse paroître ce qu'il n'est pas; il est riche de son propre fond, & sans qu'il emprunte rien, il trouve dans sa solidité le moyen de fournir à tout. Mais, MADAME, *je ne m'apperçois pas que je m'engage insensiblement à vous louer, & que si je m'abandonnois à l'ardeur de mon zéle, vous n'avez point de vertus dont il ne s'efforçât de faire un portrait. Il faut en arrêter l'indiscrétion, & vous marquer mon respect par mon silence; ou si j'ose encore m'échapper, ce ne doit être que pour justifier la liberté que je prens de vous dédier ce poëme, en publiant la bonté que vous avez eue de m'en avouer. C'est cette bonté qui vous est si naturelle, dont j'ai peine sur-tout à n'exagérer pas l'obligeante générosité; vous m'en aviez déja donné des preuves sensibles en des occasions dont la mémoire me sera toujours précieuse, mais ce dernier témoignage que j'en reçois remplit ma plus forte ambition, & Bérénice ne croit plus avoir rien à craindre de la censure du public, puisque vous entreprenez sa défense. Si le peu d'ornemens que je lui ai prêtés ne souffre pas que vous la considériez par elle-même, regardez-la comme la copie d'un excellent original; je ne l'ai peut-être pas tellement déguisée, que vous n'y reconnoissiez encore quelque*

image des avantures des Sésostris & de Timarette traitées avec tant d'art dans le Cyrus. Ce grand ouvrage est parti d'une plume si délicate, qu'il peut inspirer les plus hautes idées ; & si j'avois eu assez d'adresse pour conserver dans celui-ci que je vous présente, toutes les beautés qu'il m'a offertes à imiter, je n'aurois point à vous demander grace pour ce que vous y verrez de languissant & de défectueux. J'en rougis en secret quoique j'attende tout de votre indulgence, & je ne trouve lieu de m'en consoler que par l'assurance que j'ai qu'on ne m'imputera jamais rien de semblable dans la respectueuse passion avec laquelle je fais vœu d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
T. CORNEILLE.

ACTEURS.

LÉARQUE, roi de Phrygie.

PHILOXENE, paſſant pour le fils du roi de Lydie, & reconnu pour Atys, véritable roi de Phrygie.

BÉRÉNICE, paſſant pour la fille d'Araxe, & reconnue pour celle de Léarque.

PHILOCLÉE, ſœur de Léarque.

ANAXARIS, favori de Léarque.

ARAXE, crû pere de Bérénice.

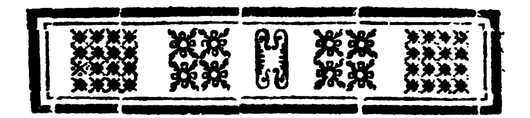
IPHITE, confident d'Anaxaris.

CLÉOPHIS, gouverneur de Philoxene.

CLYTIE, confidente de Bérénice.

HÉSIONE, confidente de Philoclée.

La ſcéne eſt dans Apàmée, capitale de Phrygie.



BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, ARAXE.

LE ROI.


UOI que dans ce conſeil tu trouves de contraire
A l'orgueil d'un eſpoir excuſable en un pere,
Ouvre les yeux, Araxe, &, moins aveugle, voi
Le ſeul zéle d'ami l'inſpirer à ton roi.
Si ta fille, en naiſſant, a reçû pour partage
D'une entiere vertu l'éclatant avantage,
Cette même vertu qui la fait eſtimer,
Doit, ou borner ſes vœux, ou l'empêcher d'aimer;
Cependant trop ſenſible à ceux de Philoxene,
Le choix d'Anaxaris l'inquiéte & la gêne,
Et ſon ambition ne peut voir ſans courroux,
Qu'en lui mon amitié lui deſtine un époux.

ARAXE.

Seigneur, souvent le ciel par des ordres suprêmes,
Sans nous en consulter dispose de nous-mêmes,
Et de nos passions maître & juge à la fois,
Pour nous les inspirer, n'attend pas notre choix.
C'est par là que de l'un son ame détachée
En voit tout le mérite, & n'en est point touchée,
Et qu'en faveur de l'autre elle ose aux yeux de tous
Permettre à son estime un sentiment plus doux.

LE ROI.

Si ce doux sentiment s'arrêtoit à l'estime,
J'en tiendrois & l'effet & l'aveu légitime,
Puisque dans Philoxéne, après tant de combats,
Des plus hautes vertus on voit briller l'appas.
La Phrigie à lui seul après vingt ans d'orage,
Du calme qui le suit doit l'heureux avantage;
Et c'est par sa valeur qu'Antaléon détruit,
De la paix qu'il troubloit nous assure le fruit.
Par lui ce fier rebelle enfin en ma puissance,
Blessé mortellement satisfait ma vengéance,
Et l'accord qu'avec moi les Mysiens ont fait,
De l'effroi de sa perte est le pressant effet.
Mais c'est trop s'oublier qu'en cet amas de gloire
Prétendre d'un vainqueur partager la victoire,
Et croire imprudemment que le fils d'un grand roi
A la fille d'Araxe engagera sa foi.

ARAXE.

Je sai bien que le trône où le ciel le destine
D'un si charmant espoir semble être la ruine,
Et que le haut éclat qu'il tire de son sang
Oppose à son amour la splendeur de son rang.
Mais pour le soupçonner d'oser trahir sa flamme,
Seigneur, je connois trop la grandeur de son ame,
Et qu'épris de la gloire il la fait consister
A mériter un scéptre autant qu'à le porter.

LE ROI.

LE ROI.

Par ce raisonnement où l'orgueil t'abandonne,
Bérénice déja partage sa couronne,
Et sa rare vertu qui peut tout mériter
Est le degré du trône où tout la fais monter ?
Mais sais-tu que les rois, ces puissances suprêmes,
Donnant des loix pour tout en reçoivent d'eux-mêmes,
Et que l'ordre du ciel que rien ne peut borner,
Les soumet aux états qu'il leur fait gouverner ?
Le trône, où rarement le vrai bonheur arrive,
Tient sous ses intérêts leur volonté captive.
Comme ils sont nés pour lui, plus esclaves qu'heureux,
C'est trahir ce qu'ils sont que de vivre pour eux;
Son bien seul fait leur régle, & toute autre maxime
Dans un juste monarque, est ou foiblesse ou crime.

ARAXE.

L'amour dont Bérénice a dû souffrir l'éclat,
Blesse peut-être peu ces maximes d'état ;
Mais sous quelque astre enfin qu'elle puisse être née,
Laissons au gré des dieux aller sa destinée.
L'impénétrable abîme où tombent leurs décrets,
Pour se développer a d'étranges secrets.

LE ROI.

Si ton ambition veut se voir applaudie,
Hé bien, espere tout du prince de Lydie,
J'y consens, sa vertu te répond de sa foi;
Mais tu sais qu'il dépend & d'un pere & d'un roi;
Qui, suivant contre lui sa rigueur ordinaire,
Ne cherche qu'un prétexte à couronner son frere.

ARAXE.

A quoi que pour le perdre aspire son courroux,
Je n'ai rien toutefois à craindre que de vous.

LE ROI.

Tu dois craindre en effet cette étroite alliance,
Qui de nos deux états unissant la puissance,

Ne peut voir la Phrigie aspirer aujourd'hui
A lui ravir un fils qu'il a fait notre appui.
Ce n'est pas que mon cœur, qu'un secret instinct presse,
Ne penche vers ta fille avec tant de tendresse,
Que si je prévoyois que Philoxéne un jour
Du scéptre qui l'attend pût payer son amour,
A cette passion bien-loin de mettre obstacle,
Moi-même je voudrois en presser le miracle.
Juge de cette ardeur par les soins que j'ai pris
De soumettre à ses vœux l'espoir d'Anaxaris,
Lui qu'avec tant d'éclat sa vertu fait paroître,
Que s'il n'est pas né prince, il est digne de l'être;
Et qui, dans le haut rang qu'il doit à son grand cœur,
Auroit droit de prétendre à l'hymen de ma sœur.
Comme entre mes sujets il faut qu'elle choisisse,
En faveur de ton sang je lui fais injustice;
Et, pour me satisfaire, il ose abandonner
L'espérance d'un choix qui le peut couronner.

ARAXE.

Aussi fait-il bien voir par une plainte ouverte
Que ce fatal hymen est l'arrêt de sa perte;
Et que d'un prix si bas récompenser sa foi,
C'est apprendre aux sujets à mal servir leur roi.
Seigneur, quoiqu'entre nous la gloire en fût commune,
Je n'eûs jamais dessein d'abaisser sa fortune;
Mais peut-être qu'un jour nous le verrons témoin
Que qui se croit au trône en est encor bien loin.

LE ROI.

Tu prens mal ce murmure où mon ordre l'engage,
Quand, sans l'approfondir, tu t'en fais un outrage.
En vain ce faux mépris te l'a rendu suspect,
Sachant l'amour du prince il lui doit ce respect;
Et, pour ne pas l'aigrir, témoigner par sa plainte
Que d'un pouvoir injuste il souffre la contrainte.
Mais si ta fille enfin, plus juste en son espoir,
Prenoit les sentimens qu'elle devroit avoir,

Si voyant par son choix sa fortune certaine,
Elle-même y vouloit préparer Philoxéne;
Alors Anaxaris feroit voir à son tour
Quel importun respect renferme son amour.
Use comme tu dois d'un avis si fidéle;
Vois-en, sans te flatter, l'importance avec elle.
La voici qui s'avance. Adieu. Mais souviens-toi
Qu'ici j'agis pour elle en pere plus qu'en roi.

SCENE II.

ARAXE, BERENICE, CLYTIE.

BERENICE.

Par ce trouble confus que vous faites paroître,
Les sentimens du roi sont aisés à connoître.
En vain un beau destin s'efforce à m'élever;
Il voit l'amour du prince, & ne peut l'approuver.

ARAXE.

Di plûtôt qu'à nos vœux si son pouvoir s'oppose,
L'amour d'Anaxaris en est la seule cause,
Et que de sa faveur osant se prévaloir,
Il traverse en secret un glorieux espoir.

BERENICE.

Quoi, vous le soupçonnez d'une telle foiblesse?
Lui qui doit aspirer au choix de la princesse,
Et dont l'ambition, qui s'en laisse flatter,
Contre l'ordre du roi le force d'éclater?
Non, non; de cet amour je ne vois rien à craindre.
Il a le cœur trop haut pour se laisser contraindre;
Et, quoique le roi fasse, il [illegible]
S'il me laissoit l'honneur de lui désobéir.

ARAXE.

Pour ne se pas brouiller avecque Philoxéne,
Il [illegible]; il se plaint d'un ordre qui le gêne

Mais son cœur qu'en secret consume un si beau feu,
N'attend pour s'expliquer qu'un favorable aveu;
Et s'il faut t'éclaircir le soupçon qui me presse,
Peut-être il perd espoir de toucher la princesse,
Et tâche par le cours d'une autre passion
D'étouffer la chaleur de son ambition;
Car enfin, soit par haine ou par antipathie,
Soit pour trop estimer le prince de Lydie,
C'est assez rarement qu'on la voit sans mépris
Se forcer à souffrir les soins d'Anaxaris.

BÉRÉNICE.

Mais cette même loi qui la doit faire reine
Lui défend de prétendre au prince Philoxéne;
Et son estime en vain flatteroit son désir,
Si dans ses seuls sujets elle a droit de choisir.

ARAXE.

Cette loi qui leur donne un si grand avantage
Semble avoir jusqu'ici conservé son usage;
Mais, quoi qu'on en présume, elle a ses droits bornés
Aussi-tôt qu'il s'agit des princes couronnés.
D'une funeste guerre à peine dégagée
La Phrigie en secret est encor partagée;
Il est des mécontens qui déja jusqu'au roi
D'un orage nouveau semblent porter l'effroi;
Et ce qu'en sa faveur Philoxéne a sû faire
Lui faisant voir toujours son appui nécessaire,
Il a jugé peut-être en prince ambitieux
Qu'en partageant son trône il le défendroit mieux.
Ainsi son sentiment qui contre nous s'explique
Ne doit être l'effet que de sa politique;
Et du prince sans doute il soutiendroit l'ardeur,
S'il ne le destinoit à l'hymen de sa sœur.

BÉRÉNICE.

Ne nous flattons donc plus d'un espoir téméraire
Dont la cause nous fut peut-être un peu trop chere.

Cet amour dont le prince appuie en vain les droits,
Ne sauroit résister au pouvoir de deux rois,
L'un y trouve sa honte, & je dois tout à l'autre.
A ces grands intérêts sacrifions le nôtre,
Et faisons voir au moins, en bravant leur rigueur,
Que le trône n'a rien de plus haut que mon cœur.
Tout ce que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
C'est que votre vertu s'accommode à la mienne,
Et que vous consentiez qu'après de si beaux nœuds
Je m'obstine au refus d'écouter d'autres vœux.
C'est par votre ordre seul qu'une secrette flamme
Au mérite du prince ouvrit toute mon ame,
Et la rendit sensible à ces impressions
Que font sur les grands cœurs les belles passions.
Par ce fatal Arrêt d'un destin trop contraire
Il en faut effacer l'aimable caractere,
Il faut à sa malice immoler un beau feu,
Il faut reprendre un cœur donné par votre aveu;
Il le faut, j'y consens; mais à quoi qu'il s'apprête,
Ce cœur garde toujours l'orgueil de sa conquête;
Et dans cette fierté qui l'ose accompagner,
Auprès de ce qu'il perd voit tout à dédaigner.

ARAXE.

O nobles sentimens d'une ame peu commune;
Qui même en lui cédant fait braver la fortune!
Quoi que pour ta vertu le ciel veuille ordonner,
C'est le moins qu'il lui doit que de la couronner.
Il t'en répond par moi, sui l'amour qui s'engage,
Quoi qu'il puisse arriver, le trône est ton partage;
Crois-en ce noble orgueil qui pouvant tout sur toi,
N'a pû se relâcher que pour le fils d'un roi.
Le prince est généreux, continue, espere, aime,
Je connois mieux ton sang que tu ne fais toi-même;
J'en voi jusqu'à la source, & j'y sai pénétrer
Ce qu'à tes yeux le ciel refuse de montrer.

SCENE III.

BÉRÉNICE, CLYTIE.

CLYTIE.

Il vous promet beaucoup.

BÉRÉNICE.

Ah, Clytie ! Il est pere,
Et le sang l'abandonne à tout ce qu'il espere ;
Mais ce flatteur appas, s'il le peut décevoir,
Pour éblouir mon ame à trop peu de pouvoir.

CLYTIE.

Comme son ordre seul sur l'espoir d'être reine,
Vous força d'accepter les vœux de Philoxène,
Sans doute il n'est plus rien qu'il voulût épargner
Pour mettre dans son sang la gloire de régner.
Non qu'enfin le succès n'en soit toujours à craindre,
Mais si d'un sort ingrat vous avez à vous plaindre,
Au moins sera-ce un charme à votre espoir trahi,
Qu'en effet vous aurez moins aimé qu'obéi.

BÉRÉNICE.

Ah, que tu juges mal des sentimens d'une ame,
Quand par l'ordre d'autrui tu fais naître sa flamme,
Et pour mieux l'excuser en rejettes l'espoir
Sur le trompeur appui d'un aveugle devoir !
L'amour dont trop d'orgueil trahiroit l'entreprise,
Sous d'autres sentimens se cache & se déguise,
Et dans nos cœurs séduits s'introduisant par eux,
Il nous fait admirer un prince généreux.
Comme au respect d'abord sa vertu nous invite,
Il en soutient l'éclat par un brillant mérite,
Notre ame en est émue, & goûte un doux poison
Dans l'appas d'une estime où consent la raison,

Son aveu l'autorise, on ne s'en peut défendre ;
Et quand charmé des soins qu'il s'abaisse à nous rendre,
Un pere veut pour lui qu'on se laisse enflammer,
On ne croit qu'obéir, en effet c'est aimer ;
Et d'un si prompt devoir quoi que l'on se figure,
Il est toujours amour quand il est sans murmure.

CLYTIE.

J'avois crû jusqu'ici dans votre passion
Un peu moins de tendresse, & plus d'ambition.

BÉRÉNICE.

Comme un lâche intérêt s'en rend inséparable,
C'est mal juger de moi que m'en croire capable.
Non, le prince jamais n'eût mérité ma foi,
S'il eût dû son estime au trône plus qu'à soi.
Ce n'est pas qu'en effet l'autorité d'un pere
N'ait été pour sa flamme un appui nécessaire,
Mais avant que cet ordre élevât mes desirs,
Sans repugnance au moins j'écoutois ses soupirs.
On eût dit que déja l'orgueil de mon courage
Cherchoit à s'applaudir de cet illustre hommage,
Ou plûtôt que mon cœur, pour l'oser recevoir,
Mendioit en secret le secours du devoir,
Et qu'avec son amour étant d'intelligence,
Mes vœux hâtoient l'effet de mon obéissance.

CLYTIE.

Quand par un vrai mérite un beau feu se soutient,
Il est bien mal aisé... Mais la princesse vient.

SCENE IV.

PHILOCLÉE, BÉRÉNICE, HÉSIONE, CLYTIE.

PHILOCLÉE.

Si par un entretien qui pourra vous contraindre
Je semble vous donner quelque lieu de vous plaindre ;
Accusez-en le roi qui m'oblige à savoir
Ce qu'un conseil sincere a sur vous de pouvoir.
Sachant ses sentimens, apprenez-moi les vôtres.

BÉRÉNICE.

Ils ont trop éclaté pour en embrasser d'autres ;
Madame ; & vos bontés s'expliqueront pour moi,
S'ils m'attirent jamais la colere du roi.

PHILOCLÉE.

Qui la peut éviter ne la doit pas attendre.

BÉRÉNICE.

Je sai ce que je dois, & tâche de le rendre.

PHILOCLÉE.

Vous le témoignez mal par l'injuste mépris
Qu'on vous voit opposer au choix d'Anaxaris.

BÉRÉNICE.

Il a des qualités que ma raison admire ;
Mais le ciel de nos cœurs s'est réservé l'empire,
Et sans son ordre exprès, qui seul le met au jour,
S'il nous permet l'estime il nous défend l'amour.

PHILOCLÉE.

En effet, c'est un ordre où vous cédez sans peine
Quand il vous faut souffrir les vœux de Philoxéne ;
Il vous plaît, il vous flatte, & vous fait présumer
Que rien n'est impossible à qui sait bien aimer.

Pour moi, si rien jamais peut toucher mon envie,
C'est de vous voir un jour au trône de Lydie;
Mais quoi que Philoxéne ose vous protester,
Etant amant & prince, il est à redouter;
Et ces deux qualités dans la même personne
Sont de mauvais garans de la foi qu'il vous donne.

BÉRÉNICE.

Les princes peuvent tout, mais c'est blesser les dieux
Qu'en oser concevoir des soupçons odieux;
Ils tirent du haut rang qui forme leur puissance,
Un secours favorable à remplir leur naissance.
Ce qu'aux grands sentimens un long soin nous acquiert;
Au bonheur qui la suit est un trésor ouvert,
Par-là leurs cœurs sans peine égalent leurs fortunes;
Et pour se dérober aux foiblesses communes,
De quelques passions qu'ils semblent combattus,
Ils trouvent dans leur sang la source des vertus.

PHILOCLÉE.

Le prince de Lydie a l'ame noble & grande;
Mais, quoi que de sa flamme un bel espoir attende,
Ayant à respecter un pere dans son roi,
C'est un gage mal sûr que celui de sa foi.

BÉRÉNICE.

Aussi ne doutez pas que s'il me vouloit croire,
Au seul soin de vous plaire il ne bornât sa gloire,
Et que ce rare amas de belles qualités
Ne vous acquît des vœux que j'ai peu mérités.

PHILOCLÉE.

Moi, dans le rang illustre où le ciel m'a fait naître,
Je pourrois me résoudre à recevoir un maître,
Qui, déja par soi-même assuré d'être roi,
Croiroit plus me donner qu'il ne tiendroit de moi!
Non, quel que soit l'éclat d'une double couronne,
Je veux donner un sceptre, & non qu'on me le donne;
Et l'on verra mon choix assurer à ma main
L'ambitieux honneur de faire un souverain.

Mais dans mon cœur peut-être une ſecrette envie
Vous diſpute l'eſpoir du trône de Lydie ;
Et ce que l'amitié me fait craindre pour vous
N'eſt que l'indigne effet d'un mouvement jaloux.
Guériſſez votre eſprit d'une frayeur ſi vaine.
Je vois ſans déplaiſir l'amour de Philoxéne ;
Et, loin que ſon ſuccès me cauſe aucun ennui,
Pour le faciliter je vous laiſſe avec lui.

SCENE V.

PHILOXENE, BÉRÉNICE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.

Ah ! Seigneur, il eſt temps qu'une triſte victoire
Aux dépens de mon cœur ſatisfaſſe ma gloire,
Et que par un effort trop long-temps combattu
Tout mon repos s'immole à ma fiere vertu.
Dans votre paſſion tout l'état s'intéreſſe ;
Elle choque le roi, déplaît à la princeſſe ;
Et l'ambition cache à mes yeux abuſés
L'horreur du précipice où vous me conduiſez.
Je l'avouerai, Seigneur, j'ai crû pouvoir ſans crime
Payer d'un feu tout pur une ardeur légitime ;
Mais puiſqu'il eſt contraire à ce que je vous dois,
D'une dure contrainte il faut ſuivre les loix,
Et ne permettre plus à mon ame enflammée
Que l'heureux ſouvenir que vous m'avez aimée.

PHILOXENE.

Quoi, le roi, la princeſſe, à ma perte animés,
En prononcent l'arrêt, & vous le confirmez ?
Ils blâment votre amour, vous cherchez à l'éteindre ?
Ah ! Madame, avouez que j'ai droit de me plaindre,
Et qu'un cœur qui ſe rend auſſi-tôt qu'alarmé,
Sait peu comme l'on aime, ou n'a jamais aimé.

BÉRÉNICE.

Le combat que pour vous je rens contre moi-même,
Me fait trop éprouver que je sai comme on aime;
Et dans le rude assaut dont je soutiens les coups,
Je méritois peut-être un reproche plus doux.
Mais si, quand de mon feu le vôtre se défie,
Le respect veut encor que je me justifie,
A nourrir quelque espoir ne trouver plus de jour,
Le savoir, vous le dire, est-ce manquer d'amour?

PHILOXENE.

Oui, c'est manquer d'amour; & s'il est quelque obstacle
Qui semble demander le secours d'un miracle,
Si sans lui sa rigueur ne sauroit se forcer,
On peut bien le prévoir, on peut bien le penser.
Mais quand l'amour sur nous régne avec quelque empire,
On ne doit pas avoir la force de le dire,
Et d'un œil languissant le désordre confus
Doit servir d'interpréte à qui n'espere plus.

BÉRÉNICE.

Ah! Seigneur, n'imputez cette fermeté d'ame
Qu'au généreux motif qui fait agir ma flamme.
Mon cœur de son succès paroîtroit plus jaloux,
Si vous perdiez en moi ce que je perds en vous;
Mais quand votre intérêt veut que je vous arrache
Au malheur qui me suit, & que l'amour vous cache,
Un si beau sentiment ne sauroit endurer
Que de lâches soupirs l'osent déshonorer.

PHILOXENE.

Et vous ne voyez pas dans cette noble envie,
Que m'ôter votre amour c'est m'arracher la vie,
Et que votre vertu conspire contre moi
Si par un vain scrupule il échappe à ma foi?
Que le roi s'en indigne, ou que l'état murmure,
Ce cœur vous l'a donnée inviolable, pure;
Et je prens aujourd'hui tous les dieux pour témoins,
Que l'effet qu'elle attend ne le sera pas moins.

SCENE II.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Hélas!

IPHITE.

Vous soupirez, Seigneur?

ANAXARIS.

Oui, je soupire;
Et si tu pouvois voir l'excès de mon martyre,
Tu me confesserois qu'aux plus grands déplaisirs
On n'a jamais donné de plus justes soupirs.

IPHITE.

La fortune à vos vœux paroît si favorable,
Qu'en vain j'ose chercher quel malheur vous accable.
Vous pouvez tout ici, chacun vous fait la cour;
Et la faveur du roi...

ANAXARIS.

Ne peut rien sur l'amour;
C'est là ma peine, Iphite.

IPHITE.

Et sa foible puissance
D'un courage si haut étonne la constance?

ANAXARIS.

Oui, puisque c'est un sort affreux à concevoir
Qu'être forcé d'aimer, & d'aimer sans espoir.

IPHITE.

Ah! Seigneur, voyez mieux où vous pouvez atteindre;
Le rang que vous tenez vous défend de rien craindre;
Et la princesse au point de choisir un époux,
Baissera peu les yeux pour les jetter sur vous.

ANAXARIS.

ANAXARIS.

Je veux bien l'espérer ; mais s'il faut que j'acheve
Qu'importe à mon amour qu'un si beau choix m'éléve ?
Si Bérénice ... Hélas !

IPHITE.

Vous semblez interdit ?
L'aimeriez-vous, Seigneur ?

ANAXARIS.

Que ne t'ai-je point dit ?
Apprens, Iphite, apprens qu'où l'amour est extrême,
C'est l'expliquer assez que nommer ce qu'on aime.
A ce nom, quoi qu'on fasse, un doux saisissement
En fait briller l'ardeur dans les yeux d'un amant ;
Et par un vif transport dont il n'est plus le maître,
Tout le secret du cœur y vient soudain paroître.

IPHITE.

Vous aimez Bérénice, & par un libre aveu
Votre feinte à ses yeux étale un autre feu ?

ANAXARIS.

Juge par cet effort où j'ai dû me contraindre,
Combien ma passion rend mon destin à plaindre ;
Car à se taire enfin l'amour est peu gêné,
Quand par le seul respect il s'y voit condamné.
Au moins est-ce un appas à sa peine secrette,
Qu'un regard échappé s'en peut rendre interpréte,
Et que, si cet essai répond à son désir,
Pour achever de vaincre il ne faut qu'un soupir.
Mais quand d'un fier destin la fatale ordonnance
Du cœur avec les yeux défend l'intelligence,
Et que par ce divorce il dérobe à ce cœur
Ce qu'offre du secours leur mourante langueur ;
Il n'est point pour l'amour de plus rude supplice,
Et c'est ce que je souffre en aimant Bérénice.

IPHITE.

La contrainte est fâcheuse ; & le prince vous doit,
Pour cet amour caché, beaucoup plus qu'il ne croit.

Lui céder un espoir que le roi vous ordonne,
Il le faut avouer, tant de vertu m'étonne ;
Et je n'aurois pas crû que jamais un rival...

ANAXARIS.

Qu'Iphite a l'esprit foible, ou qu'il me connoît mal !
Si j'impose à ma flamme un rigoureux silence,
Le prince me doit peu pour cette violence :
C'est le cruel effet d'une autre passion ;
Et, pour tout dire enfin, j'ai de l'ambition.
Ce vice des grands cœurs dont l'ardeur toujours prête
Veut sans cesse avancer, & jamais ne s'arrête,
Ce monstre qu'en desirs on ne peut épuiser,
Dès mes plus jeunes ans me fut tyranniser.
Je sai bien que le rang que j'ai dans cet empire,
A l'orgueil le plus vaste auroit de quoi suffire,
Mais à qui porte un cœur vraiment ambitieux,
Au dessus de sa tête il ne faut que les dieux.
Si mon destin est haut, songe qu'il peut s'accroître,
Et par ce que je suis, voi ce que je veux être.

IPHITE.

Mais enfin vous aimez ?

ANAXARIS.

C'est là mon désespoir ;
Mais une ardeur plus forte a sur moi tout pouvoir,
Et dans le rang affreux où je me considere,
Sans ambition même elle m'est nécessaire.
Lorsque si près du trône on s'est pû rencontrer,
La chûte est infaillible à qui n'y peut entrer :
C'est un sentier étroit dont le penchant qui glisse
Offre de tous côtés l'horreur du précipice,
Et si par la faveur on y peut parvenir,
Le mérite est bien fort qui peut s'y soutenir ;
Car la faveur enfin n'est, à la bien résoudre,
Qu'un nuage brillant où se forme la foudre,
Dont le coup incertain, avant que d'éclater,
Alarme d'autant plus qu'on ne peut l'éviter.

Ne présume donc point que mon ame aveuglée,
Sans bien s'examiner, préfere Philoclée.
L'amour m'appelle ailleurs, mon cœur parle pour lui,
Mais je la vois au trône, & j'en cherche l'appui.

IPHITE.

Gardez d'aigrir le roi.

ANAXARIS.

Bien-loin qu'il s'en offense;
De mon secret espoir il est d'intelligence;
Et le bruit d'un hymen hautement publié
N'est que pour satisfaire un roi son allié.
Non que pour lui montrer un zéle plus sincere,
Je n'offre à l'accomplir s'il s'agit de lui plaire,
Mais l'offre n'est qu'adresse; & quoi que l'on eût fait,
Bérénice aime trop pour en souffrir l'effet.

IPHITE.

C'est à vous dans ce choix, Seigneur, à vous connoître.

ANAXARIS.

Qui ne veut point d'égal souffriroit-il un maître;
Et verrois-je un sujet qui doit trembler sous moi,
Jouir de ma foiblesse, & devenir mon roi?
Non, Bérénice, non, quoique ce cœur t'adore,
J'immole cet amour, & ferois plus encore,
Si j'osois présumer que contre mon espoir
La princesse....

IPHITE.

Seigneur, je crois l'appercevoir.

ANAXARIS.

Laisse-moi donc agir, Iphite, & te retire,
Il est temps que je parle, & tu pourrois me nuire.

SCENE III.

PHILOCLÉE, ANAXARIS.

PHILOCLÉE.

On me vient d'avertir que sur quelque traité
La Lydie a vers nous de nouveau député ;
Puis-je d'Anaxaris en sçavoir l'importance ?

ANAXARIS.

Madame, ce secret passe ma connoissance ;
Rien de ces envoyés n'est venu jusqu'à moi,
Et l'on n'en parloit point quand j'ai quitté le roi.

PHILOCLÉE.

Il leur donne audience, & je me persuade
Que Philoxéne a part à leur prompte ambassade ;
Au moins l'a-t-on mandé pour la mieux recevoir.

ANAXARIS.

Je plains sa passion.

PHILOCLÉE.

Avec assez d'espoir ;
Puisque si la Lydie en détruit l'entreprise,
Bérénice à vos vœux sans obstacle est acquise.

ANAXARIS.

C'est me connoître mal que de le présumer.

PHILOCLÉE.

Est-ce que vous croyez qu'il soit honteux d'aimer ?

ANAXARIS.

Que dites-vous, Madame ? Ah ! Bien-loin de le croire,
De cette passion je fais toute ma gloire ;
Et peut-être jamais une si belle ardeur
Pour un plus rare objet ne régna dans un cœur.
Mais telle est de mon sort la dure tyrannie,
Que souffrant à la taire une peine infinie,

Je dois trembler pourtant qu'un soupir indiscret
N'en ose malgré moi découvrir le secret.
Il me perdroit, Madame; & vous-même sans doute,
Loin de plaindre l'effort que cette ardeur me coûte,
Vous y trouveriez lieu d'armer votre courroux,
Si ma témérité se déclaroit pour vous.

PHILOCLÉE.

Quoiqu'autrefois peut-être elle eût pû me déplaire,
Je veux bien aujourd'hui l'apprendre sans colere,
Et ne vois rien en vous indigne de ce choix
Qu'ordonne la Phrygie, & que réglent nos loix.
Depuis qu'Antaléon, pressé de jalousie,
Contre son souverain a ligué la Mysie,
Et que de ses desseins par Araxe trahis
Il s'est voulu venger sur son propre pays,
Par cent exploits fameux qu'a suivi la victoire,
Vous vous étes ouvert un chemin à la gloire;
Mais, quoi que pour l'état vous ayiez entrepris,
Cette gloire peut-être en est un digne prix;
Et quand il seroit vrai qu'un sujet téméraire
Auroit droit d'en prétendre un plus ample salaire,
Ce trône qui m'attend n'exempte pas ma foi
De soumettre mes vœux aux volontés du roi.
Par l'éclat de l'hymen où son choix vous engage,
Il vous exclut d'un rang qu'il faut que je partage;
Et de quelque beau feu qu'on se vît consumer,
Si-tôt qu'un roi l'ordonne, on doit cesser d'aimer.

ANAXARIS.

Ah, que ce pur amour qui régne dans mon ame
Mêleroit de foiblesse à l'ardeur qui m'enflamme,
Si pour naître ou s'éteindre il devoit prendre loi
Du respect que je dois aux ordres de mon roi!
Non, non, Madame, non, quand ce cœur qui soupire
Prendroit dans son aveu l'audace de le dire,
Vous m'en verriez encor, d'un vrai zéle animé,
Faire un plein sacrifice aux yeux qui m'ont charmé;

Et sur ce bel espoir ma passion extrême
Ne voudroit contre vous employer que vous-même,
Toujours toute soumise, & prête à le quitter
Dès le moindre soupir qu'il vous pourroit coûter.
Mais aussi son pouvoir, quelque loin qu'il s'étende,
Ne peut rien m'opposer que ma flamme appréhende;
Et toute sa rigueur n'ayant qu'un foible effort,
Vos seules volontés font l'arrêt de mon sort.
En vain je chercherois plus long-temps à me taire,
L'amour n'est point amour s'il n'est que volontaire,
Une douce contrainte est son plus cher appas;
Et l'on aime bien peu quand on peut n'aimer pas.

PHILOCLÉE.

Je ne puis déguiser que c'est avec surprise
Que je remarque en vous une ardeur si soumise,
Et que j'aurois pensé que dans ce grand projet
Votre amour n'eût en moi qu'un trône pour objet.

ANAXARIS.

Quoiqu'il se dût montrer sensible à cette injure,
Un trop juste respect me défend le murmure;
Mais pour mieux repousser un soupçon si honteux,
Si contre votre rang j'osois former des vœux,
Et dans une autre main, sans vous faire d'outrage,
Du scéptre qui vous suit souhaiter l'avantage,
Sans aucune ombre alors vous verriez éclater
La pureté d'un feu dont je vous voi douter.

PHILOCLÉE.

Ces sentimens sont grands, & d'un cœur magnanime,
A qui le mien confus doit toute son estime;
Mais en vain de mon choix vous garderiez l'espoir,
Bérénice m'est chere, & je sai mon devoir.

ANAXARIS.

Ah! Que ne puis-je ici....

SCENE IV.

PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

HÉSIONE.

Madame.

PHILOCLÉE.

Qui t'améne?

HÉSIONE.

Plaignez l'ingrat destin du prince Philoxéne.

PHILOCLÉE.

Quoi? Qu'est-il arrivé?

HÉSIONE.

Si j'ai bien entendu,
Par un dernier revers son amour l'a perdu.

PHILOCLÉE.

Quoi, le roi de Lydie, aveugle en sa colere,
Auroit-il pris dessein de couronner son frere?

HÉSIONE.

Il le faut présumer; au moins ai-je entr'oüi
Qu'un bel espoir trop tôt s'étoit évanoui;
Qu'un cœur si généreux méritoit la couronne
Qu'au prince Alcidamas son malheur abandonne;
Que tout ce que jamais un sort injurieux...
Mais le roi qui paroît vous éclaircira mieux.

SCENE V.

LE ROI, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Que m'apprend-on, Seigneur ? L'amour de Bérenice
A conduit Philoxéne enfin au précipice,
Et, pour le voir puni d'un téméraire choix,
De son trône à son frere on transporte les droits ?

LE ROI.

Oui, ma sœur, de son sort l'injuste perfidie
Destine Alcidamas au trône de Lydie ;
Mais ce triste revers, quoique peu mérité,
N'en montre pas encor toute l'indignité.

ANAXARIS.

Quoi, Seigneur, dans ce trône un frere aura sa place ?
Et ce malheur encor souffre une autre disgrace ?

LE ROI.

Oui, plus rude, & sous qui, s'en voyant accabler,
La vertu la plus ferme auroit lieu de trembler.

PHILOCLÉE.

Juste ciel !

LE ROI.

Apprenez, pour vous tirer de peine,
Que ce fameux héros, ce vaillant Philoxéne,
Que le roi de Lydie a toujours crû son fils,
Loin d'en tenir le jour, le doit à Cléophis.

PHILOCLÉE.

Il n'est pas fils de roi ?

LE ROI.

Cléophis l'a fait croire;
Mais le roi de sa fourbe a sû toute l'histoire.

PHILOCLÉE.

PHILOCLÉE.

Quoi, ce vieux gouverneur, dont ce prince autrefois,
Pour conserver un fils, crut faire un digne choix,
Lorsque de son hymen l'audace découverte
Porta le roi son pere à résoudre sa perte,
Et que pour éviter un malheur si pressant,
Ce fils de son exil reçut l'ordre en naissant,
Par un coupable échange, & facile à connoître,
Auroit pû supposer un faux prince à son maître?

LE ROI.

Quand du desir du trône un cœur est combattu,
Le crime qui l'acquiert lui tient lieu de vertu:
Et comme redoutant quelque embûche secrette,
Cléophis sut cacher le lieu de sa retraite,
Où le suivit un fils, dont la rigueur du sort
Pendant ce triste exil lui fit pleurer la mort,
Etant d'un âge égal il put rendre sans peine
Ce fils qu'il feignit mort, au lieu de Philoxéne.

ANAXARIS.

Echange malheureux dont la honte le perd!

PHILOCLÉE.

Mais à qui Cléophis s'en seroit-il ouvert?
D'où l'a-t-on pû savoir?

LE ROI.

On l'a sû de sa femme;
Qui, perdant la raison au point de rendre l'ame,
Dans son extravagance a répété cent fois
Que l'on avoit trahi le vrai sang de ses rois,
Que la peine sur elle en étoit répandue,
Qu'au seul Alcidamas la couronne étoit dûe;
Et qu'enfin tout l'état, par son crime abusé,
Aimoit dans Philoxéne un prince supposé.
On l'écoute, elle garde un assez long silence;
Puis son mal tout-à-coup perdant sa violence,
D'un ton plein de langueur, mais plus libre d'esprit;
Elle confirme encor tout ce qu'elle avoit dit;

Et sa voix s'abaissant en ce moment funeste,
De Cléophis, dit-elle, *on peut sçavoir le reste.*
A ces mots elle expire.

PHILOCLÉE.

Ainsi donc Cléophis
N'a sû pousser plus loin le désaveu d'un fils ?

LE ROI.

Il venoit de paroître en la cour de Lydie ;
Et ce qui hautement prouve sa perfidie,
Soudain, à ce rapport, saisi d'un juste effroi,
Sa fuite l'a soustrait au courroux de son roi.

PHILOCLÉE.

Que je plains Philoxéne en un sort si contraire !

LE ROI.

Le prince Alcidamas agit toujours en frere,
Et par ses envoyés il le fait assurer
Que d'un zéle sincere il doit tout espérer,
Et que de son malheur, étant sans imposture,
Son scéptre partagé réparera l'injure.

PHILOCLÉE.

Ces nobles sentimens sont d'illustres témoins
Qu'un cœur si relevé ne méritoit pas moins,
Que seul de Philoxéne il peut remplir la place.
Mais de quel œil, Seigneur, a-t-il vû sa disgrace ?

LE ROI.

D'abord à cette atteinte & confus & surpris,
Un obscur & fier trouble a frappé ses esprits,
Mais soudain sa vertu dans son cœur redoublée,
S'en est fait voir émûe, & non pas accablée ;
Et dans cette grande ame aucun lâche transport
N'a paru mériter la honte de son sort.

PHILOCLÉE.

Si je plains son malheur, j'admire sa constance.

LE ROI.

Vous en pouvez juger, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

LE ROI, PHILOXENE, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

LE ROI.

Hé bien, ne trouvez-vous aucun lieu de douter
De ce qu'à Cléophis vous oyez imputer ?

PHILOXENE.

Seigneur, le ciel est juste, & je dois sans murmure
Abandonner un rang que m'acquiert l'imposture :
Tout ce que je rappelle en mon esprit confus,
Ne m'en fait que mieux voir le criminel abus.
Ces tendres sentimens dont le roi, dont la reine
N'ont jamais honoré le triste Philoxéne,
Au prince Alcidamas accordés tant de fois,
Etoient de la nature une secrette voix ;
Et dans ce que pour moi Cléophis a sû faire,
Je vois paroître enfin toute l'ardeur d'un pere,
Qui, prenant sur mon cœur un empire permis,
Le presse de se rendre, & lui demande un fils.

LE ROI.

Que je vous tiens heureux dans ce malheur extrême,
De vous pouvoir si bien répondre de vous-même,
Que sans peine on vous voie, en de si rudes coups,
Contraindre votre sort à dépendre de vous !

PHILOXENE.

Quoi, par l'accablement d'une ame lâche & basse,
L'on me verroit, Seigneur, mériter ma disgrace,
Et cédant au revers qui désabuse un roi,
J'aiderois au destin à triompher de moi ?
Non, non, à quelque excès que son caprice monte,
Il m'ôte un rang bien haut, mais je le perds sans honte ;

Et cet abaissement arrivé par hazard,
N'est qu'une foible injure où je n'ai point de part.
Qu'avons-nous mérité lorsque le ciel nous donne,
Par le seul droit du sang, l'espoir d'une couronne,
Et que ce privilége, autorisé des dieux,
Nous place dans un trône où furent nos ayeux?
Comme ce n'est l'effet que d'un bonheur insigne,
La chûte en est sans tache à qui n'en est point digne;
Et le ciel ne peut rien qui nous force à rougir,
Quand notre lâcheté ne le fait point agir.
Le roi de son erreur voit la preuve certaine:
Pour n'être plus son fils, suis-je moins Philoxéne;
Et le dehors, sujet aux derniers accidens,
Peut-il mêler quelque ombre à l'éclat du dedans?
Si toujours la grandeur & d'ame & de courage
Fut d'un illustre sang le précieux partage,
C'est beaucoup d'avoir sû la posséder au point
D'avoir été crû prince, & de ne l'être point.
Au moins ai-je ce bien, qu'il m'est permis de croire
Qu'à ma seule vertu je dois toute ma gloire,
Et qu'à lui consacrer & mes soins & mes jours,
Mon cœur n'avoit besoin d'aucun autre secours.

PHILOCLÉE.

Ainsi sur vous le sort exerce en vain sa haine.

LE ROI.

Demeurez donc toujours ce même Philoxéne;
Et de nos factieux poussant l'audace à bout,
Attendez tout d'un roi qui veut vous devoir tout.
Prenez auprès du trône une si haute place,
Que l'envie...

PHILOXENE.

Ah! Seigneur, épargnez-moi, de grace;
Et songez que ce n'est que d'un cœur abattu
Qu'on doit par ces motifs exciter la vertu.
Si j'ose toutefois, en faveur de ma flamme,
Permettre à mes desirs de vous ouvrir mon ame;

Je vous demanderai que pour donner sa foi,
Bérénice à son choix ait l'aveu de son roi,
Et que ne s'engageant par respect ni par crainte,
Son cœur puisse aujourd'hui s'expliquer sans contrainte.

ANAXARIS.

Seigneur, si mon espoir fait l'obstacle du sien,
Je céde sans murmure, & ne demande rien.

LE ROI.

Quand le sort vous trahit, le ciel vous est propice.
Un rival généreux vous céde Bérénice;
Et puisque la Lydie abandonne à vos vœux
La poursuite d'un bien qui vous peut rendre heureux,
S'il vous est encor cher, je veux, sans plus attendre,
Que l'hymen...

PHILOXENE.

Ah! C'est plus que je n'ose prétendre;
Et je n'ai point, Seigneur, assez de lâcheté
Pour vouloir abuser de votre autorité.
A quoi qu'en ma faveur votre bonté s'engage;
Il faut à Bérénice en faire un pur hommage.
Souffrez-le-moi, Seigneur, & qu'un pressant devoir
De ma flamme à ses pieds aille mettre l'espoir:
Aussi-bien ma vertu, quelque effort qu'elle fasse,
Ne peut se dérober à toute ma disgrace,
S'il est vrai que l'amour n'ait laissé voir en moi
Que le trompeur éclat qui suit le fils d'un roi.

SCENE VII.

LE ROI, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

LE ROI à Philoclée.

Cet hymen parmi nous arrêtant Philoxéne,
Affermit un état qui vous doit voir sa reine;

En vous ôtant un scéptre il vous fait injustice;
Mais je le connois trop pour m'en rendre complice;
Et souffrir qu'on impute à mon cœur enflammé,
Que sans l'espoir du trône il n'auroit pas aimé.
Non, non, ces faux brillans d'une grandeur pompeuse
N'éblouissent jamais une ame généreuse;
Et de ce vain éclat le fastueux dehors
Emploie à l'ébranler d'inutiles efforts.
Comme elle en tient l'appas suspect de perfidie,
Elle ne résout rien qu'elle ne s'étudie,
Et que de sa vertu l'intérêt scrupuleux
Ne lui semble en secret justifier ses vœux.
Par-là vous pouvez voir si mon amour sans peine
A sû du prince en vous séparer Philoxéne,
Et si jamais le prince eût engagé ma foi,
S'il n'eût eu Philoxéne à répondre pour soi.
C'est lui seul que j'aimai, c'est encor lui que j'aime;
Si malgré sa disgrace il est toujours lui-même;
Et si, bravant du sort l'indigne trahison,
Son grand cœur lui suffit à s'en faire raison.

PHILOXENE.

Quoi, d'un amour si cher vous lui souffrez de croire
Qu'au prince de Lydie il doit si peu de gloire,
Que lorsque son destin le rend à Cléophis
Vous avouez sans peine un amant dans son fils?

BÉRÉNICE.

Si d'un bas sentiment j'étois assez pressée,
Pour croire en cet aveu ma gloire intéressée,
Sans doute on auroit lieu de juger qu'aujourd'hui
Son abaissement seul me rend digne de lui,
Et qu'avant son malheur l'éclat de sa naissance
D'aucun mérite en moi ne souffrois la balance.
Est-ce à quoi Philoxéne oseroit consentir?

PHILOXENE.

Non, Madame, un beau feu ne se peut démentir;

Et quand les doux transports qu'en nos cœurs il excite
S'y trouvent appuyés d'un rare & plein mérite,
Tout le faste des rois ne peut rien étaler
Qu'avec cet avantage il ne puisse égaler.

BÉRÉNICE.

C'est aussi par lui seul que l'ardeur qui vous presse
S'attira de mon cœur la premiere tendresse.
Je vous l'ai déja dit, qu'un amant couronné
Ne m'en fit point souffrir l'effort passionné,
Et qu'éloignant de vous la grandeur souveraine;
Je ne voulus y voir que le seul Philoxéne:
Mais enfin aujourd'hui, si j'ose m'emporter,
Vous en étes indigne en ayant pû douter.

PHILOXENE.

Je l'avouerai, j'ai tort de l'avoir fait paroître.
Votre amour jusqu'ici s'est assez fait connoître,
Et j'en garde, Madame, un souvenir trop cher
Pour céder au soupçon où je semble pancher:
Mais pardonnez au mien, dans un sort peu propice,
De ce doute affecté l'innocent artifice.
L'avantage d'un trône où je vous croyois voir,
Flattoit ma passion d'un glorieux espoir;
Mon ame à ce doux charme à peine s'abandonne,
Que je n'ai plus pour vous ni scéptre ni couronne,
Vous demeurez sujette, hélas! quand je le perds;
Et pour me consoler d'un si rude revers,
Quoique sûr d'être aimé lorsqu'il m'ôte un empire,
Est-ce trop de chercher à vous l'oüir redire,
Et voir céder par-là, dans ce funeste jour,
L'aigreur de la fortune aux douceurs de l'amour?

BÉRÉNICE.

Quoi que de ces douceurs le vôtre puisse croire,
N'en cherchez plus l'appas aux dépens de ma gloire;
Et songez que c'est faire un outrage à ma foi,
Que me laisser penser que vous doutiez de moi.

Dans votre abaissement si quelque appas vous flatte,
C'est de voir que par lui tout mon amour éclate,
Et que, quand la Phrygie ose s'en défier,
Le destin prenne soin de le justifier.
Jusqu'ici votre flamme ardente, noble & pure,
D'un soupçon d'intérêt m'a fait souffrir l'injure;
Mais je veux aujourd'hui faire voir à mon tour
Que l'amour ne veut point d'autre prix que l'amour.

PHILOXENE.

Trop heureux Philoxéne! Ah! Madame, de grace,
D'un vain emportement épargnez-moi l'audace,
Et par tant de bontés dont je reste confus,
Cessez d'enfler un cœur qui ne se connoît plus.
En vain d'un peu d'orgueil il tâche à se défendre,
Quand de votre vertu l'éclat le vient surprendre,
Et qu'il est convaincu par un charme si doux,
Qu'il faut tout mériter pour être aimé de vous.
Je le suis, je le sai. Jugez dans cette gloire
Ce que ma vanité m'autorise de croire,
Et sur quels sentimens, quoiqu'au-dessus de moi,
Pour vous faire justice, elle soutient ma foi.

BÉRÉNICE.

Malgré le sort jaloux vous conserver la mienne,
C'est ne vous rien donner qui ne vous appartienne;
Mais enfin, pour ôter tout scrupule à mon feu,
De nouveau de mon pere obtenez-en l'aveu.
Quoique son ordre seul vous ait ouvert mon ame,
Mille soins empressés à soutenir ma flamme,
Quand je n'attendois rien de votre passion,
Me l'ont rendu suspect de quelque ambition,
Et j'en crains les effets après votre disgrace.

PHILOXENE.

Ne me déguisez rien de tout ce qui se passe.
Sans doute son conseil vous porte à me trahir?
Et votre devoir tremble à ne pas obéir.

BÉRÉNICE.

Ah ! C'eſt un peu trop loin pouſſer la défiance.
Antaléon au fort le tient en conférence,
Où, loin que ſa rigueur étonne mon devoir,
De votre chûte encor il n'a pû rien ſavoir :
Mais l'ardeur dont je ſens l'heureuſe & douce atteinte ;
Vous fait voir ma tendreſſe en vous montrant ma crainte ;
Et l'obſtacle d'un pere à vos yeux expoſé,
N'en eſt qu'un prompt effet que l'amour a cauſé.

PHILOXENE.

Puiſqu'il ignore encor ce que je me vois être...

BÉRÉNICE.

Je me retire. Adieu. Je crois le voir paroître ;
Et l'eſpoir qui vous flatte, après l'aveu du roi,
Ne ſe doit pas d'abord expliquer devant moi :
Il eſt mieux ſans témoins que votre flamme agiſſe.

SCENE II.

PHILOXENE, ARAXE.

ARAXE.

Quoi, Seigneur, ma préſence a chaſſé Bérénice ?
En craint-elle un obſtacle à ſes doux entretiens,
Où vos vœux tant de fois ont mérité les ſiens ?

PHILOXENE.

Plût au ciel que toujours Araxe m'en crût digne !

ARAXE.

Vous faites un ſouhait dont ma vertu s'indigne,
Et mon zéle pour vous la devroit garantir
De l'injuſte ſoupçon d'un lâche repentir.

PHILOXENE.

Mon amour eſt timide, & craint d'en trop attendre.

ARAXE.

Ce zéle eſt toujours ferme, & peut tout entreprendre.

PHILOXENE.

Un revers imprévû peut le voir chanceler.

ARAXE.

Il n'en est point, Seigneur, qui le pût ébranler.

PHILOXENE.

Si toute la Lydie ordonnoit ma disgrace ?

ARAXE.

Sans en craindre l'effet j'en verrois la menace.

PHILOXENE.

Mais si d'un noir destin l'implacable rigueur
Par la perte d'un trône achevoit mon malheur ?
Si le roi, si l'état...

ARAXE.

Perdez scéptre, couronne ;
Les dieux étant pour vous, il n'est rien qui m'étonne.
Que le sort à son gré cherche à vous éprouver,
Quoi qu'il ose aujourd'hui, j'ai de quoi le braver,
Et vous devez enfin connoître par ma joie
Le surprenant bonheur que le ciel vous envoie.

PHILOXENE.

Quel bonheur ?

ARAXE.

Il est tel, qu'on n'eût osé prévoir
Qu'à vos vœux sa justice en pût souffrir l'espoir.

PHILOXENE.

Ce discours est obscur, faites qu'il s'éclaircisse.

ARAXE *lui donnant un billet.*

En croirez-vous, Seigneur, ce billet de Phénice ?

PHILOXENE.

Phénice, dites-vous ? Quoi, celle à qui le roi,
Avant qu'il fût au trône, avoit donné sa foi,
Et dont l'hymen à peine autorisoit la flamme,
Que gagnant un empire il perdit une femme ?

ARAXE.

Oui, cette infortunée entre tous ses sujets
Qu'Antaléon trois ans tint captive au palais,

Et qui, femme de roi, sans se voir jamais reine,
Finit dans sa prison & sa vie & sa peine.

PHILOXENE *lit.*

Ne craignez plus enfin le nom d'usurpateur,
La mort du jeune Atys vous acquiert la Phrygie;
Le bruit qui le fait vivre est un bruit imposteur,
Puisque par un naufrage il a perdu la vie.

Araxe en est témoin, ce fidele sujet,
Qui vous l'est d'autant plus, qu'il feint d'être infidéle,
Et qui, pour mieux détruire un coupable projet,
Du traître Antaléon suit le parti rebelle.

Jugez de mon malheur sans son heureux secours,
Quand je me connus grosse aussi-tôt que captive,
Son soin d'un fruit si cher a conservé tes jours,
Et vous garde un trésor dont son malheur le prive.

Sa femme en même jour accouchant d'un fils mort,
Pour sienne aux yeux de tous prit ma fille naissante;
Et, sans qu'Antaléon en connoisse le sort,
Comme fille d'Araxe il la souffre vivante.

Je meurs après trois ans de prison & d'ennui;
Et laisse entre ses mains ce billet pour indice;
Par lui l'état saura qu'il s'est fait son appui,
Que sa fille est la vôtre, & son nom Bérénice.

PHÉNICE.

Et son nom, Bérénice! Ah! Que m'apprenez-vous?

ARAXE.

Que le ciel vous prépare un destin assez doux,
Et qu'ôtant tout obstacle à l'amour qui vous presse;
Il montre en Bérénice une illustre princesse.
Mais quoi, dans un bonheur qui comble vos desirs
Il semble qu'en secret vous poussiez des soupirs?

Puisqu'on sait que ma femme étant morte d'abord,
Deux ans après la reine éprouva même sort.
Je ne vous parle point de mes secrettes brigues,
Qui, contre Antaléon formant de sourdes ligues,
Me mirent en état, après quatre ans d'appui,
De m'oser, pour le roi, déclarer contre lui.
Vous savez que d'Atys la perte déclarée
Rendit des plus mutins la défaite assurée,
Et que dans Apamée, avecque peu d'effort;
Par ce bruit répandu je me vis le plus fort;
Qu'Antaléon contraint de quitter la Phrygie,
Nous a brouillés quinze ans avecque la Mysie,
Qu'il l'arma contre nous, & que sa prise enfin
Par vous seul aujourd'hui nous soumet son destin.

PHILOXENE.

Mais pendant ces quinze ans, par quel trait de prudence
De Bérénice au roi déguiser la naissance?

ARAXE.

N'ayant plus ce billet quand je pûs voir le roi,
Mon rapport auroit-il mérité quelque foi?
Tandis que j'appaisois quelques mutineries,
Je le perdis, Seigneur, avec mes pierreries,
Qu'au château d'Apamée on me fut enlever
Avant qu'en cette place on le vît arriver;
Et comme enfin ce prince, en quittant la princesse,
Avoit aussi-bien qu'elle ignoré sa grossesse,
N'eût-il pas présumé que l'espoir de son rang
Eût fait à mon orgueil désavouer mon sang,
Et que l'ambition séduisant la nature,
Pour couronner ma fille eût admis l'imposture?
J'allois m'ouvrir pourtant d'un secret trop caché,
Quand d'un juste remords Antaléon touché,
Maître de ce billet qu'on m'avoit pû surprendre,
Avant que d'expirer, a voulu me le rendre.

PHILOXENE.

Je vous le rens moi-même ; allez, Araxe, enfin,
Allez de Bérénice éclaircir le destin,
Elle est digne du trône où ce revers l'appelle ;
Courez porter au roi cette heureuse nouvelle,
C'est trop lui dérober...

SCENE III.

PHILOCLÉE, PHILOXENE, ARAXE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Enfin l'aveu du roi
D'un succès assez doux doit flatter votre foi.
Vous semblez soupirer ? Se pourroit-il bien faire
Qu'Araxe à vos desirs voulût être contraire,
Et que de votre flamme il condamnât l'effort,
Quand il voit la Lydie abaisser votre sort ?

PHILOXENE.

Au contraire, Madame, il m'est trop favorable ;
Il surpasse mes vœux, & c'est ce qui m'accable.

PHILOCLÉE.

S'il eût pû se lasser d'en soutenir l'espoir,
Je vous aurois offert ce que j'ai de pouvoir,
Et n'aurois refusé ni mes soins ni ma peine.

ARAXE.

Ah ! Madame, épargnez l'illustre Philoxéne.
Quoi qu'ose la Lydie, ou qu'elle ait pû tenter,
Un héros tel que lui n'a rien à redouter ;
Et toujours sa vertu, dans le plus fort orage,
Répond à son grand cœur du destin qui l'outrage.

PHILOCLÉE.

Je sai que la vertu, par un secret effort,
Rend toujours un grand cœur arbitre de son sort;
Que c'est sans s'abaisser qu'il quitte une couronne,
Mais il est peu d'amis que sa chûte n'étonne;
Et lorsqu'on perd un trône où l'on crut s'élever,
Il faut bien du mérite à se les conserver.

PHILOXENE.

Quand par ces sentimens d'une ame trop commune,
Sans peser le mérite, ils suivent la fortune,
Le malheur qui leur rend le changement permis,
Nous ôte des flatteurs, & non pas des amis.

PHILOCLÉE.

Vous exigeriez d'eux une ardeur bien parfaite!

PHILOXENE.

Je les demande tels que je vous les souhaite.

PHILOCLÉE.

La grandeur les attire, & lorsqu'on en jouit...

PHILOXENE.

C'est le malheur des rois qu'un faux zéle éblouit,
Et qui ne cherchent point dans l'encens qu'on leur donne,
Quelle part leur mérite en doit à leur couronne.

PHILOCLÉE.

Pour pénétrer ce zéle il faudroit de bons yeux.

PHILOXENE.

Ils le pénétreroient s'ils se connoissoient mieux:
Mais le moyen qu'un roi se puisse bien connoître,
S'il voit plus ce qu'il est que ce qu'il devroit être?

PHILOCLÉE.

Le ciel, pour le conduire en ces obscurités,
Aime à lui prodiguer ses plus vives clartés;
Et, loin qu'à ce qu'il peut il le laisse séduire,
Dès qu'il le place au trône, il prend soin de l'instruire.

PHILOXENE.

Souvent un faux pouvoir sous son nom se prévaut
Du respect que l'on a pour ces leçons d'en haut;

Et la crainte d'un rang que venge le tonnerre,
Fait imputer au ciel ce qui vient de la terre.

PHILOCLÈS.

Si son ordre eût soumis la Lydie à vos loix,
Vous auriez effacé la splendeur de ses rois;
Mais je vous tiens heureux de céder sans foiblesse
A ce revers indigne où chacun s'intéresse,
Et de trouver Araxe aussi zélé pour vous,
Que si vous éprouviez le destin le plus doux.
Le roi pour votre amour craignoit sa résistance,
Mais je vais l'assurer de son obéissance,
Et que dans Philoxéne ayant fait choix d'un fils,
Il n'y dédaigne point le sang de Cléophis.

SCENE IV.

PHILOXENE, ARAXE.

ARAXE.

Que dit-elle, Seigneur?

PHILOXENE.

Ce qu'on ne sauroit taire,
Qu'en vain crû fils de roi, j'ai Cléophis pour pere.

ARAXE.

Cléophis, votre pere!

PHILOXENE.

Il n'est rien plus certain;
Mais l'intérêt du roi presse un juste dessein.
Allez, & l'assurez que pour dernier service
Je lui rens un aveu qui perdoit Bérénice.

ARAXE.

Je me souviens trop de ce que je vous doi,
Pour faire moins pour vous que vous fîtes pour moi. ... A

Philoxéne crû prince en son amour extrême,
A la fille d'Araxe offrit un diadême;
Et par elle aujourd'hui je me tiens glorieux
De pouvoir réparer l'injustice des dieux :
C'est par ce billet seul qu'on la peut reconnoître.
Pour m'acquiter vers vous je vous en fais le maître;
Gardez ce grand secret, &, sans vous étonner,
Achevez un hymen qui vous doit couronner.
Vous étes digne d'elle, & sans trop d'injustice . . .

PHILOXENE.

Ah ! C'est blesser ma gloire autant que Bérénice.
Quand elle a droit au trône, un intérêt honteux
Pourroit porter ma flamme à le rendre douteux ?
Non, si fille d'Araxe elle y monte sans peine,
On la désavoueroit femme de Philoxéne,
Et les grands indignés d'un trop injuste choix,
Croiroient trahir l'état d'en recevoir des loix.

ARAXE.

J'assure sa grandeur à vous en faire maître.

PHILOXENE.

C'est ce que la Phrygie auroit peine à connoître.

ARAXE.

Otons-lui le pouvoir de refuser son bien.

PHILOXENE.

Couronnons Bérénice, & ne hazardons rien.

ARAXE.

Mais, étant étranger, si l'on sait sa naissance,
Quoi qu'elle ose pour vous, quelle est votre espérance?

PHILOXENE.

La douceur d'un destin qu'à tort vous m'envieriez,
La voir au trône, Araxe, & mourir à ses pieds.

ARAXE.

Quoi, je consentirois . . .

PHILOXENE.

C'est trop vous en défendre.
Adieu. Moi-même au roi je saurai tout apprendre.

Et mettre le ſecret hors de votre pouvoir.

ARAXE.

Hélas, à quel aveu forcez-vous mon devoir !

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, BÉRÉNICE, ARAXE, CLYTIE.

LE ROI *tenant le billet d'Araxe.*

OUI, ma fille, le ſang par un vif caractére
Me traçoit dans tes yeux l'image de ta mere ;
Et ces aimables traits imprimés dans mon ſein,
Cherchoient à prévenir ce gage de ſa main :
Mais, ſans un tel ſecours, la nature muette
Ne pouvoit de ſon ſort ſe faire l'interpréte,
Et ſon aveuglement affoibliſſant ſes droits,
Lui faiſoit dans mon cœur méconnoître ſa voix.

BÉRÉNICE.

Pour s'expliquer au mien, ſouvent avec adreſſe
Elle a ſû de mon zéle emprunter la tendreſſe ;
Et j'ai cent fois, Seigneur, répondu malgré moi,
Par un reſpect de fille, aux bontés de mon roi.
Mais après vos bienfaits verſés en abondance,
J'imputois cet effet à ma reconnoiſſance ;
Et mon cœur, que par-là mon deſtin abuſoit,
Penſoit l'entendre mieux, plus il ſe déguiſoit.

LE ROI.

O Phénice ! O billet de la main la plus chere,
Qui d'un roi malheureux pût faire un heureux pere !

Enfin vingt ans passés en troubles intestins,
Nous ouvrent une voie à de meilleurs destins :
Nous voyons à l'état Bérénice rendue.
Araxe, c'est à toi que la gloire en est dûe ;
Je lui donnai la vie, & ton zéle à son tour
A sû lui conserver & le scéptre & le jour.

ARAXE.

Seigneur, par ce récit vous découvrez sans peine
Ce qui m'a fait tenter l'hymen de Philoxéne.
Ce billet me manquant, il falloit faire effort
Pour porter vos sujets à croire mon rapport ;
Et je n'y pouvois mieux préparer la Phrygie,
Qu'en mettant Bérénice au trône de Lydie.
Alors quel intérêt m'auroit fait soupçonner
De confondre son sort pour la voir couronner,
Puisque, reine déja, cette lâche imposture,
M'en dérobant la gloire, eût trahi la nature.

LE ROI.

Jamais avec plus d'heur un fidéle sujet
Ne fit pour sa princesse un généreux projet ;
Cet hymen l'assuroit d'une double couronne,
La justice du ciel autrement en ordonne :
Mais, de quelque bonheur qu'il semble me flatter,
Pour bien goûter ma joie il faut trop l'acheter.
J'en sens, je le confesse, une secrette gêne,
Quand je vois que sa cause accable Philoxéne,
Et que, lui devant tout, l'intérêt de l'état,
Pour me souffrir heureux, me force d'être ingrat.
En vain, ma fille, en vain ton amour m'a sû plaire.
Qui put tout comme roi, ne peut rien comme pere ;
Et le droit qui me fit disposer de ta foi,
Lorsque je te suis plus, semble être moins à moi.

BÉRÉNICE.

Seigneur, à cet amour j'ai souffert trop d'empire
Pour cacher ma foiblesse, ou m'en vouloir dédire ;

Mais, comme son effort par mon cœur combattu
Employa mon devoir pour gagner ma vertu,
Il saura bien encore en repousser les charmes,
Quand ce même devoir lui fournira des armes;
Et si, pour mon repos, je ne puis l'étouffer,
Pour le bien de l'état j'en saurai triompher.

LE ROI.

Les dieux me sont témoins avec quelle contrainte
Je porte à ton amour une si rude atteinte.
Philoxéne en lui seul montre un brillant amas
De tout ce qu'on admire aux plus grands potentats;
Et ta main, dont chacun va briguer la conquête,
Ne sauroit couronner une plus digne tête;
Mais comme un étranger ne peut, suivant nos loix,
S'il n'est né dans le trône, aspirer à ton choix,
Vouloir en sa faveur en violer l'usage,
C'est replonger l'état dans un nouvel orage,
Qui, mettant aux mutins les armes à la main,
Du plus puissant enfin peut faire un souverain.

ARAXE.

Dans ce grand changement son malheur est à plaindre,
Mais ce n'est pas de lui que l'orage est à craindre.

LE ROI.

Qui pourroit l'exciter lorsque tout m'obéit?

ARAXE.

Anaxaris, Seigneur, que ce revers trahit,
Et qui dans ses desseins n'aura rien qui l'étonne,
S'il se voit arracher l'espoir d'une couronne.

LE ROI.

Tu connois mal, Araxe, un cœur comme le sien,
Il est trop généreux pour entreprendre rien;
Et si l'ambition est ce qui l'inquiéte,
Par l'hymen de ma sœur elle est trop satisfaite.

ARAXE.

Le rang dont il l'assure a toujours un défaut;
Il est bien élevé, mais le trône est plus haut.

LE ROI.

Qui fait naître en ton cœur ce soupçon qu'il déploie ?

ARAXE.

Ce que vous avez vû qu'on a montré de joie,
Lorsque parmi le peuple on a sû qu'aujourd'hui
Vous portiez Philoclée à s'expliquer pour lui.
On voit depuis long-temps sa faveur confirmée
Disposer du palais ainsi que de l'armée :
Par-là, de quoi qu'il ose il peut venir à bout ;
Et pour régner, Seigneur, qui peut tout, ose tout.

LE ROI.

Le zéle qui l'anime est plus pur qu'on ne pense ;
Et, s'il faut t'en donner une entiere assurance,
Quoiqu'il m'eût avoué qu'il brûlât pour ma sœur,
Apprens que son respect suspendit cette ardeur,
Et que m'en osant faire un noble sacrifice,
Il s'offrit à mon choix d'épouser Bérénice.
Voi par-là si le trône attire tous ses vœux.

BÉRÉNICE.

Ce genre de respect, Seigneur, est bien douteux.
Il savoit que mon cœur fidéle à Philoxéne,
Rendroit par mes refus sa déférence vaine ;
Et sur mon intérêt pouvant régler le sien,
A vous montrer son zéle il ne hazardoit rien.
Ce n'est pas que je veuille imputer à sa flamme
Qu'un téméraire orgueil l'ait fait naître en son ame ;
Il aime Philoclée, & je dois présumer
Que l'on aime en effet quand on avoue aimer :
Mais si ce que je suis m'attiroit son hommage,
Permettez-moi, Seigneur, d'en repousser l'outrage ;
Et de lui faire voir, comme fille de roi,
Qu'un lâche ambitieux est indigne de moi.

LE ROI.

Va, ne crains rien d'un pere, & d'un pere qui t'aime ;
Tu te dois à l'état, je te rens à toi-même ;

Et

Et, quelque appas pour toi que Philoxéne ait eu,
J'abandonne ton cœur à ta propre vertu.
Mais c'est trop différer à te faire connoître,
Il faut enfin te rendre à ce que tu dois être.
Viens, Araxe, il est bon, dans un succès pareil,
Pour plus de sûreté, d'assembler mon conseil.
Ce billet de son sort fait la preuve infaillible ;
Sans doute qu'à ma sœur le coup sera sensible :
Mais quand Anaxaris se voudroit emporter,
Elle a trop de vertu pour n'y pas résister.

SCENE II.

BÉRÉNICE, CLYTIE.

CLYTIE.

Enfin, malgré l'espoir dont chacun d'eux se flatte ;
Vous allez triompher d'une fortune ingrate ;
En vain l'éclat d'un scéptre aura sû les toucher.

BÉRÉNICE.

Quel triomphe, Clytie, & qu'il me coûte cher !

CLYTIE.

La gloire que sur vous le ciel aime à répandre,
Est un bien que vos vœux n'eussent osé prétendre ;
Il est vrai que par-là votre amour est trahi.

BÉRÉNICE.

Tu me flattois tantôt de n'avoir qu'obéi :
Que n'est-il vrai, Clytie, & que n'ose ma flamme
Remettre à mon devoir l'empire de mon ame !
Je l'avoue, il s'étonne, & mon cœur interdit
Se dérobe lui-même aux loix qu'il se prescrit.
Ma vertu tâche en vain d'agir en souveraine,
Elle est foible, elle tremble au nom de Philoxéne.

Je sai que pour ma gloire il faut ne le plus voir;
Je cherche à m'y résoudre, & crains de le vouloir;
Et de mes vœux confus la triste inquiétude
Voit par tout de la honte, ou de l'ingratitude.
O Philoxéne ! O nom qui n'a fait jusqu'ici...

CLYTIE.

Songez, de grace, à vous, Madame, le voici.

SCENE III.

PHILOXENE, BÉRÉNICE, CLYTIE.

PHILOXENE.

Quoique le ciel s'efforce à troubler ma constance,
Madame, avant qu'ici je rompe le silence,
Souffrez que dans vos yeux je tâche à remarquer
Comment avecque vous je me dois expliquer.
Dans l'excès surprenant du bien qu'il vous envoie,
Faut-il vous témoigner ma douleur ou ma joie ?
Si sur moi l'une & l'autre agit également,
L'une & l'autre, peut-être, est digne d'un amant.
Pardonnez-moi ce nom, dont l'indiscrette audace,
Pour forcer mon respect, se sert de ma disgrace,
Et lui fait présumer qu'elle se doit souffrir
A qui pour tout espoir n'aspire qu'à mourir.

BÉRÉNICE.

Ce n'est donc pas assez de l'ennui qui me presse ?
Vous voulez triompher encor de ma foiblesse,
Et voir de mon devoir les efforts impuissans
Abandonner mon ame au trouble de mes sens.
Hé bien, pour vous souffrir ce funeste avantage;
J'avouerai que le sort en m'élevant m'outrage,
Et qu'à quoi que m'oblige un si grand changement,
Philoxéne à mon cœur plaira toujours amant.

PHILOXENE.

Ah! Si ce cœur consent à l'aveu que vous faites;
Il est mal informé de tout ce que vous êtes;
Et sa tendresse encor l'intéressant pour moi,
Oppose Bérénice à la fille du roi.
Mais, quand jaloux du rang où le ciel vous fit naître;
Il aura bien compris ce qu'il commence d'être,
Et que se connoissant il se verra contraint
De rejetter l'ardeur dont il s'avoue atteint;
Plus à l'en dégager vous trouverez de peine;
Plus d'un œil indigné vous verrez Philoxéne,
Et vengerez sur lui, par un juste courroux,
L'attentat innocent qu'il aura fait sur vous.

BÉRÉNICE.

Moi, je voudrois éteindre une si pure flamme?
La bannir de mon cœur?

PHILOXENE.

Vous le devez, Madame,
Et, par ce grand triomphe, aujourd'hui témoigner
Que qui se vainc soi-même est digne de régner.

BÉRÉNICE.

Ta vertu te séduit; mais, quoi qu'elle ose croire,
La pourrois-tu souffrir cette injuste victoire;
Et, quel qu'en soit l'éclat, s'il m'y faut aspirer,
Dois-tu m'en avertir quand je veux l'ignorer?

PHILOXENE.

Votre foi par Araxe à mes vœux engagée,
Combat pour moi sans doute, & vous tient partagée;
Mais, comme un sort nouveau veut un cœur différent,
Mon amour la reçut, mon respect vous la rend.

BÉRÉNICE.

Si pour y renoncer ta force est assez grande,
Attens du moins, cruel, que je te le demande;
Et te voyant du ciel injustement trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.

PHILOXENE.

Quoi qu'il veuille ordonner pour augmenter ma peine,
Je doute si je puis mériter votre haine ;
Mais enfin je sai trop qu'après ce triste jour
C'est un crime pour moi de garder votre amour.

BÉRÉNICE.

Quoi, faut'il que je croye une indigne apparence ?
Veux-tu cesser d'aimer quand tu perds l'espérance ;
Et, par un sentiment trop éloigné du mien,
Ton amour tremble-t-il à ne prétendre rien ?
Soutiens plus noblement le revers qui l'accable,
Demeure infortuné sans te rendre coupable.
Le destin a pour toi la derniere rigueur,
Mais ce n'est pas assez pour retirer ton cœur ;
Et le manque d'espoir qui rend ta flamme à plaindre,
Ne te donne pas droit de chercher à l'éteindre.
Si d'abord en m'aimant tu parus généreux,
Ose m'aimer encor pour vivre malheureux.
Cette double disgrace à qui ta raison céde,
Ne trouve dans la mort qu'un indigne reméde ;
N'en cherche point la honte, &, loin d'y recourir,
Tâche à me disputer la gloire de souffrir.
La victoire en ce point doit sur toi m'être acquise,
Que la plainte à tes maux sera du moins permise,
Et qu'un cruel devoir contraignant mes desirs,
Me va faire en secret dévorer mes soupirs.

PHILOXENE.

Ah ! Madame, c'est trop ; ma douleur est forcée
De vous laisser paroître une ame intéressée,
Qui, pressant sur la vôtre un rigoureux effort,
Ne vous le conseilloit que pour hâter ma mort.
Oui, j'avois beau vouloir me montrer insensible,
Si vous m'eussiez pû croire elle étoit infaillible,
Et par sa promptitude elle m'eût délivré
De l'affreux désespoir d'avoir trop espéré,

Hélas, à quels malheurs ma fortune est en bute !
Vous ne vous élevez qu'au moment de ma chûte.
Princesse un peu plûtôt, princesse un peu plus tard,
J'étois heureux sans crime, encor que par hazard.
Le sort, pour vous placer où vous n'osiez prétendre,
Choisit l'instant fatal qu'il me force à descendre ;
Après vingt ans de haine il calme son courroux,
Vous en étiez indigne, & je le suis de vous.

BÉRÉNICE.

Au moins, en te plaignant, ne me fais point d'outrage ;
Je change de fortune, & non pas de courage ;
Et tu ne saurois être, en ce commun malheur,
Digne de mes soupirs sans l'être de mon cœur.

PHILOXENE.

Ah, qu'ils sont doux au mien, quelques maux qu'il endure,
Ces précieux témoins d'une ardeur toute pure !
Mais, las ! puis-je sans crime en goûter les appas ?
Je me vois malheureux si vous ne l'étes pas ;
Et tel est le destin qui nous perd l'un & l'autre,
Que mon plus grand bonheur est de troubler le vôtre.

BÉRÉNICE.

Sois sûr, si mes ennuis soulagent ton malheur,
Que mon dernier soupir marquera ma douleur.
Je sai qu'après deux ans d'un aveugle service,
Borner là ton espoir c'est peu pour Bérénice ;
Mais, à jetter les yeux sur ce que je me doi,
C'est peut-être beaucoup pour la fille d'un roi.

PHILOXENE.

O constance ! O vertu qui plus elle redouble . . . ;

BÉRÉNICE.

Aux yeux d'Anaxaris il faut cacher mon trouble.
Adieu. Souffre, aime, & crois qu'en un si beau dessein,
Mon cœur te venge assez du refus de ma main.

SCENE IV.

PHILOXENE, ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Mon abord est suivi d'une étrange disgrace,
S'il porte Bérénice à me quitter la place.

PHILOXENE.

Avant que de vous voir son dessein étoit pris.

ANAXARIS.

Je ne demande point si ses vœux sont remplis,
Le ciel lui donne lieu d'être assez satisfaite.

PHILOXENE.

Plus qu'on ne croit peut-être, & que l'on ne souhaite;

ANAXARIS.

Quoi, de votre bonheur se montre-t-on jaloux?

PHILOXENE.

La crainte suit l'amour, jugez de moi par vous.

ANAXARIS.

Pour faire que la mienne heureusement finisse,
Puis-je de votre zéle attendre un bon office?

PHILOXENE.

Dans l'heur de vous servir je trouve un doux emploi.

ANAXARIS.

Vous agirez pour vous en travaillant pour moi.
Le roi pour votre hymen a choisi la journée
Qui doit voir la princesse en pompe couronnée;
Et, prévenant des vœux qui craignoient d'éclater,
De l'espoir de sa main il daigne me flatter.
Philoclée y répond avec assez d'estime,
Le choix lui semble juste, & l'espoir légitime;
Mais, pour y consentir, elle veut s'assurer
De la sincere foi que j'ai sû lui jurer,

Et pouvoir se répondre, avant qu'elle s'engage,
Qu'à son mérite seul je rens un libre hommage.
Vous, à qui de mon cœur le secret est connu,
Chassez du sien l'abus dont il est prévenu:
Assurez-la pour moi, que jamais dans une ame
L'amour ne répandit une si pure flamme,
Que son scéptre n'a rien qui me puisse charmer,
Qu'elle ne doit qu'à soi ce qui la fait aimer,
Et qu'à mes yeux enfin d'elle seule estimable,
Elle seroit sans trône également aimable.

PHILOXENE.

Que vous étes heureux d'avoir ces sentimens!

ANAXARIS.

La vertu les inspire au cœur des vrais amans.

PHILOXENE.

L'usage en est fâcheux.

ANAXARIS.

La gloire en est plus grande.
Mais obtiendrai-je enfin ce que je vous demande?
Lui peindrez-vous ma flamme en fidéle témoin?

PHILOXENE.

Sans mon foible secours le ciel en a pris soin,
Il l'a mise en état de n'avoir rien à craindre.

ANAXARIS.

Est-ce que la princesse a pris plaisir à feindre,
Et montre un faux scrupule afin de m'étonner?

PHILOXENE.

Non, mais elle n'a plus de couronne à donner.

ANAXARIS.

Plus de couronne? Ah, ciel! Que me fait-on entendre?

PHILOXENE.

Qu'aujourd'hui Bérénice y peut seule prétendre,
Qu'elle est fille du roi. Vous changez de couleur?
Philoclée est sans doute à plaindre en son malheur;
Mais ce doit être au moins un doux charme pour elle,
Qu'il lui demeure encore un amant si fidéle.

L'amour a quelquefois des momens précieux,
Je vous en laisse user.

SCENE V.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Ah, dieux, injustes dieux!
Quoi, pour trop écouter une ardeur déréglée....

IPHITE.

La princesse paroît, Seigneur.

ANAXARIS.

Qui?

IPHITE.

Philoclée.

ANAXARIS.

Ah, l'importun surcroît de peines & d'ennuis!
Pourrai-je me contraindre en l'état où je suis?

SCENE VI.

PHILOCLÉE, ANAXARIS, IPHITE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Sans doute vous avez appris de Philoxéne
Que du ciel, à mon tour, je vais sentir la haine:
Il vient de vous quitter; & ce profond chagrin
Semble de ma disgrace accuser le destin.

ANAXARIS.

Quoi, Madame, il eſt vrai que ſon lâche caprice
Vous éloignant du trône y place Bérénice ?

PHILOCLÉE.

C'eſt par l'ordre du roi qu'Araxe m'a fait voir
Que je ne puis ſans crime en conſerver l'eſpoir.
Hé bien, puiſqu'il le faut, cédons une couronne.
Il ſemble qu'à ce mot ton courage s'étonne,
Il s'émeut, il chancelle, & ſe laiſſe accabler
D'un coup dont ma vertu dédaigne de trembler.
A ce déſordre obſcur dérobe enfin ton ame,
Et fais paroître....

ANAXARIS.

Hélas! Je ſuis amant, Madame;
Et qui de mon amour concevroit le tourment,
Ne s'étonneroit pas de cet accablement.

PHILOCLÉE.

L'amour n'auroit pour toi qu'une honteuſe flamme,
Si ſous les coups du ſort il abaiſſoit ton ame,
De ſa ſeule diſgrace il ſe doit alarmer;
Et c'eſt être ſuſpect que vouloir trop aimer.

ANAXARIS.

Juſte ciel! Je verrai dans mon amour extrême,
Qu'un indigne revers vous ôte un diadême,
Et quand de mon devoir l'amour ſait m'avertir,
J'aurai la lâcheté d'y pouvoir conſentir?

PHILOCLÉE.

Et par où prétens-tu repouſſer la tempête?
Employerai-je ton bras pour couronner ma tête;
Et veux-tu qu'eſſayant un rebelle attentat,
Plûtôt que de céder, j'expoſe tout l'état?

ANAXARIS.

Ah! Madame, épargnez ce ſoupçon à ma gloire,
La maxime eſt injuſte, & la tache trop noire.
Mais vous voir accepter un changement ſi prompt,
Sans reprocher aux dieux l'outrage qu'ils vous font...

PHILOCLÉE.

Le noble emportement que m'inspire ton zéle !
Je fais voir un cœur bas si je ne les querelle,
Et je trahis ma gloire à n'oser mériter
La chûte où leur rigueur me veut précipiter !
S'il est vrai que pour moi ton amour s'intéresse,
Aye assez de vertu pour suivre ma foiblesse;
Et, pour bien signaler ta générosité,
Eléves-en l'effort jusqu'à ma lâcheté:
Alors tu connoîtras qu'un cœur qui se posséde,
Des plus rudes malheurs porte en soi le réméde,
Et que d'un fier destin l'implacable courroux
Jamais, sans notre aveu, ne triomphe de nous.

ANAXARIS.

J'aurois ces sentimens dans ma propre disgrace,
Mais l'amour ...

PHILOCLÉE.

Cet amour un peu trop t'embarrasse;
Mais je t'estime assez pour forcer mon devoir
A ne rien croire encor de ce qu'il me fait voir.
Tu m'as offert des vœux, le roi les autorise,
A toute leur attente il me veut voir soumise.
Incapable d'aimer ainsi que de haïr,
Le temps me fera voir si j'ai lieu d'obéir.
C'est ce qui me console en perdant la couronne,
Qu'il faut qu'à ce qu'elle est ton ame s'abandonne,
Et que de faux respects ne sauroient plus cacher
Qui du trône ou de moi t'a sû le plus toucher.
Adieu. Cédant au ciel qui veut que je m'abaisse,
Je vais de mon hommage assurer la princesse.
C'est à toi de juger si, quoique sœur de roi,
Après ces lâchetés, je suis digne de toi.

SCENE VII.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

OU me vois-tu réduit, cher Iphite ?

IPHITE.

A tout craindre,

Si votre ambition ne ſait mieux ſe contraindre.

ANAXARIS.

Quoi, l'amour, cette ardente & fiere paſſion,
Aura pû ſe ſoumettre a cette ambition ?
Et je balancerois un autre ſacrifice,
Quand j'en puis eſpérer le trône & Bérénice ?
Otons à cet amour tout droit de s'indigner ;
Qui ne l'épargna point, ne doit rien épargner.
Perdons-nous, perdons tout, plûtôt qu'on nous ſoupçonne
De céder lâchement l'eſpoir d'une couronne,
Et faiſons triompher dans ce cœur combattu
Le crime entreprenant ſur la molle vertu.
Pour gagner un empire, & s'en rendre le maître,
C'eſt être criminel qu'appréhender de l'être.
Oſons tout ſans ſcrupule, & par de prompts effets ...

IPHITE.

Quoi, Seigneur, pour régner recourir aux forfaits ?

ANAXARIS.

Fuſſent-ils aſſez grands pour mériter la foudre :
Qui m'en voudra punir ſi je puis m'en abſoudre ?
La plus noire action que l'audace punit,
Ne prend que du ſuccès la honte qui la ſuit,
C'eſt lui ſeul qui la rend injuſte ou légitime ;
Heureux, elle eſt vertu, malheureux, elle eſt crime ;

Et quand l'éclat d'un trône y femble convier;
Tous les crimes font beaux qu'on peut juftifier.

IPHITE.

Mais, s'il n'eft néceffaire, à quoi bon en commettre ?
A votre efpoir encor vous pouvez tout permettre,
Du peuple & des foldats vous avez tous les cœurs.
Servez-vous-en, Seigneur, pour vaincre vos malheurs:
Qu'ils demandent pour vous l'hymen de Bérénice,
Si le roi les refufe ils vous feront juftice,
Et bien-tôt du palais ils fauront la tirer,
Pour forcer cet obftacle, & vous en affurer.
Tant de villes d'ailleurs prendront votre querelle,
Qu'on prétendroit en vain vous traiter de rebelle.
Effayez ces moyens puifqu'ils font les plus doux.

ANAXARIS.

Viens. Dans peu tu fauras à quoi je me réfous.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.

EN vain tu veux douter qu'on puisse avec justice
Imputer ce tumulte à son lâche artifice,
Et que, par de faux bruits ayant sû l'exciter,
Il n'en fasse un essai de ce qu'il peut tenter.
C'est au trône, par-là, que son orgueil aspire;
Le peuple avecque lui dans ce dessein conspire;
Et, loin que de soi-même il eût rien entrepris,
Voi, pour se mutiner, quel prétexte il a pris.
Il se plaint que du roi l'ame trop aveuglée
Au choix d'Anaxaris n'a porté Philoclée,
Qu'après qu'il a connu que c'étoit l'éloigner
D'un trône que moi seule avois droit de donner,
Et qu'au mépris des loix, dont la rigueur le gêne,
Il veut, quoiqu'étranger, y placer Philoxéne.
Crois-tu qu'il embrassât ce murmure indiscret,
A moins qu'Anaxaris l'appuyât en secret?
Son ordre seul, sans doute, en fait les impostures.

CLYTIE.

C'est pousser un peu loin de simples conjectures;
Car que prétendroit-il?

BÉRÉNICE.

Montrer que malgré soi
On le force de rompre avec la sœur du roi,
En accuser le peuple, & sur sa violence
De son ambition rejetter l'insolence.

CLYTIE.

Mais, Madame, sur quoi ce soupçon odieux
Qui vous le peint d'accord avec les factieux ?
Si-tôt que du tumulte on a sû la nouvelle,
Quel autre à l'étouffer a marqué plus de zéle ?
Il en a pour le roi fait voir de prompts effets,
Faisant suivre soudain la garde du palais ;
Et sans lui, nous dit-on, qui va de place en place,
Le roi de ces mutins verroit croître l'audace.
Il semble que lui seul attire leur respect.

BÉRÉNICE.

C'est par cette raison qu'il m'est le plus suspect.
Sans s'en montrer complice, il veut voir quelle atteinte
Du peuple sur le roi pourra porter la plainte ;
Et, s'il l'en voit émû, soudain, à haute voix,
Par un second tumulte il briguera mon choix :
Mais, avant qu'à souffrir un lâche & vil hommage,
Ou le temps, ou la force abaissent mon courage,
Tout ce que peut du ciel le plus âpre courroux....

CLYTIE.

Ne vous emportez pas, Madame, il vient à vous.

SCENE II.

BÉRÉNICE, ANAXARIS, IPHITE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.

Quoi, venir sans le roi ?

ANAXARIS.

N'en soyez pas en peine ;
Il donne encor quelque ordre avecque Philoxéne.
Cependant tout est calme ; &, l'orage cessé,
Pour vous en avertir je me suis avancé.

BÉRÉNICE.

Sans doute à votre zéle on doit ce grand ouvrage?

ANAXARIS.

Madame, j'ai tâché de faire davantage;
Et si pour moi le peuple eût dompté son courroux,
Philoxéne aujourd'hui seroit digne de vous.
Vingt fois j'ai fait oüir qu'on ne pouvoit sans crime
Défendre à son amour un espoir légitime,
Et qu'il étoit permis de violer nos loix
En faveur des héros, aussi-bien que des rois;
Mais des raisons d'état font que chacun s'obstine,
L'hymen d'un étranger en feroit la ruine,
Et l'indignation feroit armer soudain
Tous ceux que peut flatter l'espoir de votre main.

BÉRÉNICE.

Cet effort est l'effet d'une vertu sublime.

ANAXARIS.

Il semble assez payé puisqu'il a votre estime;
Mais c'est peu que pour vous il paroisse entrepris,
Votre cœur, quoi qu'il pense, en connoît mal le prix;
Et je le perds sans doute à souffrir qu'il ignore
Que je sers Philoxéne, & que je vous adore.

BÉRÉNICE.

Moi?

ANAXARIS.

Déja dans vos yeux je lis votre courroux;
Mais enfin je vous aime, & je n'aime que vous;
Et peut-être, Madame, après un long martyre,
Il me doit être au moins permis de vous le dire.
Je sai que cet aveu, malgré tout mon respect,
A n'examiner rien, vous peut être suspect;
Mais, avant qu'écouter une aveugle colere,
Instruisez votre cœur de ce que j'ai sû faire;
Et, si de mon audace il trouve à s'offenser,
Voyez à quoi pour vous le mien s'est pû forcer.

A vos seuls intérêts donnant toute mon ame,
En vain l'appui du roi semble assurer ma flamme,
J'en détruis tout l'espoir plûtôt que vous priver
Du rang ou Philoxéne aime à vous élever.
Je fais plus. Ma vertu redoutant ma foiblesse,
Me contraint d'engager mes vœux à la princesse,
Afin que de son choix m'étant montré jaloux,
Je n'ose plus prétendre à m'expliquer pour vous.
Aujourd'hui par l'hymen votre bonheur s'assure;
Vous l'avez souhaité, je le vois sans murmure.
Notre sort tout-a-coup avec éclat changé,
Me fait voir de sa foi votre amour dégagé:
Loin d'en flatter le mien contre un parti rebelle,
Je cours de Philoxéne embrasser la querelle,
Et pour le rendre heureux, par un cruel effort,
Je travaille moi-même à l'arrêt de ma mort.
Hélas! Pourriez-vous bien, après tant de contrainte,
D'un amour si soumis désapprouver la plainte?
Et, quoiqu'il vous surprenne, est-ce un crime à mon feu
De n'avoir plus d'obstacle, & d'espérer un peu?

BÉRÉNICE.

J'ai gardé le silence, & je m'y suis forcée,
Pour voir où tu portois une ardeur insensée,
Et pénétrer l'orgueil qui tâche à t'élever
Où ta fausse vertu ne sauroit arriver.
Donc, rendre à ton amour la princesse propice,
C'étoit de ton repos me faire un sacrifice;
Et tu donnois ton cœur de peur que malgré toi
Il n'osât me déplaire en s'échappant vers moi.
Tu voulus par maxime agir contre toi-même;
Certes l'exemple est rare, & le respect extrême;
Et j'en tiendrois l'effort digne d'être admiré,
Si l'intérêt du trône en étoit séparé:
Mais vers nous, tour-à-tour, son seul éclat t'appelle,
Tu le cherches en moi quand il n'est plus en elle.

Quoi

Quoi que tu puiſſes dire, un véritable amant
Quand ſon amour eſt pur, jamais ne ſe dément;
S'il voit qu'à s'expliquer ſes vœux puiſſent déplaire,
Sans les porter ailleurs, il les force à ſe taire;
Et, pour charmer ſes maux, c'eſt aſſez d'eſpérer
Que du moins en mourant il pourra ſoupirer.

ANAXARIS.

D'un triomphe trop bas vous dédaignez la gloire;
Mais ſi je ne vous aime...

BÉRÉNICE.

Hé bien, je le veux croire;
Et plus juſte pour toi qu'on n'eût pû préſumer;
Je conſens même encor que tu m'oſes aimer.

ANAXARIS.

Ah! Ce n'eſt qu'à vos pieds...

BÉRÉNICE.

Ne fais point de baſſeſſes:
L'amour, dans les grands cœurs, hait ces molles tendreſſes;
Et, quoi que ſur le tien il ait pris de pouvoir,
Je te donne l'exemple, oſe le recevoir.
J'aime: ma lâcheté ſeroit ſans doute extrême,
Si je ceſſois jamais d'aimer autant que j'aime;
Mais quand de mon devoir l'inexorable loi
Dérobe à Philoxéne & mon cœur & ma foi,
Quoiqu'en dépit du ſort tout mon cœur lui demeure;
Sous l'effort du ſilence il eſt beau que je meure,
Plûtôt que mon amour, dans ce cœur renfermé,
Lui laiſſe découvrir qu'il ſoit encore aimé.
Voilà les ſentimens que la gloire m'inſpire;
Prens-les pour régle aux tiens, aime ſans en rien dire;
Et tandis qu'en ſecret je ſaurai ſoupirer,
Si j'ai part dans tes vœux, laiſſe-moi l'ignorer:
La contrainte pour toi ſera d'autant moins rude,
Que déja ton amour en a pris l'habitude,
Et qu'à taire ſa flamme un cœur accoutumé,
Peut renoncer ſans peine à l'eſpoir d'être aimé.

ANAXARIS.

J'y renonçois pour vous, quand l'heureux Philoxéne
D'un légitime espoir pouvoit flatter sa peine;
Mais, puisqu'indigne enfin d'un bien qu'il doit quitter...

BÉRÉNICE.

Et par où mieux que lui crois-tu le mériter?
Est-ce par ton orgueil dont je hai la maxime?
Est-ce par ton amour dont je connois le crime?
Est-ce enfin par les noms que tu prens hautement,
D'ambitieux sujet, & d'infidéle amant?
Régle mieux un transport indigne de paroître.
Si tu me connois mal, tâche de te connoître;
Et, sans trop espérer de l'appui de ton roi,
Vois encor quelque espace entre le trône & toi.

ANAXARIS.

Ah! Madame, c'est trop...

BÉRÉNICE.

Oui, c'est trop te contraindre:
Ne pouvant être aimé, cherche à te faire craindre;
Dis que par toi l'état se laissant gouverner,
Tu demandes un bien que tu te peux donner;
Dis que le roi lui-même, approuvant ton audace,
M'excluera de ce trône, ou t'y donnera place.
Mon cœur de ton pouvoir concevroit quelque effroi,
S'il t'estimoit assez pour rien craindre de toi.

SCENE III.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Tu vois de la douceur ce qu'il faut que j'espere.

IPHITE.

Seigneur, avant la force elle étoit nécessaire.

C'eſt à vous maintenant d'agir dans le palais ;
Tout le peuple eſt pour vous, tous vos amis ſont prêts ;
Chacun d'eux diſperſés vers cette fauſſe porte,
Se prépare, au beſoin, à vous prêter main forte ;
Et l'ardeur qui pour vous échauffe leurs eſprits . . .

ANAXARIS.

Viens, je vois Philoclée.

SCENE IV.

PHILOCLÉE, ANAXARIS, IPHITE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

ARrête, Anaxaris.

ANAXARIS.

Madame, il faut au roi que j'aille rendre compte . . .

PHILOCLÉE.

En effet, ſi j'en croi ce que l'on me raconte,
La nouvelle princeſſe a des mépris pour toi,
Qui doivent t'obliger à t'aller plaindre au roi.

SCENE V.

PHILOCLÉE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

HÉ bien, tu le croiras enfin, qu'en ma perſonne
Ce lâche ambitieux n'aimoit que la couronne,
Et que l'averſion que je ſentois pour lui
Découvroit à mon cœur ce qu'il voit aujourd'hui ?

HÉSIONE.

Rien ne sauroit, Madame, égaler ma surprise.

PHILOCLÉE.

Au moins dans mon malheur le ciel me favorise,
Puisque m'affranchissant d'un hymen odieux,
Il me laisse toujours dans mon rang glorieux,
Qui, par le noble éclat qu'il tire de soi-même,
Me peut souffrir par tout le choix d'un diadême.

HÉSIONE.

Avec tant de vertu pourriez-vous en manquer?

SCENE VI.

LE ROI, PHILOCLÉE, HÉSIONE.

LE ROI.

Ma sœur, nos factieux ont osé s'expliquer:
L'intérêt de l'état, par d'injustes alarmes,
Les avoit obligés à recourir aux armes;
Et, présumant déja qu'au mépris de nos loix
J'élevois Philoxéne au trône de leurs rois,
Chacun pour son pays croyoit montrer son zéle
A prendre avidemment le titre de rebelle.

PHILOCLÉE.

Quoi donc, par tant d'exploits qui le font redouter,
Un héros tel que lui n'a pû rien mériter?

LE ROI.

Le peuple seul agit, mais encor qu'il déguise
Et le rang & le nom des chefs de l'entreprise,
Il n'auroit rien osé si, pour leurs intérêts,
Les grands à l'appuyer n'avoient paru tous prêts.

PHILOCLÉE.

Pour former ce tumulte, oserois-je vous dire,
Seigneur, qu'Anaxaris lui seul a pû suffire?

LE ROI.

Araxe dans mon ame avoit déja porté
Quelque foible soupçon de sa fidélité ;
Mais contre nos mutins, loin que mon choix le gêne,
On l'a vû hautement agir pour Philoxéne,
Et faire ses efforts à leur persuader
Qu'à qui mérite tout, les loix doivent céder.

PHILOCLÉE.

Pour mieux cacher l'orgueil d'une folle espérance,
Il prend d'un beau dehors la trompeuse apparence ;
Mais, sans une couronne, on voit bien aujourd'hui
Que la sœur de son roi n'est plus digne de lui.

LE ROI.

D'un projet téméraire il n'auroit que la honte,
S'il osoit de mon sang faire si peu de compte,
Qu'il crût impunément pouvoir aux yeux de tous
Désabuser des vœux que j'ai reçûs pour vous.
La Phrygie....

SCENE VII.

LE ROI, PHILOCLÉE, CLYTIE, HÉSIONE.

CLYTIE.

Ah! Seigneur....

LE ROI.

Quelle douleur te presse?
Parle.

CLYTIE.

On a du palais enlevé la princesse.

LE ROI.

Bérénice enlevée! Ah, juste ciel!

CLYTIE.

Seigneur,

On se défioit peu du lâche ravisseur.

PHILOCLÉE.

Et c'est ?

CLYTIE.

Anaxaris.

LE ROI.

Anaxaris !

CLYTIE.

Lui-même.

PHILOCLÉE.

Vous voyez si le traître aspire au diadême.

CLYTIE.

Oui, Seigneur, n'imputez cette indigne action
Qu'aux transports inquiets de son ambition ;
Mais ce qui me confond dans sa lâche entreprise,
C'est de voir qu'en effet le peuple l'autorise.
Seule, & sans rien prévoir d'un si cruel destin,
J'avois accompagné la princesse au jardin,
Quand suivi seulement d'une assez foible escorte,
Il la force à sortir par une fausse porte,
Où, si-tôt qu'il paroît, j'entens pousser des cris
De, *vive Bérénice, & vive Anaxaris.*

LE ROI.

Quoi, d'un crime si noir tout le peuple est complice ?
De son tumulte enfin je comprens l'artifice,
Il étoit concerté pour tirer du palais
Ce qu'il eût pû trouver d'obstacle à ses projets:
Une seconde fois allons voir si sans peine...

CLYTIE.

Seigneur, espérez tout du vaillant Philoxéne,
Revenant par bonheur avec quelques soldats,
A ces cris vers le traître il à tourné ses pas;
Et, sans rien voir de plus, dans l'ardeur de mon zéle
J'ai crû vous en devoir la premiere nouvelle.

LE ROI.

Il ne peut ſous le nombre éviter de périr,
Contre un peuple mutin courons le ſecourir.

PHILOCLÉE.

Vous expoſer vous-même à ſon lâche caprice ?

SCENE VIII.

LE ROI, PHILOCLÉE, ARAXE, CLYTIE, HÉSIONE.

LE ROI.

HÉ bien, Araxe, un traître enléve Bérénice ?

ARAXE.

Elle eſt libre, Seigneur, & Philoxéne enfin
D'une inſolente audace affranchit ſon deſtin.
L'un & l'autre à vos yeux s'en va ſoudain paroître.

LE ROI.

La juſtice du ciel par là ſe fait connoître;
Et je me trahirois ſi, pour la mériter,
Contre un ſujet ingrat je n'oſois l'imiter.
De ſon audace enfin ceſſons d'être complices;
Pour mieux punir ſa faute oublions ſes ſervices;
Et, puiſque ſon orgueil s'enfle de nos bienfaits,
Mettons-le hors d'état d'en abuſer jamais.

ARAXE.

Seigneur, les dieux ſur l'heure ont ordonné ſa peine.
Fort de l'appui du peuple, il bravoit Philoxéne,
Et le voyant ſuivi de fort peu de ſoldats,
Il croyoit ſa défaite indigne de ſon bras:
Mais Philoxéne émû des pleurs de la princeſſe;
Sait inſpirer aux ſiens tant de cœur & d'adreſſe,
Que contre Anaxaris tous ſe portant d'abord,
Sans connoître la main on le voit tomber mort.

Le succès aussi-tôt répond à notre attente ;
Par la perte du chef chacun prend l'épouvante ;
Son parti se dissipe ; & la princesse ainsi
Rendant grace au vainqueur.... Mais, Seigneur, les voici.

SCENE IX.

LE ROI, BÉRÉNICE, PHILOCLÉE, PHILOXENE, ARAXE, CLYTIE, HÉSIONE.

LE ROI.

QUe ne vous dois-je point, guerrier incomparable ;
Vous faites avorter les desseins d'un coupable,
Et rendez aujourd'hui, par un heureux secours,
Et le calme à l'état, & la gloire à mes jours.

PHILOXENE.

Cette reconnoissance est trop pour Philoxéne.
A qui combat pour vous la victoire est certaine ;
Et la mienne, Seigneur, perd d'autant de son prix,
Qu'il l'a fallu souiller du sang d'Anaxaris.
Son hymen résolu marquoit la haute estime....

LE ROI.

Après son attentat sa mort est légitime ;
Et ma sœur n'en sent pas le coup si vivement,
Que dans un criminel elle plaigne un amant.

PHILOCLÉE.

Ses vœux dans leur fierté n'ayant pû vous déplaire ;
J'aurois crû faire un crime à leur être contraire ;
Mais, malgré ce respect qui soutenoit ma foi,
Je n'estimois en lui que le choix de mon roi.

LE ROI.

Tant de vertus, ma sœur, aura les dieux propices.

[*à Philoxéne.*]

Vous, de qui le grand cœur signale les services,

Attendant que le temps ordonne de leur prix,
Prenez auprès de moi le rang d'Anaxaris.
Ma faveur fit sa gloire, & la mienne est parfaite
Si je puis...

PHILOXENE.

Non, Seigneur, agréez ma retraite,
Etant suspect au peuple, il peut vous reprocher
Que déja je lui coûte un sang qui vous fut cher;
Et croyant que la mort d'un si grand adversaire
Aura flatté mes vœux d'un espoir téméraire:
A des troubles nouveaux il pourroit s'emporter,
Si vos bontés pour moi ne cessoient d'éclater.
N'ayant plus qu'à traîner une vie inutile,
Il vaut mieux...

SCENE DERNIERE.

LE ROI, BÉRÉNICE, PHILOCLÉE, PHILOXENE, CLÉOPHIS, ARAXE, HÉSIONE, CLYTIE.

CLÉOPHIS *au roi.*

AH! Seigneur, où sera mon asyle?
Si contre le courroux d'un roi trop irrité
Votre protection ne fait ma sûreté?

LE ROI.

O dieux! C'est Cléophis!

CLÉOPHIS.

Oui, Cléophis coupable
De laisser sans couronne un héros indomptable,
Puisque par sa vertu Philoxéne aujourd'hui
Justifioit assez ce que j'osai pour lui.

PHILOXENE.

Accordez-lui, Seigneur, le secours qu'il espere;
C'est un fils à vos pieds qui parle pour son pere.

CLÉOPHIS.

J'abuserois d'un nom qui ne m'est point permis.
On le publie en vain, vous n'étes point mon fils.

LE ROI.

Quoi, ce n'est qu'un faux bruit qu'a fait courir l'envie,
Et toujours Philoxéne est prince de Lydie?

CLÉOPHIS.

On en sait déja trop pour pouvoir déguiser
Qu'à mon roi pour son fils j'osai le supposer;
Mais un même accident dans la même journée,
Du prince & de mon fils trancha la destinée;
Et ce vaillant héros qui passoit pour le sien,
N'est en effet, Seigneur, ni son fils, ni le mien.

LE ROI.

Et qui donc?

CLÉOPHIS.

C'est de quoi je n'ai point connoissance.

PHILOXENE.

Dieux! Quel astre fatal éclaira ma naissance,
Si, sans m'en éclaircir le funeste embarras,
L'on m'apprend seulement ce que je ne suis pas?

CLÉOPHIS.

Je ne vous dirai point ce qu'a sû la Phrygie,
L'injuste emportement du feu roi de Lydie,
Qui par l'hymen du prince à leur fureur réduit,
Si l'on ne l'eût soustrait, en eût perdu le fruit.
Il me fut confié, Lesbos fut ma retraite,
Qui pendant mon séjour demeura si secrette,
Que sur moi seul le prince osant s'en assurer,
De peur de se trahir, la voulut ignorer.
Ayant alors un fils, ma femme en cet orage,
Avec notre dépôt enleva ce cher gage;

Et c'est par où l'on croit que n'étant point au roi,
Puisque j'avois un fils, Philoxéne est à moi.
Mais huit mois en effet s'étoient coulés à peine,
Qu'avec lui je pleurai le jeune Philoxéne.
Tous deux en même jour terminerent leur sort.
Jugez de ma douleur dans l'une & l'autre mort,
Quand j'appris aussi-tôt que le roi de Lydie,
Laissant le prince au trône, avoit fini sa vie.
Je maudis le destin de prolonger mes jours,
Et le seul désespoir eût été mon secours,
Si de leurs volontés les dieux voulant m'instruire,
Sur le bord de la mer n'eussent sû me conduire:
Là, rêvant seul un jour, je découvre sur l'eau
Un esquif qui suivoit le débris d'un vaisseau,
Et qui, poussé d'un vent à mes vœux favorable,
Vint soudain à mes piéds s'arrêter sur le sable.

ARAXE.

O dieux!

CLÉOPHIS.

Jugez, Seigneur, si je suis étonné
D'y trouver un enfant aux flots abandonné.
Tout paroît digne en lui d'une illustre naissance,
Il montre en ses regards une aimable assurance;
D'ailleurs son équipage est riche & curieux,
J'en admire par tout l'or qui brille à mes yeux;
Et croyant que du ciel la faveur découverte
Me faisoit ce présent pour réparer ma perte,
J'abandonne Lesbos, &, dégageant ma foi,
J'ose, pour son fils mort, le rendre au nouveau roi.

LE ROI.

Araxe.

ARAXE.

Pardonnez au zéle qui m'emporte.
Le lieu, l'âge, le temps, Seigneur, tout se rapporte,

C'est Atys, c'est mon prince, il n'en faut point douter.

LE ROI.

J'en croirai sa vertu s'il l'en faut consulter ;
Mais tu l'as vû périr.

ARAXE.

Prêt à faire naufrage,
Espérant dans l'esquif pouvoir vaincre l'orage,
Moi-même entre mes bras j'avois sû l'y porter,
Quand, résistant à ceux qui s'y vouloient jetter,
Dans l'instant qu'à mes yeux notre vaisseau se brise,
Le vent rompant le cable aide mon entreprise,
Mais avec tant d'effort, qu'emporté dans les flots
J'en fus jetté mourant dans l'Île de Lesbos ;
Là, du destin d'Atys n'ayant pû rien apprendre,
Je crûs sa mort certaine.

BÉRÉNICE.

O ciel, daigne m'entendre !

CLÉOPHIS.

Cette boëte peut-être . . .

ARAXE.

Ah ! Qu'est-ce que je voi ?
Elle enferme au dedans le portrait du feu roi.

CLÉOPHIS.

Un portrait ?

ARAXE *ouvrant la boëte.*

Elle s'ouvre, en faut-il davantage ?
Il la portoit, Seigneur, quand nous fîmes naufrage.

LE ROI.

Ah ! Vous êtes Atys.

PHILOXENE.

Croirai-je ce rapport ?
Et n'est-ce point encore un nouveau jeu du sort ?

CLÉOPHIS *à Philoxéne.*

Vous supposer, Seigneur, c'étoit vous en défendre,
Il vous ôtoit un sceptre, & j'osois vous le rendre.

LE ROI.

O succès étonnant qui me rend malgré moi
L'injuste usurpateur du trône de mon roi !
Si toutesfois Araxe eût conçû moins d'alarmes
De me voir contre un lâche avoir recours aux armes,
Dès lors, sans rien prétendre, Antaléon vaincu
M'auroit vû vous remettre au rang qui vous est dû.
Je n'y résiste point, régnez, le ciel l'ordonne.

PHILOXENE.

Que dites-vous, Seigneur ? Ah ! Gardez la couronne.
La Phrygie aujourd'hui suit de trop justes loix,
Pour m'opposer aux dieux, & combattre leur choix ;
Respectant leurs décrets, j'adore leur justice.

LE ROI.

Quoi, refuseriez-vous un scéptre à Bérénice,
Et ce parfait amour qu'on ne put étonner,
Si vous n'étes son roi, la peut-il couronner ?

PHILOXENE.

Si pour la voir au trône il faut que je partage
De ce titre éclatant le fameux avantage,
Au moins dans mon amour sai-je trop mon devoir,
Pour en vouloir jamais partager le pouvoir.
Mais, Madame, parlez, après l'aveu d'un pere
C'est à vous à régler ce qu'il faut que j'espere ;
Ne consultez que vous sur l'offre de ma foi.

BÉRÉNICE.

Je porte un cœur soumis aux ordres de mon roi ;
Et ce cœur vous explique assez par mon silence
Quelle part vous avez dans son obéissance.

PHILOXENE.

O gloire, où mes desirs n'osoient plus s'élever !
Mon bonheur est trop grand pour ne pas l'achever.

[*à Philoclée.*]

Consentez-y, Madame, & d'un illustre hommage
Daignez prendre aujourd'hui ma parole pour gage,

Le prince Alcidamas étant dans cette cour,
Sous beaucoup de respect cacha beaucoup d'amour,
La rigueur de vos loix l'obligea de le taire;
Et comme il a pour moi les sentimens d'un frere,
Il aura même cœur, si je puis l'assurer
Qu'ayant changé de sort il a droit d'espérer.
Rendez par-là ma joie & sa gloire parfaites.

PHILOCLÉE.

Seigneur, lorsque le ciel m'apprend ce que vous étes,
Je m'acquiterois mal de ce que je vous dois,
Si pour former des vœux je consultois mon choix.

LE ROI.

Daigne à ce grand projet le ciel être propice.

PHILOXENE.

Seigneur...

LE ROI.

Allons au trône élever Bérénice,
Publier votre gloire, & d'un accord commun
Montrer aux Phrygiens deux maîtres au lieu d'un.

Fin du tome troisiéme.







